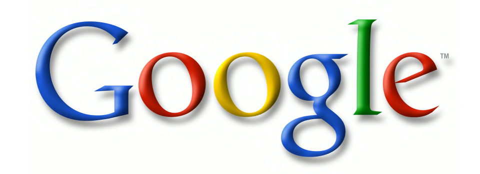
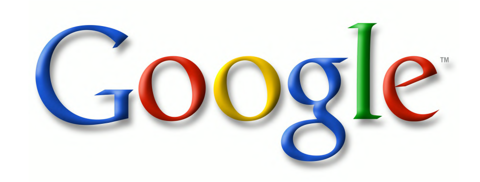
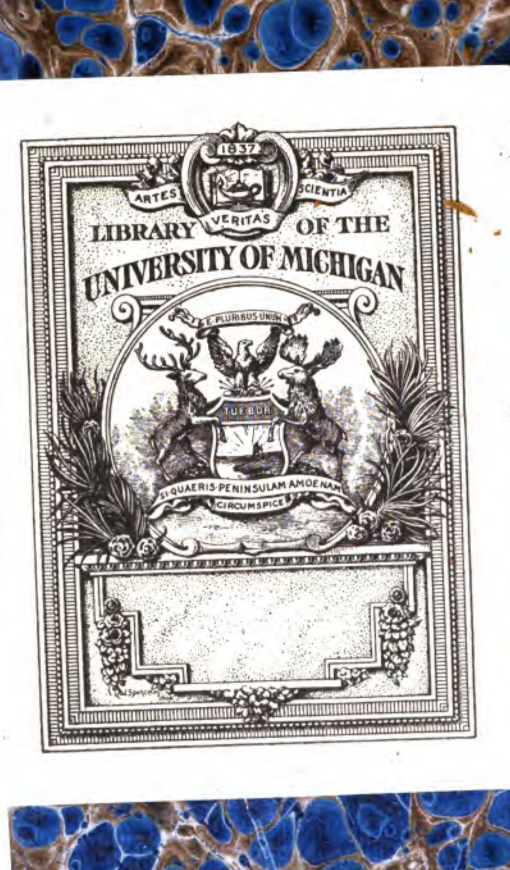
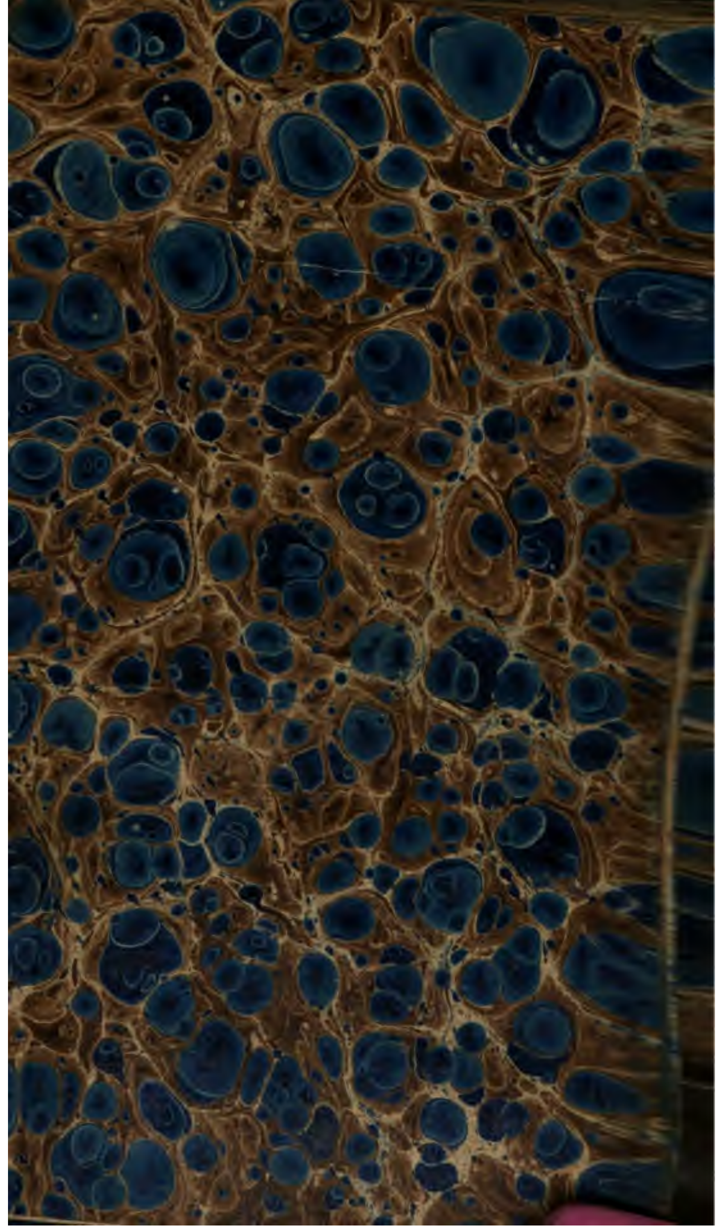





A 722,893


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL,

OUVRAGE POSTHUME.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue de l'Hirondelle, n°. 22.

LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL,

OUVRAGE POSTHUME.



PARIS,
CHEZ ANT.-AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que nous donnons ici sous le titre de *Mémoires d'un jeune Espagnol,* forme l'histoire des dix-huit premières années de la vie de FLORIAN, et il y a lieu de croire que c'est tout ce qu'il a écrit de ses Mémoires; car ces sortes de confessions, ordinairement sans conséquence lorsqu'il s'agit des premières années, auraient pu acquérir, en traitant de la seconde partie de sa vie, un tout autre caractère, soit par la nature des événemens, soit par le rôle des personnages qu'il eût fallu mettre en scène.

Quel est en effet le littérateur, et même l'homme du monde un peu répandu, qui, en traçant son histoire, ait le droit de tout dire sur les autres? Quel est l'homme délicat qui osera disposer du secret des fa-

milles avec lesquelles le sort l'a lié, et cela sur le frivole espoir d'être lu lorsqu'il ne sera plus, et d'occuper quelques instans l'oisive malignité? J. J. Rousseau a succombé à cette tentation; mais ses plus sincères admirateurs mêmes seraient fort embarrassés pour justifier en tout cette entreprise; et il n'est personne qui ne convienne que si un homme connu a le droit de mettre au grand jour ses faiblesses pour l'instruction de tous, quand ce tableau ne blesse point les mœurs, il n'a pas du moins celui de dévoiler celles des autres; et toute défense de laisser paraître de tels écrits de son vivant ne peut être considérée comme un acte de délicatesse qui excuse l'historien, mais comme une précaution personnelle, un moyen de se soustraire aux loix sociales qui laissent un recours contre la diffamation.

Ces réflexions ont sans doute empêché Florian de tracer l'histoire d'une époque où ses actions, acquérant plus d'importance, liaient aux événemens la réputation d'hommes et de femmes que les lois

de la société lui ordonnaient de ne point troubler : le caractère de ses ouvrages nous est un sûr garant de ses principes à cet égard ; et on a pu voir, dans la notice sur sa vie, que sa conduite fut toujours d'accord avec la morale de ses pastorales, de ses poëmes et de ses fables.

Peut-être aussi Florian a-t-il pensé que la vie d'un homme de lettres offre peu de diversité dans les événemens, parce que le littérateur ayant presque toujours un but unique, les moyens de l'atteindre sont, à peu de chose près, les mêmes pour tous ; d'ailleurs ceux de ces événemens qui ont quelque éclat, tels que les grands succès ou les grandes chutes, ont toujours eu trop de témoins pour pouvoir entrer dans un récit qui n'offre plus l'intérêt de la nouveauté. Enfin quelque opinion que l'on conçoive sur l'objet que Florian avait en vue en écrivant ces Mémoires, et sur son intention en les bornant à l'histoire de ses premières années, on peut du moins assurer qu'il n'a jamais

eu l'intention de les continuer jusqu'au moment où il a cessé de vivre; car il ne leur eût pas conservé un titre écrit plusieurs fois de sa main : *Mémoires d'un jeune Espagnol.*

Quant au style, le public jugera sans doute qu'il a les caractères ordinaires de celui de cet auteur, c'est-à-dire, de la simplicité, de la naïveté, et une sorte de négligence qui convient à des mémoires de ce genre plus qu'à tout autre ouvrage. Florian, toujours plein de la littérature espagnole, a donné à des personnages réels des noms et des titres espagnols : quelques-uns, peu importans, sont totalement déguisés, et c'est un voile qu'il eût été facile de lever, si on l'avait cru utile; d'autres sont de simples imitations, des anagrammes de noms français, et ce léger déguisement prouve qu'il ne tenait pas à ce que ces noms restassent inconnus; ainsi, dès la seconde page, il fait mention de la terre de *Niaflor,* seule propriété de son grand-père; et il n'est per-

sonne qui ne voie que ce nom est une espèce d'anagramme de celui de *Florian*, que portait la terre que sa famille possédait dans les Basses-Cévennes.

Le nom de *Lope de Véga*, qui est celui d'un célèbre auteur espagnol, ne déguise pas mieux celui de Voltaire dans son habitation de Ferney, que Florian nomme *Fernixo;* et l'on sait que la tante de notre auteur était, ainsi qu'il le dit dans ces Mémoires, propre nièce de Voltaire, dont l'autre nièce, sœur de cette tante, était madame Denis, que Florian nomme en espagnol *Dona Nisa:* l'abbé Marianno, frère de cette tante, est l'abbé *Mignot;* mais la difficulté de donner un nom étranger à mademoiselle Clairon, qui se trouvait à Ferney lors du premier voyage de Florian, lui a fait conserver celui de cette actrice fameuse (1).

Il est aussi facile de reconnaître dans

(1) Voltaire désignait le jeune Florian par le nom de *Florianet.* Il paraît que le vieil ermite de Ferney fut fort content de notre aimable adolescent. On lit

la petite-fille du grand Caldéron, autre célèbre auteur espagnol, la nièce de notre grand Corneille, que Voltaire avait en effet mariée.

Il n'est pas moins aisé de soulever le voile qui cache, sous le titre des nièces du poëte *Tegrés* (au chap. VIII du liv. I.), les nièces de Gresset. Enfin les personnes qui ont lu quelques traits de la vie de Florian ne peuvent méconnaître dans *don Juan* ce prince, modèle de piété et de bienfaisance, qui ne cessa de le protéger et de l'aimer : le duc de Penthièvre une fois reconnu dans ce digne protecteur, les noms des princesses de sa maison, non moins célèbres par leurs vertus et leurs malheurs, ne sont plus un mystère

---

dans une de ses lettres, datée du 14 janvier 1767, et adressée au marquis de Florian :

« *Florianet* a écrit une lettre charmante, en latin, « à Père Adam. Je vous prie de le baiser pour moi « des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la « mère et le fils. »

Et dans une autre lettre adressée au même, le 1er avril 1771. — « Vous avez un neveu qui est charmant, etc. »

pour les lecteurs, qui les auraient sans doute reconnues au portrait simple et touchant de leur caractère (chap. X du liv. I.). Qui pourrait, en effet, méconnaître l'infortunée duchesse d'Orléans à ce portrait naïf qu'il termine par cette phrase prophétique : « Et l'on pouvait « prévoir dès-lors qu'elle deviendrait « chère à toute l'Espagne ».

La scène de tous les événemens racontés dans ces Mémoires étant transportée en Espagne, on sent bien que Madrid est là pour Paris, et l'Escurial pour Versailles (1). Durango, où se tenait l'école d'artillerie, désigne Bapaume. Les autres noms peuvent conserver le voile qui les couvre sans les cacher entièrement, ce demi-jour n'ôtant rien à l'intérêt de la narration; d'ailleurs ce serait ne pas seconder les intentions de Florian que de chercher à soulever celui dont il a couvert les objets de ses premières amourettes.

(1) Florian, tout entier à la vérité de son récit, a pu oublier le lieu fictif de la scène, et on lit quelquefois dans son manuscrit Paris au lieu de Madrid.

Les dates sont exactes, si nous en jugeons par celles que nous avons été à portée de vérifier : Florian a même eu l'attention de noter en marge les noms des mois, ce qui nous a paru peu important pour le lecteur.

On peut voir dans la vie de Florian un abrégé des événemens qui remplirent la dernière moitié de sa carrière : c'est l'homme de lettres surtout que cette notice retrace, tandis que les Mémoires que nous publions font connaître l'adolescent et le jeune homme, dont les désirs flottent encore, et dont les goûts cherchent à se fixer. La peinture naïve des premières années d'un homme dont tous les ouvrages ont un caractère qui les distingue offre toujours quelque intérêt et une étude qui n'est peut-être pas sans fruit; telle est du moins l'opinion qui nous a engagé à publier un petit ouvrage qui est en quelque sorte le complément des écrits d'un auteur pour lequel le public a montré tant de bienveillance.

VIE
DE FLORIAN.

Celui qui, appelé à la vie, comblé de toutes les faveurs que la nature peut prodiguer aux êtres qu'elle affectionne le plus, ne regarde le séjour où il est placé que d'un œil d'indifférence ou de mépris; celui qui, plus coupable encore, souille la terre par ses vices, au lieu de l'embellir par ses vertus, semblent également indignes de jouir long-temps du bienfait de l'existence. Si la mort vient les frapper, elle n'exerce qu'un acte de justice, et les pleurs de l'amour et de l'amitié coulent rarement sur leur tombe solitaire : mais l'homme dont le cœur est comme l'asile de la sensibilité, dont les yeux se mouillent de larmes recon-

naissantes à la vue des beautés de la nature, l'homme dont les douces vertus retracent celles de l'âge d'or, et dont les chants, aussi purs que l'air du matin, ne firent jamais rougir l'innocence, un tel homme ne devrait point mourir. C'est pour lui surtout que la terre est féconde; c'est pour lui qu'elle s'embellit. S'il subit la loi commune, si une mort précoce l'enlève à un séjour dont il faisait l'ornement, tous les cœurs sensibles éprouvent une douleur profonde. L'amour et l'amitié viennent embrasser son tombeau, l'environner de cyprès, le couvrir de myrtes; et, long-temps après qu'il n'est plus, sa renommée vit encore avec honneur parmi les hommes.

J'ai peint FLORIAN sans l'avoir nommé encore, et déjà vous l'avez reconnu. Ce poëte aimable, dont les ouvrages respirent la plus touchante sensibilité, dont le cœur a toujours dirigé l'esprit, qui consacra ses chants à célébrer la nature champêtre, les mœurs simples de l'âge

d'or et les amours des naïves bergères, FLORIAN n'avait pas atteint son huitième lustre quand il fut enlevé presque subitement aux lettres et à l'amitié.

Mon dessein est de recueillir ici quelques traits sur la personne et sur les différens ouvrages de cet aimable auteur, qui lui ont acquis, dès son vivant, une réputation dont les années ne feront qu'augmenter l'éclat : mais qu'il me soit permis d'abord de m'arrêter un moment sur une époque de sa vie qui a puissamment influé sur le genre même de ses écrits, je veux parler de son enfance. On a trop dédaigné jusqu'à ce jour, en écrivant la vie des hommes célèbres, de remonter à leur premier âge. Il eût été facile, en les observant à cette intéressante époque, de calculer l'influence des objets extérieurs sur la tournure de leur génie, et de deviner par-là leur destinée. Je suis si convaincu de cette influence du premier âge de l'homme sur tout le reste de sa vie; je suis si persuadé que les pro-

ductions d'un écrivain ne sont que le développement des germes d'idées que déposèrent dans son esprit les premiers objets dont furent frappés ses regards, qu'il ne me serait peut-être pas impossible, après la lecture des divers ouvrages d'un auteur, d'écrire d'imagination l'histoire entière de sa vie, et surtout celle de sa jeunesse. Je pourrais citer des exemples, mais cela m'écarterait trop de mon sujet, et je reviens aux premières années de l'auteur dont j'écris la vie.

JEAN-PIERRE CLARIS DE FLORIAN naquit en 1755, au château de Florian, dans les basses Cévennes, à quelque distance d'Anduze et de Saint-Hippolyte. Quand ces détails ne nous seraient pas connus, il eût été facile d'y suppléer. Nous lisons en effet, à la tête de la pastorale d'Estelle : « Je veux célébrer « ma patrie ; je veux peindre ces beaux « climats où la verte olive, la mûre « vermeille, la grappe dorée croissent

« ensemble sous un ciel toujours d'azur, « où, sur de riantes collines semées de « violettes et d'asphodèles, bondissent « de nombreux troupeaux; où enfin un « peuple spirituel et sensible, laborieux « et enjoué, échappe aux besoins par le « travail, et aux vices par la gaieté. » Et quelques lignes plus bas : « Sur les « bords du Gardon, au pied des hautes « montagnes des Cévennes, entre la ville « d'Anduze et le village de Massane, « est un vallon où la nature semble avoir « rassemblé tous ses trésors. Là, dans de « longues prairies où serpentent les eaux « du fleuve, on se promène sous des « berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, « le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la « terre : le grenadier, l'aubépine exha-« lent dans l'air des parfums : un cercle « de collines parsemées d'arbres touffus « ferme de tous côtés la vallée; et des « rochers couverts de neige bornent au « loin l'horizon. »

Le château où naquit Florian avait

été bâti par son grand-père, conseiller à la chambre des comptes de Montpellier, qui s'était ruiné à bâtir une superbe habitation dans une très petite terre, et qui laissa en mourant deux fils et des dettes. C'est du second que FLORIAN reçut le jour. Il paraît que son aïeul avait pris son petit-fils en affection, et qu'il se faisait un plaisir de le voir croître sous ses yeux. Sensible à sa tendresse, et pénétré pour lui d'amour et de respect, le jeune FLORIAN l'accompagnait avec joie dans ses promenades champêtres, et procurait au vieillard une jouissance dont il était très flatté, celle d'admirer ses plantations. De là le respect que FLORIAN témoigna toujours à la vieillesse, et cette douce mélancolie dont il contracta l'habitude, quoiqu'il fût naturellement gai. Un enfant qui se promène avec son aïeul est singulièrement frappé de ses entretiens. Si cet aïeul est bon, généreux, s'il sait gagner par ses bons procédés la confiance de son petit-fils, ce dernier ne perd pas

un mot de ses leçons, de ses conseils; et sa morale mélancolique et patriarcale reste empreinte dans son cœur tout le reste de sa vie.

FLORIAN se rappela toujours en effet les douces promenades qu'il faisait, tout jeune encore, avec son aïeul; et voici de quelle manière il a voulu lui-même en perpétuer le souvenir : « Beaux vallons, « fortunés rivages, où, jeune encore, j'al- « lais cueillir des fleurs! Beaux arbres « que mon aïeul planta, et dont la tête « touchait les nues, lorsque, courbé sur « son bâton, il me les faisait admirer! « Ruisseaux limpides qui arrosez les prai- « ries de Florian, et que je franchissais « dans mon enfance avec tant de peine « et tant de plaisir, je ne vous verrai « plus! Je vieillirai tristement, éloigné « du lieu de ma naissance, du lieu où re- « posent mes pères; et, si je parviens à « son âge avancé, le beau soleil de mon « pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah! « que ne puis-je au moins espérer que

« ma dépouille mortelle sera portée dans « le vallon où, enfant, j'ai vu bondir « nos agneaux! Que ne puis-je être cer« tain de reposer sous le grand alisier où « les bergères du village se rassemblent « pour danser! Je voudrais que leurs « mains pieuses vinssent arroser le gazon « qui couvrirait mon tombeau; que les « enfans, après leurs jeux, y jetassent « leurs bouquets effeuillés : je voudrais « enfin que les bergers de la contrée fus« sent quelquefois attendris en y lisant « cette inscription :

« Dans cette demeure tranquille
« Repose notre bon ami;
« Il vécut toujours à la ville,
« Et son cœur fut toujours ici. »

Une des causes qui ont pu contribuer à faire naître dans le cœur de FLORIAN cette mélancolie douce qui fait le charme de ses écrits, c'est d'avoir eu, dès son enfance, à pleurer une mère tendre qu'il n'avait jamais eu le bonheur de connaître, et qui méritait bien les regrets qu'elle a

excités en lui. L'idée de n'avoir pu, dès ses premiers ans, jouir de la présence, des caresses, des entretiens de celle qui lui avait donné la vie, fut toujours pour FLORIAN une idée fâcheuse et pénible. Elle se renouvelait sans cesse; et plus dans la suite il obtint de succès, plus il regretta de n'avoir pu du moins en faire entrevoir l'espérance à sa mère. Il savait que personne au monde n'y aurait été plus sensible : en effet, son père, brave et honnête homme, s'était beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit; sa mère, au contraire, naturellement spirituelle, avait toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'était d'elle que FLORIAN croyait tenir ses talens : il aimait son père, mais il avait une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignemens qu'il put se procurer de ceux qui l'avaient connue, il en fit faire le portrait, pour lequel il avait une grande vénération.

Cette tendresse de FLORIAN pour une

mère qu'il n'avait pas eu la satisfaction de connaître influa tellement sur sa destinée, qu'on peut dire, sans hésiter, que toute la gloire dont cet écrivain s'est couvert par ses ouvrages est due aux effets de cette tendresse si naturelle et si louable. En effet, si FLORIAN s'est attaché toute sa vie à faire passer dans notre langue les beautés répandues dans les ouvrages des auteurs espagnols que nous ne connaissions pas; s'il a puisé dans ces auteurs le genre même qu'il a cultivé avec tant de succès, celui de la pastorale en prose, mêlée de romances; s'il a traduit et perfectionné la Galatée de Cervantes; si le poëte Yriarte lui a fourni ses plus ingénieux apologues; s'il a fait une traduction nouvelle du Don Quichotte, et s'il se proposait à la fin de ses jours de donner au public l'histoire d'Espagne, qui nous manque, histoire qu'il était en état de faire, à en juger par l'excellent morceau qui précède Gonzalve, et qui est intitulé : *Précis historique sur les Mau-*

res; c'est que, dès son enfance, il avait conçu pour les Espagnols une grande estime; et cela parce que sa mère tirait son origine d'Espagne. Il lui était doux de parler une langue que sa mère avait parlée. Ainsi la prédilection qu'il eut toujours pour la littérature espagnole, cette prédilection, qui fait l'éloge de son cœur, lui ouvrit, sans qu'il s'en doutât, une carrière nouvelle, et devint la base de sa réputation.

Le jeune FLORIAN, après la mort de son aïeul, fut envoyé dans une pension à Saint-Hippolyte. Il y apprit peu de choses; mais son esprit naturel, ses saillies, le firent bientôt remarquer; et les rapports avantageux que ses parens reçurent de ses heureuses dispositions les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder.

Le frère aîné de son père avait épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune FLORIAN, et des talens qu'il annonçait. Voltaire fut curieux de

le voir : Florian fut envoyé auprès de lui, et sa première apparition dans le monde fut à Ferney.

Voltaire s'amusa singulièrement de sa gaieté, de sa gentillesse, de ses vives réparties, et conçut pour lui beaucoup d'amitié. On en peut juger par ses lettres à *Florianet* : c'était le nom d'amitié qu'il lui avait donné. On a dit, on a imprimé qu'il était son parent; mais il n'avait d'autre alliance avec lui que d'être le neveu d'un homme qui avait épousé sa nièce.

De Ferney, Florian vint à Paris, où on lui donna des maîtres pour cultiver ses talens naissans. Il y passa quelques années, et, durant cette époque, il fit plusieurs voyages à *Hornoy*, maison de campagne de sa tante, située en Picardie. Destiné dès ce temps-là au service militaire, il crut de son devoir d'en prendre l'esprit : tous ses jeux n'étaient que des combats. La lecture de quelques romans de chevalerie échauffa

sa tête, et les prouesses chevaleresques devinrent si fort de son goût, qu'ayant lu alors, pour la première fois, le Don Quichotte, qu'il a traduit ensuite, loin de trouver cet ouvrage plaisant, il en fut presque révolté : il traitait Michel Cervantes d'impertinent, pour avoir osé attaquer, avec les armes du ridicule, des héros qui étaient les objets de son admiration.

Comme sa famille n'était pas riche, il entra en 1768 chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourrait par ce moyen achever son éducation, et obtenir par la suite un emploi honorable : mais l'éducation des pages n'était pas excellente ; et, sans les ressources qu'il trouva en lui-même, cette éducation ne l'eût jamais fait connaître.

Le prince, qui surveillait sa maison, et avait un jugement assez sain, ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise, ses plaisanteries toujours décentes, ses propos vifs et joyeux égayaient

parfois ce vertueux personnage, qui, malgré ses richesses, et même sa bienfaisance, était l'homme de France qui s'ennuyait le plus.

Ce fut pendant que le jeune FLORIAN était page (il avait alors à peine quinze ans) qu'il composa les premières lignes qui soient sorties de sa plume. L'occasion qui y donna lieu, et le sujet qu'il traita de préférence, contribuent également à donner une idée de son caractère, qui était, comme je l'ai déjà dit, un mélange de mélancolie et de gaieté. On parlait un jour, chez le prince, de sermons, et l'on en parlait gravement : tout à coup FLORIAN vient se mêler à la conversation, soutient qu'un sermon n'est pas une chose difficile à faire, et prétend qu'il serait capable d'en faire un, si cela était nécessaire. Le prince le prit au mot, et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout. Le curé de Saint-Eustache, présent, devait être le juge du pari. FLORIAN va soudain se mettre à l'ouvrage,

et apporte, au bout de quelques jours, le fruit de son travail. Quel fut l'étonnement du prince et du curé, en entendant un jeune homme réciter un sermon *sur la mort*, qui aurait pu, au besoin, soutenir le grand jour de l'impression! Le premier convint qu'il avait perdu son pari, ajouta qu'il avait beaucoup de plaisir à perdre, et paya sur-le-champ le prix convenu. Le second s'empara du sermon, et le fit prêcher dans sa paroisse. J'ai cru qu'on me saurait gré de citer ici deux passages de ce coup d'essai de FLORIAN. Je les ai littéralement copiés sur un exemplaire manuscrit de son sermon, que j'ai trouvé dans ses papiers. Ils sont précieux, si l'on pense à l'âge qu'avait alors le prédicateur et au poste qu'il occupait.

I.

« La mort est partout : elle est dans
« les titres que l'ambitieux cherche à ob-
« tenir; elle est dans les richesses que

« l'avare entasse ; elle est dans les plai-
« sirs que le voluptueux croit goûter. La
« mort est la base et la fin de tout. Sui-
« vez-moi dans le monde : contemplez
« avec moi tout ce que le monde adore,
« et voyez partout la mort.

« Ce grand de la terre qui, fier de sa
« haute naissance, de ses dignités, se
« croit pétri d'un limon plus noble que
« le mien ; ce grand à qui nous payons
« le prix de ce qu'ont fait ses aïeux, et
« qui ose regarder nos hommages comme
« un tribut qu'il nous imposa le jour de
« sa naissance ; ce grand doit tout à la
« mort : il est son ouvrage, il tient d'elle
« seule tout ce qui fait sa fausse gloire.
« Qu'il ose produire les titres qui l'élè-
« vent au-dessus de ses égaux ! Chacun
« de ces titres est un bienfait de la mort.
« Sa noblesse ? elle est appuyée sur un
« monceau de cadavres : plus le mon-
« ceau grossit, plus elle devient illustre :
« un tas de poussière est le trône de cette
« noblesse dont il est si fier, et bientôt

« lui-même va devenir un degré de ce
« trône funéraire. Ses dignités? à qui les
« doit-il? à la mort, qui a enlevé ceux
« qui les avaient méritées. La mort a
« moissonné l'homme : le titre est resté,
« et cet ambitieux le tient de la mort. »

II.

« Cet avare qui a passé sa vie à dimi-
« nuer ses besoins, qui a oublié que
« Dieu ne l'avait fait riche que pour sou-
« lager le pauvre; cet avare est enfin par-
« venu à étouffer la nature. L'affreuse
« habitude de repousser loin de lui les
« malheureux l'a rendu sourd à leurs
« plaintes. Il n'entend pas les cris de cet
« infortuné qui lui demande du pain
« pour vivre encore une journée; il ne
« voit pas ces enfans affamés qui s'arra-
« chent le peu d'alimens arrosés de la
« sueur de leur père; il repousse cette
« jeune fille qui, poursuivie par la misère
« et par le crime, vient lui demander un

« secours qui soutiendra son innocence.
« Rien ne l'émeut, rien ne le touche;
« son cœur féroce n'est plus capable d'être
« attendri. Il porte à son trésor l'argent
« qu'on voulait lui arracher, et l'y dé-
« pose, en s'applaudissant de sa barba-
« rie : il n'éprouve pas même un remords.
« L'humanité souffrante ne crie pas pour
« lui; mais la mort seule n'a pas perdu
« ses droits; elle va l'attendre jusque
« dans le lieu secret où il cache ses ri-
« chesses. Le barbare est ému en comp-
« tant son or : la seule idée qu'il faudra
« le laisser un jour malgré lui à d'avides
« héritiers vient empoisonner le plaisir
« qu'il a de l'entasser. Il regarde en sou-
« pirant le vil métal qui fait le destin de
« sa vie. Pour la première fois quelques
« larmes roulent dans ses yeux. La mort
« seule pouvant faire ce miracle, la mort
« seule pouvant se faire entendre à lui,
« elle s'est placée au milieu de ses trésors,
« et lui a crié de là : Souviens-toi que tu
« es poussière! »

Lorsque Florian eut rempli les fonctions de page, pendant le temps prescrit, (on cessait de pouvoir les remplir à un certain âge) il fut long-temps incertain sur le choix d'un état, et ses parens partageaient à cet égard son incertitude. Les uns lui conseillaient de solliciter une place de gentilhomme auprès du prince, prétendant que cette place offrait un sort tranquille et sûr. Les autres, et son père était de ce nombre, désiraient qu'il prît le parti du service militaire. Comme il n'avait pas perdu lui-même ses idées chevaleresques, il penchait fort pour ce parti. L'éclat de la carrière des armes lui paraissait bien plus séduisant que tous les avantages du poste sédentaire qu'on voulait lui faire occuper; et il disait assez plaisamment, au sujet de cette place de gentilhomme qu'on avait sollicitée pour lui, et qui lui était offerte: « Il y a trop « long-temps que je suis laquais pour « devenir valet de chambre. »

Il choisit donc le service; et il entra

dans le corps qu'on appelait, dans ce temps-là, le corps royal d'artillerie. Il alla à Bapaume, où en était l'école. Il s'appliqua aux mathématiques, et y réussit, parce qu'il avait une grande aptitude à tout : mais la science du calcul n'était nullement analogue à la trempe de son esprit. Il ne tarda pas à sentir qu'elle n'avait pas assez d'attraits pour lui. Né avec une imagination vive et brillante, Florian avait besoin de la nourrir et de lui donner quelque essor. La science du calcul n'était propre qu'à le refroidir; aussi l'oublia-t-il presque aussi vite qu'il l'avait apprise.

L'école de Bapaume, où se trouvait alors Florian, était composée de jeunes gens, qui, presque tous, avaient de l'esprit, mais chez qui la raison était beaucoup plus rare. On peut croire qu'ils s'occupaient de leurs études, car il en est sorti d'excellens sujets; mais on peut s'imaginer aussi quelle devait être la vie d'une multitude de jeunes gens empor-

tés par la fougue de l'âge, et se livrant à toutes les extravagances de leurs fantaisies. Rien ne pouvait les contenir; une querelle devenait le germe d'une autre, et ces querelles journalières étaient toujours suivies de combats. FLORIAN fut blessé plusieurs fois. Enfin l'indiscipline de ces élèves fut si grande, qu'on fut obligé de supprimer cet établissement. Qui aurait jamais cru que ce fût d'une pareille école que serait sorti le chantre sensible des amours d'Estelle et de Galatée?

A peu près vers cette époque, FLORIAN obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre, qui était en garnison à Maubeuge. Arrivé dans cette ville, il devint tellement épris d'une chanoinesse, aussi aimable que vertueuse, qu'il voulait absolument l'épouser. Ses parens et ses amis eurent bien de la peine à le détourner d'un projet qui ne convenait ni à sa fortune ni à son âge : mais on peut croire que ce sentiment profond ne

contribua pas peu à détruire en lui cette dureté de caractère et cette férocité de mœurs dont il était bien difficile de se garantir entièrement à l'école de Bapaume.

Sa famille, dont il n'avait rien à attendre, résolut alors de l'attacher à un homme puissant, en lui procurant, presque malgré lui, cette place de gentilhomme qu'il avait d'abord refusée. Mais FLORIAN voulait servir, et le prince ne voulait point auprès de lui de gens attachés au service. Jaloux cependant de fixer les irrésolutions d'un homme dont il aimait la société, il se prêta de lui-même à aplanir les difficultés qui auraient pu contrarier les goûts de FLORIAN. Il fut convenu que ce dernier aurait une réforme; que, sans qu'il fût obligé de rejoindre, son service compterait toujours; ce qui lui laisserait l'entière liberté de rester à son nouveau poste.

Il se fixa donc à Paris, et cette vie sédentaire qu'il avait tant redoutée ne

contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors en effet que, pour tromper l'ennui qui le saisissait quelquefois, et dont il disait lui-même qu'il était fort susceptible, il essaya d'écrire. Le goût qu'il avait toujours eu pour la langue espagnole se réveilla : il se mit à l'apprendre, et forma dès-lors le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol qui pût plaire à notre nation. Après avoir hésité entre quelques auteurs, il choisit Cervantes ; et, trouvant sa Galatée intéressante, malgré toutes ses imperfections, il résolut d'en tirer parti. Les changemens heureux qu'il fit à ce poëme, les scènes entières qu'il y ajouta, comme le troc des houlettes, morceau charmant du premier livre ; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second ; les adieux au chien d'Elicio, dans le troisième, le dernier chant tout entier qu'il imagina pour finir le poëme que Cervantes n'avait point achevé ; les stan-

ces naïves et délicates qu'il répandit sur tout l'ouvrage, et qu'il eut l'art d'amener toujours d'une manière heureuse, tout concourut au succès de Galatée; et le succès de Galatée décida FLORIAN à se livrer à ce genre de composition, c'est-à-dire à rajeunir le roman pastoral, tombé depuis long-temps dans un discrédit absolu.

Il publia Estelle, et obtint un succès nouveau, dont il eut seul toute la gloire. Estelle en effet est entièrement de son invention, et plaît autant que Galatée; il en est même qui la préfèrent à celle-ci; d'autres, au contraire, se souvenant qu'ils ont connu Galatée la première, conservent pour elle une tendre inclination, et ne mettent pas sa rivale au-dessus d'elle: mais le plus grand nombre regardent Estelle et Galatée comme deux sœurs également aimables, et entre lesquelles il est difficile de faire un choix.

On ne peut cependant se le dissimuler, FLORIAN a travaillé Estelle avec plus

de soin que son premier poëme; il en a mieux conçu l'ensemble, il en a disposé toutes les parties avec plus d'art : les stances pastorales et les romances y font encore un meilleur effet; il n'est aucune de ces romances qui n'ait été mise en musique, et qui n'ait eu la plus grande vogue.

Il était naturel que le succès de Galatée et d'Estelle portât FLORIAN à réfléchir sur le genre pastoral. Il fit un Essai sur la pastorale, pour prouver que tous les ouvrages dont les héros sont des bergers inspirent l'ennui et donnent envie de dormir, quand ils sont resserrés dans un cadre aussi étroit que celui d'une églogue ou d'une idylle. Sans intérêt, dit-il, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable : or est-il facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fonds, qui viennent et s'en vont sans motif? l'églo-

gue n'est que cela. Un recueil d'églogues est à-peu-près comme un recueil de premières scènes de comédie. FLORIAN concluait de là qu'il valait mieux fondre l'églogue dans un drame pastoral, à la manière de *Guarini*, auteur du *Pastor fido*, et mieux encore dans un roman, à la manière de *Sannazar*, auteur de l'*Arcadie*, et de d'*Urfé*, auteur de l'*Astrée*. Il y aurait bien des choses à dire sur cette manière d'envisager la pastorale; mais une dissertation serait ici déplacée : il suffira d'observer que si, à l'époque où FLORIAN a écrit, il lui a fallu mettre l'églogue en roman pour la faire supporter, c'est qu'il a écrit à une époque où la manie des romans s'est accrue à un point extrême; à une époque où, pour se faire lire, les moralistes, les publicistes, les métaphysiciens, et (qui l'eût cru?) les historiens ont été forcés de faire eux-mêmes des romans.

Ce serait une histoire aussi curieuse que piquante, s'il était possible de la

faire, que celle des petits événemens qui ont porté les auteurs à écrire leurs différens ouvrages. On y verrait bien évidemment que l'esprit n'agit jamais seul, et qu'il faut toujours que ce soit ou une passion ou le besoin qui le mette en jeu, et tire de lui forcément ces étincelles qui font sa gloire. Ceux qui ont été liés avec Florian n'ignorent pas ce qui décida cet auteur à travailler pour le théâtre italien de préférence à tous les autres. Il voulait plaire, et il fit *les Deux Billets*. Aussi donna-t-il au rôle d'Arlequin une sensibilité exquise, qui fit le succès de l'ouvrage; sensibilité qu'il lui fut facile ensuite de transporter dans ses autres pièces, où le même personnage agissant devait naturellement conserver ses premières mœurs. Ce rôle d'Arlequin étant le plus original de la pièce des *Deux Billets*, on sent que Florian dut s'y intéresser. Arlequin fut pendant long-temps son héros. Il l'a représenté dans tous les états de la vie, garçon, marié, père et

fils; mais, en lui conservant un peu d la balourdise propre à ce rôle, il l'a rendu beaucoup plus aimable qu'il ne l'était auparavant, en le rendant et plus sensible et plus moral.

Non-seulement il faisait des arlequins aimables, mais il les jouait lui-même en société, avec un talent qu'on eût applaudi au théâtre. C'était son grand amusement. Tous ceux qui l'ont vu jouer chez M. d'Argental n'ont pu oublier avec quelle grâce, quelle finesse, quelle sensibilité il remplissait ses rôles : mais il ne pouvait jouer que sous le masque. Il était acteur médiocre à visage découvert.

Le genre du théâtre plaisait beaucoup à FLORIAN; il l'eût cultivé davantage, s'il ne se fût aperçu que cela déplaisait à son protecteur. Il le suivit à la campagne, et profita de la solitude où il se trouvait pour composer ses *six Nouvelles*.

Il voulut entreprendre ensuite un ouvrage plus important, et choisit *Numa*. Il était si content d'avoir trouvé ce sujet,

qu'il s'étonnait que personne ne s'en fût emparé : quelle que soit la manière dont il l'a traité, on ne lui a pas rendu assez de justice en France. L'étranger l'a accueilli beaucoup plus favorablement. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le personnage de Zoroastre, qu'il y a introduit, a paru un peu déplacé. Un de ses amis, à qui il confiait non-seulement tout ce qu'il faisait, mais encore tout ce qu'il voulait faire, lui avait conseillé de choisir de préférence Pythagore, qui, malgré l'anachronisme, contrasterait moins avec Numa, puisqu'ils habitaient le même pays. FLORIAN convint qu'il avait raison ; mais il dit qu'il ne connaissait pas assez Pythagore pour l'introduire dans son ouvrage, et qu'il préférait un philosophe dans la peinture duquel son imagination pût faire tous les frais. Il s'en repentit dans la suite.

Il est inutile de parler de ses autres ouvrages ; ils sont entre les mains de tout

le monde. L'habitude qu'il avait contractée du travail était devenue en lui un véritable besoin. Il ne passait jamais un jour sans travailler, et souvent il travaillait du matin au soir. Au milieu d'un ouvrage il s'occupait déjà de celui qu'il ferait après.

« Essayez de faire des fables, » lui dit un jour M. de Penthièvre. FLORIAN suivit ce conseil; il fit des fables, passa plusieurs années avant d'en publier aucune, et ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est, de tous les ouvrages de FLORIAN, celui que la postérité admirera le plus. C'est à la tête de cet ouvrage qu'il a fait graver son portrait.

Peu d'auteurs sont entrés aussi jeunes que lui à l'académie française : il n'avait que trente-trois ans le jour qu'il y fut nommé; mais il ne regarda pas cette place comme un privilége de ne rien faire. Son nouveau titre, loin de dimi-

nuer, avait redoublé son amour pour le travail; et si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il avait encore dans la tête des projets de travail pour un grand nombre d'années.

Parmi ses projets, était celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres à la manière de Plutarque. Il en avait déjà trouvé plusieurs qui pouvaient être mis en parallèle; il attendait, disait-il, pour entreprendre ces divers ouvrages, que son imagination fût refroidie; ce sera, ajoutait-il, l'occupation de ma vieillesse.

L'amour qu'il avait conçu pour l'Espagne et les Espagnols n'était pas un amour exclusif. Il y avait un autre peuple qui partageait ses affections : on ne devinerait pas aisément lequel; c'était le peuple Juif : il en possédait parfaitement l'histoire, et l'appliquait souvent très à propos. Il avait toujours eu envie de faire un ouvrage juif, et il en a fait un en

quatre livres qui forme un petit volume pareil à celui de Galatée. Il est intitulé : *Eliézer et Nephthali*. Il est tout d'imagination, mais il est du plus grand intérêt.

Le dernier ouvrage de FLORIAN est sa traduction de Don Quichotte. Il y travaillait, disait-il, pour se reposer et pour prouver à Cervantes qu'il avait entièrement oublié l'aversion qu'il avait eue pour lui dans son enfance. Sur ce qu'un ami lui représentait que Don Quichotte avait été lu par tout le monde; que le ridicule qu'il attaquait n'étant plus à la mode, il exciterait peu d'intérêt; que même il n'était presque lu que par les enfans grands et petits; car il y en a de tout âge qui s'amusent de ses aventures extravagantes sans comprendre le but de l'ouvrage ni en sentir la finesse : il répondait que, Cervantes étant le meilleur écrivain de l'Espagne, il fallait le faire connaître; que ceux qui n'avaient lu que la traduction de Filleau de Saint-Martin ne le connaissaient point, et qu'il espé-

rait qu'on lirait la sienne, qui, au reste, n'est qu'une traduction très libre.

La vie privée de Florian, comme celle de la plupart des gens de lettres, ne présente point d'événemens d'un grand intérêt; il l'avait écrite lui-même; peut-être l'avait-il rendue intéressante; car il racontait avec beaucoup d'agrément et savait donner du prix aux plus légers détails : mais cette vie n'existe plus vraisemblablement, et il n'y a qu'une personne à qui il l'ait lue.

Ceux qui ne l'ont pas connu intimement ne peuvent pas se former une idée de la différence qu'il y avait entre Florian en société et Florian la plume à la main. Lorsqu'il se trouvait dans une compagnie de personnes qui lui étaient connues, et au milieu desquelles il était à son aise, il se livrait aux charmes de la conversation, et il n'y en avait point de plus agréable, de plus vive et de plus gaie que la sienne. Quand il était un peu excité, il aurait fait rire les plus mélan-

coliques; au contraire, quand il ne connaissait pas les personnes ou qu'il n'était pas lié avec elles, il avait l'air sérieux et grave; mais cette gravité formait toujours, pour ceux qui le connaissaient intimement, un contraste singulier avec sa gaieté naturelle.

Il fit plusieurs voyages à la Trappe avec M. de Penthièvre. La vue de ces tristes cénobites qui ne riaient jamais n'altérait point son humeur joviale : elle lui fit même commettre une légère imprudence dont il fut très fâché ensuite. Un jour, à la fin de l'office, où il avait assisté, tous les religieux, suivant l'usage, se prosternent, baisent la terre, attendant, pour se relever, que l'abbé eût donné le signal. Florian, qui trouvait sans doute la méditation un peu longue, frappa sur sa stalle : un religieux, qui crut que c'était le signal de l'abbé, se retourna, vit d'où le coup était parti, et fit un léger sourire. On sort de l'église : quelle fut la surprise de Florian de

voir ce malheureux moine venir, par ordre de l'abbé, se jeter à ses pieds! FLORIAN le relève les larmes aux yeux, et pénétré de voir l'innocent demander pardon au coupable. On pourrait croire qu'avec son caractère il devait s'ennuyer dans cette solitude; point du tout : il y travaillait, semblable en cela à Lamotte, qui y fit son opéra d'Issée; mais Lamotte avait voulu se faire moine, et FLORIAN n'y pensa jamais.

Mais ce caractère si gai qu'il portait dans la société, il le déposait en prenant la plume. Ce n'était plus le même homme; il ne suivait plus que l'impulsion du sentiment; aussi un de ses amis lui disait souvent : Plaisantez tant que vous voudrez en conversation, vous avez le sel de la bonne plaisanterie, mais ne plaisantez pas en écrivant; car alors vous n'êtes plus plaisant. Il ne voulait pas tout-à-fait en convenir, mais ses ouvrages en sont la preuve.

S'il avait voulu se prêter à la société

il y aurait eu les plus brillans succès, et il aurait été accueilli de tout le monde avec transport; mais il aimait le travail et la retraite. Si je voulais, disait-il, répondre à toutes les sollicitations qu'on me fait, je n'aurais pas une heure pour travailler. Aussi n'allait-il que dans trois ou quatre maisons, et encore rarement. Le reste de son temps il le passait chez lui, où il se trouvait mieux que partout ailleurs. Il s'était fait à l'hôtel de Toulouse un petit appartement très agréable, qu'il avait arrangé suivant son goût. Sa bibliothèque était accompagnée d'une volière, et peuplée d'une multitude d'oiseaux, dont le ramage égayait son travail.

C'est là qu'il a passé la plus précieuse portion de sa vie à composer ses charmans ouvrages et à pratiquer toutes les vertus sociales. Cette sensibilité qu'il mettait dans ses écrits, il l'exerçait dans ses actions. Jamais les malheureux n'ont imploré en vain ses secours. Quand ses facultés n'étaient pas suffisantes, il recou-

rait au prince, et jamais il n'employa son crédit auprès de lui que pour rendre service : il serait difficile de dire combien de gens il a obligés.

Il jouissait d'une fortune médiocre; les appointemens attachés à sa place en faisaient la plus forte partie; mais, grâce à ses ouvrages et à l'esprit d'ordre qu'il mettait dans ses affaires, il trouvait le moyen de se livrer à son caractère bienfaisant. Lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie qu'il portait à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

On peut encore citer un trait qui achèvera de peindre son caractère. A la mort de son père, il ne trouva que des dettes; il aurait pu renoncer à la succession, et abandonner aux créanciers le peu qui restait. Il se conduisit bien différemment; il se porta héritier, fit vendre ce que son père avait laissé, et paya toutes les dettes de son argent. Il ne ré-

serva qu'une chaumière avec un petit champ, qu'il donna en toute propriété à une bonne fille qui avait servi son père quarante ans, et qui l'avait vu naître. Cette pauvre femme ne voulait pas accepter ce présent. Elle lui dit qu'elle ne tarderait pas à le lui rendre par sa mort : elle était loin de penser qu'elle lui survivrait.

Tel était FLORIAN : cet homme, aussi aimable dans sa conduite que dans ses écrits, ne traçant pas en vain le tableau du bonheur que procure la bienfaisance, partageant son temps entre l'étude et l'amitié, prompt à obliger, et tout-à-fait incapable de nuire, étranger à toutes les animosités ; retiré à Seaux depuis le commencement de la révolution, et ne s'occupant dans sa solitude que de projets littéraires, pouvait-il s'attendre que l'envie troublerait le repos de ses jours, l'arracherait à ses bocages, le traînerait dans une prison ? Il se l'imaginait si peu, que son arrestation fut un coup de foudre

pour lui. Il se troubla quand on lui dit : Vous n'êtes plus libre; et dès-lors il sentit que ce trait de l'injustice des hommes devait le conduire au tombeau.

La postérité croira difficilement que l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée*, vivant à la campagne au milieu de ses livres, ait pu faire assez d'ombrage pour être conduit en prison.

Parmi les traits que les historiens citeront pour caractériser l'époque du régime révolutionnaire, ils n'oublieront pas l'arrestation de FLORIAN. Elle a quelque chose de si étrange, et ses suites d'ailleurs lui ont été si funestes, qu'on aimera peut-être à en savoir les détails. Je les trouve consignés dans un brouillon de pétition, en forme de lettre, que FLORIAN, de sa prison, écrivait à un député de sa connaissance. En le lisant, je n'ai pu m'empêcher de l'arroser de larmes. Ceux qui le liront après moi en verseront aussi, à moins qu'ils ne soient tout-à-fait insensibles. Je sais que bien des

personnes blâmeront FLORIAN de n'avoir pas montré plus de fermeté, de s'être en quelque sorte laissé accabler sous le poids de l'injustice, d'avoir flatté ses persécuteurs : mais d'abord, si la faiblesse du caractère est un défaut, elle n'est pas toujours un crime; elle naît d'une extrême sensibilité, et n'en mérite que plus d'indulgence.

Voici le brouillon.

« Citoyen représentant, tu chéris, tu « cultives les lettres, mais tu chéris da« vantage la patrie et la liberté [1] ; mais « tu exiges que les arts, dont tu fus l'ami « dès l'enfance, soient utiles à la cause « du peuple pour laquelle tu voudrais « mourir : c'est à ce seul titre que je t'é« cris.

« Méditant depuis long-temps de re-

[1] Le tutoiement était obligatoire pendant le régime révolutionnaire.

« faire l'histoire ancienne pour l'éduca-
« tion nationale, j'en ai instruit, par un
« mémoire, le comité de salut public.
« J'ai pris soin de parler de moi dans un
« moment où l'homme timide, qui au-
« rait eu le moindre reproche à se faire,
« ne se serait occupé que de se faire ou-
« blier. Tranquille sur cette démarche [1],
« je travaillai dans la solitude, et j'avais
« achevé déjà plusieurs morceaux sur
« l'Egypte, quand tout à coup un ordre
« du comité de salut public m'a fait
« mettre en arrestation dans la maison
« de Port-Libre : j'y suis depuis vingt
« deux jours, sans compter les longues
« nuits qui ne diffèrent des jours que par

[1] FLORIAN était noble ; et, comme tel, soumis au décret qui exilait les ci-devant nobles à dix lieues de Paris. Pour qu'il pût rester à Seaux, il fallait que le comité de salut public le mît en réquisition. C'est cette faveur que sollicita FLORIAN, et qui fut la cause de sa perte.

« le manque de lumière, sans livres, « presque sans papier, au milieu de six « cents personnes, appelant en vain « pour me secourir l'imagination que j'a- « vais autrefois, et ne trouvant à sa « place que la douleur et l'abattement.

« J'ai pourtant voulu travailler. J'ai « conçu le plan d'un ouvrage [1] que je « crois utile à la morale publique. J'ai « chanté dans ma prison le héros de la « liberté. Je t'envoie mon premier livre : « je te demande de le juger.

« Si tu ne penses pas que le poëme « puisse fortifier dans l'âme des jeunes « Français et l'amour de la république et « le respect des mœurs simples, ne me « réponds point..... Laisse-moi mourir « ici : l'altération de ma santé m'en fait « concevoir l'espérance.

« Si ton civisme et ton goût, dépouil-

[1] Le poëme de GUILLAUME TELL, divisé en quatre livres.

« lés de tout intérêt pour moi, te per-
« suadent qu'il est bon que mon ouvrage
« soit fini, parles-en à tes collègues,
« membres du comité de salut public, et
« dis-leur :

« De quoi peut être coupable l'homme
« qui pensa être mis à la Bastille pour
« les premiers vers qu'il fit dans le *Serf
« du Mont Jura*; écrivait avant la révo-
« lution le onzième livre de *Numa*, et
« qui, depuis la révolution, libre, or-
« phelin, sans autre fortune que son ta-
« lent, qu'il pouvait porter partout, n'a
« pas quitté un moment sa patrie, a com-
« mandé trois ans une garde nationale,
« a donné plusieurs ouvrages; et, dans
« son recueil de fables, a imprimé celle
« des *Singes et du Léopard*?

« Un fabuliste, un berger, le chantre
« de Galatée et d'Estelle peut-il com-
« mettre des crimes? peut-il seulement
« en concevoir? La lyre de Phèdre, le
« chalumeau de Gessner, trop sourds,

« trop faibles sans doute au milieu des « trompettes guerrières, peuvent-ils jamais nuire ou déplaire à ceux qui veulent établir la liberté sur la base de la « morale? La fauvette qui chantait auprès des marais de Lerne, lorsque Hercule combattait l'hydre, n'excita point « la colère du héros libérateur. Peut-être « même, après la victoire, l'écouta-t-il « avec bienveillance.

« C'est à ce peu de mots que je réduis, « que je réduirai ma défense. Si l'on me « croit coupable, qu'on me juge; mais « si je suis innocent, que l'on me rende à « la liberté, que l'on me rende à mes ouvrages, à mes ouvriers d'imprimerie que « j'ai fait vivre depuis quinze ans, et que « ma détention empêche de poursuivre « une très grande entreprise : que l'on « me rende à ma vie pure, et au désir « d'être utile encore à mon pays. »

C'est ainsi que la voix de FLORIAN, cette voix si douce et si pure, cherchait

à frapper l'oreille des tyrans odieux qui asservissaient alors la France. Elle ne fut d'abord pas entendue; mais le 9 thermidor vint hâter l'effet des sollicitations de FLORIAN et de ses amis. Il sortit de prison quelque temps après ce jour mémorable; et il s'empressa de quitter Paris pour aller vivre à la campagne. Son but était d'y respirer un air pur, et de s'y faire oublier. Il avait alors un fonds de tristeste qui lui rendait la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui l'eût affecté jusqu'à altérer sa santé; soit que le mauvais air et la mince et grossière nourriture de la prison lui eussent laissé le germe d'une maladie mortelle, il ne tarda pas à se mettre au lit, et il ne se releva plus.

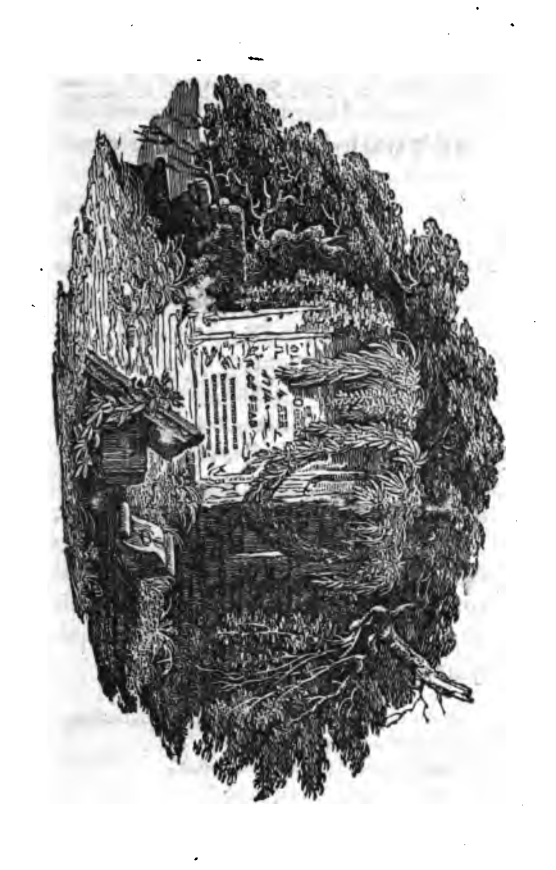
FLORIAN annonçait une carrière beaucoup plus longue. Sa modération, sa sobriété faisaient espérer qu'il serait conservé long-temps aux lettres et à l'amitié.

Quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, il était fortement constitué. Il n'était pas beau de visage, mais la sérénité, la gaieté qui y brillaient, ses grands yeux noirs, pleins de feu, qui animaient toute sa physionomie, le rendaient très agréable. Il est mort à Seaux, dans un petit appartement qu'il occupait à l'orangerie. Il n'avait pas encore quarante ans.

Dans un autre temps, la mort du chantre d'Estelle, de Galatée, de Numa, de Gonzalve, eût été l'événement du jour; tous les poëtes auraient fait des élégies sur un trépas si prématuré; toutes les sociétés littéraires auraient retenti de ses éloges, et fait éclater leurs regrets sur la perte que les lettres venaient de faire. Mais, à l'époque où mourut FLORIAN, tous les esprits étaient occupés d'intérêts politiques, tous les cœurs étaient encore meurtris par la douleur; chacun avait des larmes personnelles à

répandre. La mort de FLORIAN, à peine mentionnée dans quelques journaux, fut oubliée dès le lendemain avec les journaux de la veille.

Je fis alors un voyage à Seaux, pour aller m'attendrir sur le sort d'un auteur que j'avais chéri, et dont les ouvrages m'avaient fait passer les plus doux momens. Je parcourus les allées qu'il avait coutume de fréquenter; je m'assis, les yeux mouillés de pleurs, sur les bancs voisins de sa demeure, ces bancs inspirateurs sur lesquels il s'était assis tant de fois. Je côtoyai ce beau canal qu'il avait tant de fois côtoyé lui-même; et, me reposant ensuite sous des trembles d'une prodigieuse hauteur, je crayonnai sur le gazon cette romance, que j'aurais voulu pouvoir chanter en m'accompagnant de la harpe d'Ossian.



LE TOMBEAU DE FLORIAN

A SEAUX.

O bois silencieux, et toi, rive fleurie,
Écoutez les accens de ma juste douleur!
Seul conduit dans ces lieux par la mélancolie,
D'Estelle et de Numa je viens pleurer l'auteur.

C'est ici qu'il vivait. Les voilà ces bocages
Où son cœur, aussi pur que l'éclat d'un beau jour,
Goûtait un calme heureux au milieu des orages,
Où sa muse chantait l'innocence et l'amour.

Je veux à cet ami de la simple nature
Élever de mes mains un modeste tombeau.
Un myrte l'ornera de sa douce verdure;
A ses pieds brillera le cristal d'un ruisseau.

Florian méritait une plus longue vie.
Mais il fut malheureux : il avait des talens.
Trop vertueux pour être à l'abri de l'envie,
Il vient de succomber à la fleur de ses ans.

Quand un nouveau Néron, dans sa rage inhumaine,
Immolait l'innocence avec impunité,
Florian gémissait; il mérita sa haine,
Et ne put échapper à la captivité.

Perdant la liberté, sans perdre sa constance,
Il fixe l'avenir d'un regard assuré.
Quelquefois seulement ses yeux pleurent l'absence
Des bocages chéris dont il est séparé.

Mais le peuple se lève, et le tyran expire :
La vertu voit un terme aux maux qu'elle a soufferts;
L'humanité, les lois ont repris leur empire,
Et Florian captif a vu briser ses fers.

Il revient habiter sa solitude obscure :
Il revoit ces vergers, ce vallon, ce coteau;
Mais de ses maux passés la cruelle peinture
Empoisonne ses jours et creuse son tombeau.

Il n'est plus... Qu'ai-je dit? en dépit de l'envie,
De l'injure des ans son nom sera vainqueur;
Et les productions de son heureux génie
Retraceront toujours les vertus de son cœur.

L. F. Jauffret.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR J. P. FLORIAN,

à sa réception à l'académie française, le 14 mai 1788.

Si l'honneur d'être admis parmi vous pénètre de reconnaissance l'écrivain qui peut vous offrir les plus beaux titres de gloire, quels sentimens ne doit pas éprouver celui qui, jeune encore, se trouve assis au milieu de ses maîtres! Les illusions de l'amour-propre seraient peut-être pardonnables dans ce jour; mais elles ne m'éblouissent point, ma sensibilité m'en garantit. Je perdrais trop de mon bonheur, en imaginant le devoir à moi-même, et mon cœur jouit mieux d'un bienfait que ma vanité ne pourrait jouir d'un triomphe.

Non, messieurs, mes faibles essais n'auraient pas suffi pour me concilier vos suffrages; mais ils étaient soutenus par l'intérêt

dont m'honore le prince [1] que vous révérez tous; celui que soixante ans d'une vie pure et sans tache ont rendu l'objet de la vénération publique; dont le nom, tant de fois béni par le pauvre, n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action; qui, né dans le sein des grandeurs, comblé de tous les dons de la fortune, ignore s'il est d'autres jouissances que celle d'être bienfaisant; celui dont l'aimable modestie souffre dans ce moment de m'entendre révéler ses secrets, et qui aura peine à me pardonner la douce émotion que je vous cause. Il a daigné solliciter pour moi : son rang n'aurait pas captivé vos âmes fières et libres; mais ses vertus avaient tout pouvoir sur vos cœurs vertueux et sensibles.

Au désir de lui complaire, en m'adoptant, s'est joint sans doute le motif de donner aux jeunes littérateurs plus d'émulation et de courage. Vous avez voulu que je pusse leur dire : Travaillez, le prix vous attend; consa-

[1] S. A. S. monseigneur le duc de Penthièvre, présent à cette séance.

crez à l'étude ce temps précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs. Vous y trouverez des jouissances pures, vous éviterez des repentirs amers en méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la peindre. Votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du désir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'élève avec l'âme); vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus heureux; l'estime publique récompensera vos mœurs; et vos juges, qui compteront vos efforts, et non vos années, s'empresseront de récompenser vos plaisirs.

En effet, si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges, il est surtout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison faible, lorsque le cœur sans défense, et ouvert pour ainsi dire de toutes parts, s'offre de lui-même à toutes les séductions, que l'âme, avide d'émotions nouvelles, vole audevant de tout ce qui peut l'affecter; c'est alors qu'il est nécessaire de donner de l'ali-

ment à cette activité inquiète, de diriger vers un but utile cette ardeur dont on doit profiter, et d'arracher sa vie à l'ennui, après lequel marchent souvent les vices.

Vainement, dans le monde, s'occupe-t-on sans cesse d'échapper à cet ennui : la peur qu'il y inspire prouve sa présence dans ces assemblées tumultueuses, où l'on s'est cherché sans désir, où l'on se quitte sans regret. L'homme capable de penser sent bientôt le vide qui l'environne ; il se trouve seul, sans être avec lui-même ; celui surtout que sa jeunesse soumet plus qu'un autre à ces vains dehors, à ces frivoles devoirs. La seule règle sur laquelle on le juge ne peut, sans un danger extrême, déployer un moment son caractère : s'il ose désapprouver ce qu'il blâme, sa franchise paraît de l'orgueil ; s'il attend d'être convaincu pour se rendre, son courage est opiniâtreté ; s'il garde le silence, on le dédaigne ; et, s'il parle, on l'humilie. Ah ! qu'il rentre dans l'asile où il a le droit de penser ! L'étude, en le préservant du tourment de dissimuler, ou du malheur de déplaire, lui don-

nera cette paix du cœur, premier et seul bien de la vie; abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure, embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, et fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner. Qu'il me soit permis de le dire, que le sévère censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même. Et qui oserait prétendre ici à me dire des choses nouvelles? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit; les expressions répétées de mon inutile reconnaissance ne satisferaient que mon cœur. Plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, messieurs, que je vous rende compte de ce que je vous ai dit dans tous les temps.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire, me furent inspirés par vos écrits; dès mon en-

fance ils étaient dans mes mains. Que de charmes cette douce occupation a répandus sur mes jours! Élevé chez le digne prince dont les bontés faisaient tout mon héritage, je contemplais de près la vertu; elle s'offrait à moi dans tous ses charmes. Vos ouvrages, en m'éclairant, m'apprenaient à la mieux sentir, à la respecter davantage : je lisais chez vous le précepte; le même jour je voyais l'exemple.

Forcé bientôt par mon état d'aller passer mes jeunes années dans ces villes guerrières où l'homme sensible est si souvent seul, où les amis sont d'autant plus rares, que les compagnons sont plus nombreux, où le temps se partage sans cesse entre la fatigue et l'oisiveté, combien de fois j'ai trouvé dans vos écrits le délassement et la paix dont mon esprit avait besoin! combien de plaisirs vous m'avez valu! Qu'il était doux pour moi, au sortir d'un exercice, d'aller relire sous un arbre les Géorgiques ou les Saisons; ou bien, me transportant en idée à ce théâtre dont j'étais si loin, de verser des pleurs délicieux pour l'épouse de Lyncée! Plus souvent méfi-

tant les devoirs de l'homme, et cherchant à devenir meilleur, j'écoutais le vieillard Bélisaire, et je sentais mon âme s'élever en même temps que mon esprit s'éclairait. Je relisais ses contes charmans, où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, et jette sur la vérité un voile riche et transparent qui augmente ses charmes. Ainsi je vivais avec vous, messieurs, et je ne vous connaissais point encore; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, et j'étais ignoré de vous.

Nourri de ces utiles lectures, je sentais déjà le besoin d'imiter ce que j'aimais, lorsque appelé par ma famille auprès de ce grand homme que les siècles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire; je vis ce vieillard courbé sous les lauriers et sous les années, rassasié de triomphes, et toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité; attirant dans sa retraite, des extrémités du monde, les princes, les voyageurs, et se plaisant davantage à donner un asile aux infor-

tunés; honoré de l'amitié, des bienfaits de plusieurs souverains, et partageant avec l'indigence les biens que la fortune étonnée avait laissé conquérir au génie.

Ce beau spectacle m'enflamma; je me livrai sans résistance au charme qui m'entraînait, sans examiner si j'avais reçu de la nature une étincelle de ce feu sacré dont vous seuls, messieurs, conservez le dépôt. Je pris mon ardeur pour de la force, et mon attrait pour du talent; j'écrivis. Dès ce moment, toutes mes jouissanees furent doublées; toutes les facultés de mon âme s'augmentèrent, toutes mes sensations devinrent plus vives, rien ne fut plus indifférent à mes yeux. L'aspect d'une campagne riante me transporta: le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla, tout me fit éprouver des émotions qui m'étaient inconnues. L'arbre que je n'avais pas daigné regarder m'arrêta sous son ombrage, me fit rêver délicieusement. La solitaire fontaine, que je n'avais cherchée autrefois que pour m'y désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire,

pour écouter le bruit de ses eaux. Les déserts mêmes, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi; tout s'embellit à mes regards. Chaque objet, devenu modèle, me fit méditer un nouveau tableau; je sentis enfin la nature, premier bienfait de l'amour des arts.

Animé par les encouragemens que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts, j'osai me présenter dans la lice où vous seuls, messieurs, donnez la couronne. Vous me sûtes gré de mon émulation, vous sourîtes à mon ardeur, et votre bonté la récompensa bientôt. Plusieurs d'entre vous, amis, élèves, compagnons de gloire de Voltaire, voulurent s'acquitter envers moi de ce qu'ils pensaient lui devoir. Celui surtout que vous pleurez encore, quoique si dignement remplacé; celui qui fit tant d'honneur aux sciences, aux lettres, à l'humanité; dont le nom, respecté de tous les savans de l'Europe, était encore chéri de l'indigent; d'Alembert m'honora de son amitié. Celui que l'élite de la capitale court applaudir avec transport, lorsqu'il révèle

dans le lycée les secrets de cet art sublime qui lui inspira Warwick, Philoctète et Mélanie; l'infaillible interprète du goût daigna me donner des leçons. Le chantre heureux des plaisirs champêtres, l'harmonieux traducteur de Théocrite et de Pindare, le sage historien du roi père des lettres, et le noble guerrier qui, couronné de la main des Muses, comblé des honneurs militaires, quitte envers sa patrie et son nom, libre de jouir désormais d'un repos et d'une gloire achetés par des succès, abandonna ce repos, son pays, ses amis, ses goûts, pour aller s'associer aux dangers des Washington et des La Fayette; tous ceux pour qui Voltaire vivait encore me tendirent la main, soutinrent mes pas chancelans, et, m'entraînant malgré ma faiblesse, ils m'ont conduit à leur suite jusque dans ce sanctuaire. Ainsi quelquefois de vaillans capitaines élèvent aux honneurs un jeune soldat, parce qu'ils l'ont vu servir enfant sous les tentes de leur général.

Quels devoirs vous m'avez imposés, messieurs! quelles obligations je contracte! Ce

n'est point ma vaine reconnaissance qui peut justifier votre adoption; ce n'est point cet amour du beau que j'ai puisé dans vos ouvrages, ni ce stérile désir d'approcher de ce que j'admire. Il faut d'autres titres sans doute pour oser s'asseoir sans effroi à cette place que tant de grands hommes ont occupée; pour oser porter mes regards sur ces murs sacrés où les ombres illustres de l'immortel Richelieu, du vertueux Séguier, du plus magnanime de nos rois, toujours attentives, jugèrent sévèrement chacun de vos choix. Que dis-je? ai-je besoin de porter si loin ma vue? Cette place vide, ce triste deuil qui doit si long-temps obscurcir vos fêtes, votre douleur muette et profonde, tout me dit assez que vos pertes sont irréparables. Il vient de vous être ravi ce génie vaste et profond qui, embrassant l'immensité de la nature, trouva dans son imagination autant de trésors que dans son modèle; se lança d'un vol rapide par-delà les bornes de notre univers; et, non content d'avoir pénétré tous les secrets du présent, voulut encore arracher le

voile qui couvre le présent et le passé ; à qui toutes les nations éclairées venaient soumettre leurs doutes, et apporter en tribut leurs découvertes nouvelles, comme au seul homme qui pût interpréter l'immortel écrivain, dont la vie peut être comptée au nombre des époques de la nature.

Votre présence, messieurs, peut seule adoucir nos regrets. Redoutable pour moi seul, elle est rassurante pour la nation. Comme Français, je m'enorgueillis en regardant ceux qui nous restent ; comme votre confrère, je tremble en contemplant ceux qui m'adoptent. Là, c'est le rival de Shakespear ; ici, l'émule de Tacite ; ici, l'éloquent défenseur de l'humanité souffrante, à qui les sciences doivent des lumières, à qui le pauvre devra des asiles ; là, ce confident de la nature, qui sut nous tracer de la même main les amours naifs de la jeune Rose, et l'adorable caractère du Philosophe sans le savoir ; à qui son âme seule apprit l'art d'émouvoir les cœurs, et qui possède ce talent si sûr, comme son Philosophe possède ses vertus sans effort et sans vanité.

Partout je vois des titres de gloire, et chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs mêmes que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts : oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entière à mériter ce beau jour, de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carrière; et, la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il fallait encore l'obtenir.

Guidé par vous, messieurs, je le trouverai peut-être ce naturel aimable, cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentimens que j'ai toujours non pas cherchée, mais désiré de rencontrer. Vous remplacez le maître qui devait m'apprendre ces heureux secrets, celui qui daigna sourire aux faibles sons de ma flûte pastorale, et diriger mes premiers pas dans la carrière qu'il avait parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplo-

rer sa perte, au moment même où votre bienfait répandait la joie dans mon âme? Le bonheur n'est jamais sans mélange : j'ai perdu Gessner quand vous m'adoptiez. Les félicitations de mes amis ont été troublées par les plaintes dont retentissent les monts helvétiques, par les regrets de tous les cœurs sensibles, qui redemandent Gessner à ces plaines, à ces vallons qu'il a dépeints tant de fois; à ce printemps qui renaît sans lui, et qu'il ne chantera plus. Ah! quoiqu'il ne fût pas Français, quoiqu'il ne tînt à cette académie que par ses talens et ses vertus, qu'il me soit permis, au milieu de vous, de lui offrir mon tribut de respect, d'admiration. Que mes nouveaux bienfaiteurs me pardonnent la reconnaissance et me laissent jeter de loin quelques fleurs sur le tombeau de mon ami, sur ce tombeau où la piété filiale, la tendresse paternelle, la discrète amitié, l'amour pur et timide, pleurent ensemble leur poëte, le chantre d'Abel, de Daphnis, le peintre aimable des mœurs antiques. Celui dont les Idylles touchantes laissent toujours au fond de l'âme ou

une tendre mélancolie, ou le désir de faire une bonne action, ne peut être étranger pour vous : en quelque lieu que le hasard les ait placés, tous les grands talens, tous les cœurs vertueux sont frères; ils ressemblent à ces fleurs brillantes qui, dispersées dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

ŒUVRES
DE
FLORIAN.

JEUNESSE.

ŒUVRES
DE
FLORIAN.

JEUNESSE.

ŒUVRES
DE
FLORIAN.

GONZALVE.

Tome I.

ŒUVRES
DE
FLORIAN.

GONZALVE.

Tome II.

ŒUVRES
DE
FLORIAN.

GONZALVE.

Tome I.

ŒUVRES
DE
FLORIAN.

GONZALVE.

Tome II.

MÉMOIRES D'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. Fortune de mon père; sa position. Mon éducation. Accident de mon frère.

Je suis né le 6 mars 1755, à Cogollos, petite ville du royaume de Grenade. Mon père était le huitième cadet d'un gentilhomme qui dissipait son bien avec les femmes et les maçons. Une seule de ces deux passions suffit pour ruiner l'homme le plus opulent; mais mon grand-père les possédait toutes deux; elles l'absorbaient si entièrement, qu'il s'occupa peu de sa nombreuse famille; mes tantes furent mises au couvent, mes oncles au service; mon père fut cornette au régiment d'Alcantara, cavalerie; il fit la guerre sous le fameux duc d'Albe, assista à trois de ses victoires; et,

après onze ans de service, et beaucoup de blessures, il quitta la carrière de la gloire, qui n'est trop souvent que celle des désagrémens. Il devint amoureux de ma mère, et après quelques difficultés, causées par la différence des religions (ma mère était protestante), il l'obtint et l'épousa. Le père de ma mère lui donna tout son bien, mais en s'en réservant l'usufruit; et mon père, qui ne possédait rien et devait posséder fort peu de chose, crut encore faire un fort bon mariage: il fut heureux au moins; ils s'adoraient réciproquement, et ils passèrent les premiers temps de leur union à Cogollos, où ils vivaient fort à l'étroit; mais ils s'aimaient; et quand on s'aime, on a bien moins de besoins. Je fus le premier fruit de cet amour. Un an après, ma mère accoucha d'un second fils, et mourut des suites de cette couche. Mon père fut inconsolable; il perdait sa compagne et son amie; il résolut de n'en prendre jamais d'autre et de ne plus penser qu'à l'éducation de ses enfans, et à leur faire une petite fortune.

La terre de Niaflor était tout ce qui restait à mon grand-père du patrimoine considérable qu'il avait dissipé, encore était-elle chargée de beaucoup de dettes. Mon père alla

l'habiter, la cultiva, la laboura, pour ainsi dire, et se fit donner par ses autres frères la cession de leurs droits à cette terre, à condition qu'il en acquitterait les dettes. Mon grand-père, que ces soins auraient dû regarder, était à Murcie, occupé à plaider; car la passion des procès avait succédé chez lui à celle des femmes. Tandis qu'il consumait son temps et le peu qui lui restait à courir après les mauvais marchés qu'il avait faits, mon père nous élevait, et, malgré la modicité de sa fortune, il ne négligeait rien pour notre éducation. A quatre ans nous fûmes mis en pension à Priégo, petite ville peu éloignée, chez une demoiselle qui tenait des pensionnaires : là nous apprîmes à lire et à écrire, et ce fut cette même année qu'il arriva un événement qui coûta depuis bien des larmes à mon père.

Le jour de la Saint-Jean 1759, mon père vint nous voir à Priégo; il était à cheval, suivi d'un domestique, et nous avait apporté beaucoup de fruits, dont mon frère mangea sans ménagement. Lorsque mon père voulut partir pour retourner à Niaflor, je le priai de me prendre sur son cheval, et de me conduire ainsi hors de la ville; il y consentit; jamais il n'a su me rien refuser. Il me prit donc sur

l'arçon de sa selle, et mon frère fut placé de même entre les bras du domestique. Ce malheureux valet, craignant de laisser tomber le fils de son maître, le serra si fort sur l'estomac, que l'on rapporta mon frère mourant. On crut d'abord que ce n'était qu'une indigestion; mais le mal devint plus sérieux; il se forma une tumeur et ensuite un ulcère, qui ne s'est cicatrisé que bien des années après. Mon malheureux frère ne grandit plus; sa santé ne fit qu'empirer, et il devint tout contrefait. Mon père le rappela près de lui, lui prodigua les soins les plus tendres, le fit voir à tous les médecins de la faculté de Grenade; mais le mal fut déclaré sans remède : alors mon père se décida à le garder à Niaflor, et je restai seul en pension.

J'eus à peu près, dans ce temps-là, une maladie assez sérieuse, qui cependant m'épura le sang, et a sûrement beaucoup contribué à la bonne santé dont j'ai joui depuis : c'était la petite-vérole volante; j'en fus guéri au bout de quelques mois, et je ne quittai pas pour cela Priégo. Je n'avais guère que six ans lorsque la milice qui y était en garnison reçut ordre de partir; et on fit monter la garde aux bourgeois. Le gouverneur de la ville, ami de mon père, fit ses deux fils offi-

ciers de cette bourgeoisie, et me fit moi-même sous-lieutenant. J'eus donc un uniforme, je montai la garde, et je commençais à me croire un petit être important, lorsque l'on nous congédia, et je perdis mon emploi. Je continuai à rester dans ma pension à Priégo jusqu'à l'âge de sept ans. A cette époque, je fis un voyage dont le récit exige que je reprenne les choses de plus haut.

CHAPITRE II.

Ce que c'était que mon oncle. Voyage à Pédrera. Séjour à Grenade. Singulière réception. Prompt retour.

Mon père avait un frère aîné dont il avait été le cornette pendant le temps qu'il avait servi. Ce frère, dont j'aurai souvent occasion de vous parler, avait quitté la maison paternelle pour entrer dans les dragons de la garde du roi. Le peu de tendresse que mon grand-père avait pour ses enfans lui fit presque oublier celui-ci dès qu'il ne le vit plus; mon oncle se vit donc abandonné à Madrid, et n'eut d'autre ressource que lui-même : il se répandit beaucoup, joua gros jeu, et heureusement; se fit aimer de beaucoup de femmes,

et se passa aisément des secours que son pere lui refusait. Mon oncle était fait pour les femmes. Né avec la plus grande complaisance, la plus grande discrétion, une persévérance infatigable et l'art heureux de savoir vivre pour les autres, il était très aimable aux yeux de celles qu'il attaquait. Il obtint par ses maîtresses et par le cardinal Porto-Carrero, dont il était un peu parent, une compagnie de cavalerie; et, après avoir servi long-temps avec agrément, il vendit sa compagnie pour épouser une femme à laquelle il était attaché depuis bien des années; mais le prix de cette compagnie ne le rendant pas bien riche, il courut auprès d'un de ses vieux oncles, qui demeurait à Pedrera, petite ville du royaume de Grenade, pour se faire nommer son héritier. Mon père, sachant qu'il était peu éloigné de son frère, voulut aller l'embrasser, et trouva tout simple d'y mener son fils. Nous partîmes donc pour Pedrera; et nous nous arrêtâmes à Grenade: j'y fus présenté au duc d'Aveyro, notre vice-roi. Le hasard me fit connaître de la duchesse son épouse: j'étais à la comédie, et mon père m'avait habillé en houssard. Ma figure ou mon habit fut remarqué de la duchesse d'Aveyro, qui me fit venir dans sa loge: elle me dit que j'avais de fort beaux

yeux, mais qu'ils étaient un peu trop grands. Le hasard fit que je lui répondis qu'ils ne le seraient jamais assez pour la regarder. Je n'avais que sept ans, ma réponse lui plut; elle me fit souper chez elle, et je fus comblé de caresses et de bonbons.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Pedrera. Mais quelle fut notre surprise à la réception que l'on nous fit! Le vieux richard crut que mon père venait pour enlever, ou du moins partager la fortune qu'il pouvait donner, et n'eut pas l'art de déguiser cette crainte. Mon père, peu content de l'accueil, partit le lendemain de son arrivée, et retourna dans sa terre, un peu piqué du succès de son voyage.

Son premier soin fut de me conduire à Santa-Fé, dans une espèce de collége où je restai près d'une année, me perfectionnant dans la lecture et dans l'écriture, sans apprendre rien au-delà; car je compte pour rien certaines leçons que l'on nous enseignait comme à des perroquets, et que nous débitions ensuite sur un théâtre construit pour attirer des pensionnaires au principal du collége. Peu de temps après, ce collége fut transféré à Priégo, où j'avais été élevé: j'y restai quelque temps en-

core, et j'avais près de neuf ans, lorsque mon père résolut de me faire inoculer.

CHAPITRE III.

Inoculation. Ce que c'était que ma tante. Départ du royaume de Grenade.

L'INOCULATION n'était pas alors aussi en vogue qu'aujourd'hui; elle avait beaucoup d'ennemis dans le royaume de Grenade. Ce pays, le plus beau de l'Espagne pour le climat, est aussi le plus superstitieux; tous ceux qui me voyaient faire les préparatifs nécessaires pour être inoculé me regardaient comme perdu; et l'on disait que mon père serait sûrement puni de sa hardiesse *à tenter Dieu;* c'était l'expression dont se servaient beaucoup de Grenadins et toutes les dévotes grenadines: mon père ne s'en disposait pas moins à rassurer mes jours contre une maladie mortelle, et il avait loué une maison à Guadix, de concert avec un de ses voisins qui voulait aussi *tenter Dieu,* et faire inoculer sa fille. Cette jeune personne, appelée Séraphine, n'avait qu'un an de moins que moi, et promettait déjà de faire du bruit par ses charmes. Nos deux pères se firent un plaisir de nous faire

inoculer ensemble, et l'on nous conduisit à Guadix. Séraphine et moi nous habitions la même chambre; nos deux lits étaient l'un contre l'autre; nous ne nous quittions pas; nous nous aimions de tout notre cœur, nous nous promettions de nous aimer toujours; nous nous embrassions avec un plaisir au-dessus de notre âge : nous savions déjà faire la différence des baisers de l'amour à ceux de la simple amitié; car les baisers que je donnais à Séraphine devant son père ne ressemblaient point du tout à ceux que j'imprimais sur ses lèvres quand nous étions sûrs de n'être pas vus. Pendant le repos que la petite-vérole nous laissa, Séraphine et moi nous nous enfermions souvent ensemble. Je me rappelle avec plaisir tout ce que nos cœurs se disaient; et le temps de mon inoculation est une époque dont je me souviendrai toujours avec délices; toutes les circonstances m'en sont présentes; je n'ai jamais oublié les sermens que me faisait Séraphine. Vous verrez qu'elle ne s'en souvint pas aussi bien.

Dés que je fus guéri, mon père me ramena à Niaflor, où je passai quelque temps à ne faire autre chose que tuer des oiseaux, et lire les livres que je pouvais trouver dans la vieille bibliothèque du château. Mon père, qui me

destinait au service, aimait à me voir manier un fusil à huit ou neuf ans; il me donnait de la poudre, du plomb; je courais les champs tout seul, tuant fort bien des moineaux, et le soir je revenais au château rapporter ma chasse, et lire quelque livre: celui qui me plaisait le plus, était la traduction de l'Iliade d'Homère; les exploits des héros grecs me transportaient; et lorsque j'avais tué un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un petit bûcher avec du bois sec au milieu de la cour; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le feu, et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que le corps de mon héros fût consumé; alors je recueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-père, en lui nommant celui dont elle renfermait les restes. Mon grand-père riait, et m'aimait beaucoup; il était revenu de Murcie finir ses jours tranquillement avec son fils: quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, il travaillait continuellement: né avec beaucoup d'esprit, et d'une vivacité prodigieuse, il était le même qu'il avait toujours été, et ses années ne l'avaient pas vieilli.

J'avais dix ans, la chasse et l'Iliade parta-

geaient mes jours, lorsque cet oncle dont je vous ai parlé écrivit à mon père de me conduire chez don Lope de Véga, à Fernixo (1), dans le royaume de Valence. Voici la première époque intéressante de ma vie : il faut, pour vous mettre au fait, que je reprenne l'histoire de mon oncle.

Après s'être fait donner tous les biens du vieux oncle de Pedrera, il l'engagea à vendre une terre qu'il avait, pour venir à Madrid se mettre en pension dans la maison qu'il comptait tenir avec celle qu'il allait épouser. Le vieux oncle fit tout ce qu'il voulut, et, après la vente de la terre, ils partirent ensemble pour Madrid. Un attachement de vingt années faisait désirer à mon oncle et à dona Ferenna que leur mariage se terminât. Il est temps de vous faire connaître dona Ferenna : c'était alors une femme de quarante ans, veuve d'un magistrat qui lui avait laissé un fils dont je vous parlerai ci-après. Elle était grande, bien faite, bonne, assez bien de figure. Elle portait dans ses yeux tout l'esprit qu'elle avait, et personne n'en eut un plus juste et plus fin :

(1) On a vu, dans l'avertissement de l'Editeur, que c'est le nom sous lequel Florian désigne Voltaire et son habitation de Ferney.

elle était tendre, compatissante, toujours prête à tout sacrifier à la personne qu'elle aimait, mais quelquefois impérieuse et exigeante; voilà les deux seuls défauts que ma reconnaissance pour elle m'a permis de voir. Mon oncle fut assez heureux pour lui plaire et pour l'épouser. Ils vécurent tantôt à Madrid, tantôt dans une terre dont ma tante avait l'usufruit. Peu de temps après ce mariage, mon oncle eut le malheur de se brouiller avec ce vieux oncle, son bienfaiteur; des tracasseries domestiques les forcèrent de se séparer, et le vieillard mécontent n'a cessé jusqu'à sa mort de se plaindre de mon oncle.

Comme ma tante était propre nièce de Lope de Véga, elle engagea son époux à aller passer un été chez ce grand homme, qui s'était alors fixé à Fernixo, dans le royaume de Valence; ce n'était pas le premier voyage qu'y faisait mon oncle; aussi saisit-il avec empressement l'occasion d'y retourner. Ce fut de là qu'il écrivit à mon père de le venir voir et de m'amener avec lui. On employa peu de temps à faire mon équipage. Je pris congé de mon grand-père, qui me dit bien en m'embrassant que c'était la dernière fois. Je quittai mon frère, toujours malade des suites de son accident, et enfin mon père et moi prîmes la route

de Fernixo. Nous rencontrâmes à Guadix le père de Séraphine qui la conduisait avec sa sœur à Carthagène, pour y achever leur éducation. J'eus le plaisir de voyager avec la belle Séraphine ; car nos deux pères se mirent dans la même voiture, et laissèrent leurs enfans dans l'autre. A Carthagène, nous nous séparâmes, et mon père et moi continuâmes notre route vers Fernixo.

CHAPITRE IV.

Début à Fernixo. Bataille des pavots.

Ce fut au mois de juillet 1765 que j'arrivai chez le premier homme de l'Europe. J'y trouvai cet oncle et cette tante que je vous ai déjà dépeints : ils me comblèrent de caresses, et me présentèrent à Lope de Véga et à dona Nisa (1), sœur de ma tante, et nièce comme elle de ce grand génie. Il serait trop long de vous dire toutes les bontés dont me combla cette dona Nisa : elle faisait les honneurs de la maison de son oncle, et avec son caractère, que je vous dévoilerai dans peu, il était impossible qu'elle ne les fît pas bien. Mon père,

(1) Madame Denis.

enchanté de l'accueil que nous avions reçu, convint avec mon oncle d'une certaine somme qu'il lui paierait tous les ans pour mon éducation, et partit pour retourner dans sa terre, après m'avoir recommandé à son frère et à sa belle-sœur. Cette recommandation était inutile; ma tante avait pris beaucoup d'amitié pour moi, et cette amitié augmentait tous les jours.

Je n'avais que dix ans; je savais bien que Lope de Véga était supérieur par son génie au reste des hommes; mais j'étais peu en état de sentir cette supériorité; le respect que j'avais pour lui était mêlé de beaucoup de crainte; quinze jours suffirent pour la dissiper. Lope de Véga me fit tant de caresses, que bientôt il devint celui de sa maison que j'aimais le mieux. Souvent il me faisait placer auprès de lui à table; et tandis que beaucoup de personnages, qui se croyaient importans, et qui venaient souper chez Lope de Véga pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit, fut si je savais beaucoup de choses. Oui, monsieur, lui dis-je, je sais l'Iliade et le blason. Lope se mit à rire, et me raconta la fable du marchand, du pâtre et du fils du roi: cette fable et la manière



charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le blason n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose.

Lope de Véga avait un aumônier (1) pour faire sa partie d'échecs. Cet aumônier avait été jésuite, et savait assez bien le latin; ma tante le pria de vouloir bien m'en donner les premiers principes. On m'acheta des livres, on me fit faire des thèmes; et comme j'étais souvent embarrassé pour mettre en latin ce que je n'entendais pas trop bien en français, je m'en allais par la garde-robe de Lope le prier de me *faire ma phrase;* ce grand homme, que j'interrompais quelquefois au milieu d'une tragédie, ne se fâchait jamais; *il me faisait ma phrase* avec tant de bonté, que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avais faite: l'aumônier trouvait mon thème excellent; on le lisait dans le salon, on le montrait comme un petit chef-d'œuvre à Lope de Véga, qui disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge.

Ma tante, qui m'aimait beaucoup, et qui avait à cœur mon éducation, cherchait à y contribuer autant qu'elle pouvait. Tous les jours, à sa toilette, je venais lire haut le Télé-

(1) Le père Adam.

maque de Fénélon, et le siècle de Louis XIV; elle me demandait mes réflexions sur mes lectures, elle s'efforçait de rendre mon esprit juste, et personne n'était plus en état qu'elle de donner de telles leçons. J'aimais beaucoup mon maître, et je voyais bien que j'en étais aimé; je travaillais au latin avec plaisir et succès; mes lectures m'instruisaient davantage, mais ne m'amusaient pas autant que cette Iliade que j'avais si souvent relue chez mon père; mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Véga. Dans ce jardin il y avait plusieurs carrés de fleurs, et parmi ces fleurs les plus beaux pavots du monde élevaient leurs têtes panachées; toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas: Voilà de perfides Troyens qui tomberont sous mes coups; je donnais à chacun d'eux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector.

Pour rendre l'illusion plus complète, je m'étais fait une épée de bois, que j'imaginais avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen; mais, pour mieux suivre la vérité de cette histoire,

je ne faisais pas un grand carnage; j'étais toujours repoussé jusqu'à mes vaisseaux, qui étaient de fort jolis cabinets de charmille : là je me reposais en attendant que la colère d'Achille fût passée et qu'il revînt au secours des Grecs. Enfin ce grand jour arriva : la mort de Patrocle fit courir le fils de Pélée à la vengeance; je m'arme de ma terrible épée, et, malgré les efforts des ennemis, j'entre dans un des carrés et je coupe la tête à mille pavots; non content de tant de héros immolés aux mânes de mon ami, je passe dans un autre carré. En vain le Xanthe en fureur veut s'opposer à mon courage, je brave les eaux du Xanthe, et je fais mordre la poussière à tous les pavots qui s'offrent à mes coups. Déjà Déiphobus n'est plus, Sarpédon ne voit plus la lumière, Astéropée est tombé sous mes coups; le champ de bataille est couvert de morts et de mourans : ce n'était pas assez; Hector restait, Hector, le meurtrier de Patrocle! le meurtrier de mon ami! Hector levait une tête superbe et semblait braver ma fureur; je m'élance vers lui; déjà mon épée était prête à lui porter le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astyanax, tremblez, Hector va périr, il va tomber sous le fer d'Achille. Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector : Lope de Véga

parut au moment où j'allais porter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure, coupant la tête à tous les pavots; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon Iliade, et que, dans ce moment, j'étais devant les portes de Scées où Hector devait périr. Lope de Véga rit beaucoup, et, me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam.

CHAPITRE V.

Fête à Fernixo.

Les soins et les bontés que l'on me prodiguait à Fernixo m'empêchaient de regretter la maison paternelle; d'ailleurs ce beau château était le centre des fêtes et des plaisirs. Les plus grands seigneurs de l'Europe venaient tous admirer le grand homme qui y résidait; une foule d'étrangers, toujours nouvelle, venait assister aux spectacles que donnait Lope de Véga. Il faisait jouer ses pièces dans une salle qu'il avait bâtie exprès, et la signora Clairon, cette actrice qui fit tant de bruit en France, vint jouer sur son théâtre et passer

quelque temps avec lui ; elle enchanta tout le monde par ses talens : moi, qui n'avais que dix ans, je fus enchanté de sa figure ; je ne la quittais jamais, on me trouvait toujours dans sa chambre, et l'aumônier se plaignit que mes thèmes n'allaient plus si bien. Ma tante fut bien aise que l'on me donnât de petits rôles, et je jouai deux ou trois valets dans des comédies de Lope de Véga. La signora Clairon avait la bonté de me faire répéter. Je prenais aisément ses inflexions de voix, et lorsqu'elle me donnait mes leçons, je voulais toujours les prendre à ses genoux. A la représentation je fus fort applaudi. Don Lope me donna un diamant pour marque de son amitié, et la belle signora, ma maîtresse, m'embrassa plusieurs fois : ce que j'aimais bien mieux que le diamant de Lope.

Ce grand homme voulut donner une fête à la belle actrice ; et cette fête fut d'autant plus agréable, que les apprêts s'en firent sans qu'elle s'en doutât. Les vers que fit don Lope pour cette fête ne sont pas les meilleurs qu'il ait faits dans sa vie ; mais comme tout ce qui vient d'un homme célèbre intéresse toujours, surtout lorsque peu de gens le connaissent, je vais rapporter fidèlement et en détail la fête donnée à la signora Clairon.

C'était au mois d'août, le jour de sainte Claire; le soleil était couché depuis longtemps; les fenêtres ouvertes du salon laissaient entrer un vent si doux, que mille bougies allumées n'en étaient pas agitées; tout le monde assemblé autour de la divine actrice racontait avec plaisir combien elle avait fait verser de larmes à sa dernière représentation. Tout à coup on annonce un berger et une bergere, qui venaient apporter un bouquet à la belle Aménaïde; nous entrons, j'étais vêtu de blanc, et mon habit, mon chapeau et ma houlette étaient garnis de rubans roses. Une jeune fille, vêtue de même, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs : nous nous approchons de celle pour qui nous les avions cueillies : tout le monde fait cercle; Lope se cache modestement derrière le fauteuil de la fière Electre, et nous chantons le dialogue suivant, qui avait coûté un quart d'heure de travail à don Lope. Nous essayons de le traduire en français, en prévenant qu'il perd beaucoup à la traduction.

SUR L'AIR d'*Annette à l'âge de quinze ans.*

LA BERGÈRE.

Dans la grand'ville de Paris,
On se lamente, on fait des cris;

Le plaisir n'est plus de saison;
La comédie
N'est plus suivie;
Plus de Clairon.

LE BERGER.

Melpomène et le tendre amour
La conduisirent tour à tour;
En France elle donna le ton.
Paris répète :
Que je regrette,
Notre Clairon!

LA BERGÈRE.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Les bergers sont devenus fous :
Tyrcis a quitté sa Fanchon.
Si l'infidèle
Trahit sa belle,
C'est pour Clairon.

LE BERGER.

Je suis à peine à mon printemps,
Et j'ai déjà des sentimens.

LA BERGÈRE.

Vous êtes un petit fripon.

LE BERGER.

Sois bien discrète,
La faute est faite :
J'ai vu Clairon.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Clairon, daigne accepter nos fleurs;
Tu vas en ternir les couleurs;

Ton sort est de tout effacer.
La rose expire,
Mais ton empire
Ne peut passer.

La signora, transportée, s'élança au cou de Lope de Véga, et m'embrassa moi-même plusieurs fois : elle accepta notre corbeille, au fond de laquelle elle trouva une superbe robe de Perse ; mon oncle, toujours galant, se précipita à ses pieds pour obtenir la permission de la broder en or au tambour. La signora était encore occupée à remercier, lorsque deux ou trois fusées lui firent porter les yeux vers le jardin, où l'on tirait un superbe feu d'artifice. Après le feu, on alla souper à une table dont le dais était de guirlandes ; je fus placé près d'Aménaïde ; l'on but du Tokai à sa santé ; l'on me fit répéter ma chanson, et, au moment où je la finissais, don Lope, qui était très gai, se mit à chanter d'une voix entrecoupée ce couplet qu'il venait d'ajouter.

Nous avons vu mourir Vanlo,
Nous venons de perdre Rameau,
Nous avons vu quitter Clairon.
Quel sort funeste !
Mais il nous reste
Monsieur F.....

Toute la table répéta en chœur le couplet

de don Lope, l'on se leva pour aller danser, et l'on ne quitta le bal que pour admirer le plus beau spectacle que les yeux puissent voir, c'est le soleil levant à Fernixo. Fernixo est entouré de montagnes couvertes de neige en tout temps ; dès que les premiers rayons du soleil viennent les frapper, on voit l'or se répandre lentement et par degrés sur les sommets glacés que l'œil peut à peine mesurer ; cette vive lumière descend des montagnes pour venir éclairer un pays superbe, et se réfléchir dans un lac qui couvre sept lieues d'étendue. Le chant des oiseaux qui saluent le jour, le bruit et les chansons des paysans qui vont couper les épis qu'ils ont fait éclore, le coup-d'œil d'un fleuve majestueux qui sort en bouillonnant du lac, et roule avec impétuosité une onde assez rapide pour ne pas se mêler à ses eaux ; une ville bâtie sur ses bords et qui repose la vue : tel est le spectacle dont on pouvait jouir dans les jardins de Fernixo : tout le monde l'admira, et fut se coucher.

CHAPITRE VI.

Portraits.

J'AURAIS dû vous faire plus tôt, mon cher lecteur, le portrait de dona Nisa, la sœur de ma tante. C'était alors une femme de cinquante-cinq ans, qui joignait à de l'esprit beaucoup de talens et une excessive bonté : elle poussait même cette dernière qualité jusqu'à la faiblesse; on lui reproche d'avoir été galante dans son jeune temps; je le crois aisément, et cela doit être. Dona Nisa n'est heureuse qu'autant qu'elle est subjuguée; son âme a tellement besoin d'être remplie, qu'elle aimerait plutôt une poupée que de ne rien aimer du tout. Généreuse et noble jusqu'à la profusion, jalouse du mérite des autres femmes, inconstante dans tous ses goûts, et oubliant aussi vite les injures que les services. Elle avait alors avec elle une petite-fille du grand Caldéron (1), le père du théâtre espagnol, que don Lope avait élevée, dotée, et mariée à un capitaine de dragons, nommé don Podillo. Pendant le temps que j'étais à Fernixo, dona Podilla accoucha

(1) Le grand Corneille.

d'une fille que dona Nisa adopta dès cet instant. Dans la suite de ces mémoires j'aurai plusieurs choses à vous raconter de la jeune Podilletta.

Au bout de trois mois de séjour à Fernixo, il fallut le quitter, et je pris à regret la route de Madrid, où mon oncle et ma tante allaient passer l'hiver. Le premier plan de mes parens, en me faisant venir du royaume de Grenade, avait été de me mettre en pension à Madrid ; mais l'amitié vive que ma tante avait prise pour moi dérangea ce projet, et il fut décidé que je ne la quitterais pas et que j'aurais un précepteur. Je méritais la tendresse de ma tante par celle que j'avais pour elle ; jamais je n'avais su ce que c'était qu'une mère ; c'est elle qui m'apprit comment on les aimait.

A notre arrivée à Madrid, nous fûmes reçus par M. l'abbé Marianno (1), frère de ma tante, et don Avilas, son fils du premier lit. Ces deux messieurs avaient loué une maison dans la rue de Léon, pour l'habiter avec mon oncle et ma tante : je fus tout étonné d'y trouver mon appartement ; on m'habilla comme un petit seigneur ; j'eus un laquais, et l'on chercha partout un précepteur.

(1) L'abbé Mignot.

Nous restâmes peu de temps à Madrid : nos parens allèrent passer le mois d'octobre (1765) chez un don Bornillo, dont la ruine a fait depuis beaucoup de bruit en Espagne. Il habitait alors la terre de son nom, à quinze lieues de Madrid. L'opulence qui régnait dans ce château était à peu près comme celle qui régnait à Fernixo : nous y fûmes très bien reçus, et, pendant le temps que nous y passâmes, tout ce que la chasse et la pêche peuvent avoir de plus agréable contribua à nos plaisirs. Don Avilas, le fils de ma tante, nous y avait suivis ; il n'avait alors que vingt-quatre ans, et était membre du conseil de Castille. Je suis trop son ami pour risquer de faire son portrait. Don Avilas était très estimé dans son corps, et, quoique bien jeune, il avait beaucoup de vieux amis. Il s'intéressa à moi dès ce temps-là, et cet intérêt n'a fait qu'augmenter depuis.

Après un mois de séjour à Bornillo, nous revînmes à Madrid. Comme l'on ne m'avait point encore trouvé de précepteur, ma tante pria son frère l'abbé Marianno de vouloir bien me continuer mes principes de latin. Je fus donc l'écolier de l'abbé Marianno, et j'ai maudit plus d'une fois mon maître : c'était un homme de quarante ans, qui avait beau-

coup d'esprit et de l'érudition; éloquent, plein de feu, avide de travail, vertueux jusqu'au fanatisme, juge sévère des actions d'autrui, entier dans son opinion, fier de ne l'avoir jamais fait plier à celle d'un autre; faisant le bien par plaisir, mais disant du mal trop publiquement de ceux qu'il n'estimait pas. Son estime était difficile à acquérir; il fallait être bien plus parfait que lui-même pour qu'il vous en crût digne; et si par malheur vous lui aviez déplu une fois, son implacable austérité n'oubliait jamais votre faute, et la rappelait toujours ou à vous-même, ou à vos amis. L'abbé Marianno était tel, en un mot, qu'il était aussi difficile de l'aimer que de ne le pas estimer. Il eut la bonté de me donner des leçons; mais je tremblais en entrant dans sa chambre : ses railleries amères m'humiliaient presque toujours. On regarde comme un grand bien d'abattre l'orgueil d'un enfant : on a raison sans doute de combattre sa vanité; mais lorsque le combat est perpétuel, l'enfant toujours battu, ou perd nécessairement de la force et de l'énergie de son caractère, ou, si cette énergie est assez forte pour résister, elle se tourne contre le continuel agresseur qui la tourmente; l'âge vient, et l'impression reste. L'enfant, devenu

homme, se souvient des terribles leçons qu'on lui a données, et, en payant le tribut de reconnaissance qu'il vous doit, il vous refuse avec joie ce dont la nature lui laisse la liberté, sa confiance.

Enfin l'on me trouva cependant un précepteur; il s'appelait Bovino. Cet homme, né avec de l'esprit et beaucoup de connaissances, ne laissa pas de m'avancer dans mon latin pendant le peu de temps que je restai avec lui. Il se livrait cependant moins à l'éducation de son pupille qu'à son goût pour l'art dramatique : le succès qu'a eu depuis sa tragédie des Chérusques semble prouver qu'il n'était pas sans talent.

CHAPITRE VII.

Mes précepteurs.

PENDANT l'hiver que nous passsâmes à Madrid, je menai une vie douce et agréable; ma tante donnait à souper deux fois par semaine, et familiarisait mon enfance avec le monde : elle s'était chargée de mes lectures, et avait l'art de me faire lire avec fruit. Son grand désir était de me rendre l'esprit juste, et tous les matins je lui portais l'extrait de ce que

nous avions lu la veille; ces extraits, en me rappelant les faits, m'apprenaient à écrire et à narrer; ma tante corrigeait mes extraits; et, lorsqu'elle était contente de mon travail, ma récompense était d'aller à la comédie française : je jouissais souvent de ce plaisir. Elle avait la moitié d'une loge, et elle regardait le spectacle comme une partie de l'éducation. Nous allions donc toujours ensemble à la comédie; mon oncle nous y menait, et nous laissait ensuite pour aller voir ses connaissances particulières. J'écoutais la pièce avec attention, parce que je savais que ma tante m'en demanderait compte : cette manière de m'amuser m'instruisait à sentir et à rendre ce que je sentais. Mon précepteur avait assez d'exactitude pour m'être utile, et pas assez pour me gêner. Don Avilas et l'abbé Marianno prenaient de l'amitié pour moi, et se plaisaient à me faire de ces petits présens qui rendent si heureux les enfans : je m'instruisais, je m'amusais, j'étais content, lorsque Bovino, mon précepteur, nous quitta. Bovino ne voulut point venir à la campagne, et nous donna à sa place un certain Hecco, qu'il assura nous convenir parfaitement; on le prit sans examen, parce qu'on était à la veille d'un départ : la belle saison rappelait mes parens à une terre

à un cinquième étage. Cette personne peignait des éventails, mais elle quittait la peinture pour recevoir mon précepteur. Je remarquais qu'elle avait toujours quelque chose à lui dire en particulier, ce qui les obligeait de passer dans la chambre d'à côté; je restais dans la première pièce, où je me souviens qu'on me laissait toujours un gros chat pour me divertir.

Peu de mois passés à Madrid firent ouvrir les yeux à ma tante sur l'abbé Bonino : le malheureux penchant qu'il avait à l'ivrognerie la détermina à le renvoyer; et comme j'avais été jusqu'alors très malheureux en précepteurs, elle résolut de me mettre en pension chez un certain abbé Chocardo, qui demeurait à la barrière Saint-Dominique : tout fut arrangé pour que j'y fusse placé; j'allai même y faire ma première visite, et je devais y entrer huit jours après, lorsqu'une tragédie dérangea tous ces projets.





CHAPITRE VIII.

Année intéressante.

Don Lope de Véga fit jouer alors sa tragédie des Scythes. Je voulus absolument la voir; et comme ma tante ne me refusait rien, elle suspendit mon entrée à la pension de l'abbé Chocaido. Pendant ce temps une amie de ma tante lui indiqua un précepteur qu'elle assura lui convenir parfaitement : la peine que mes parens avaient à se séparer de moi leur fit encore essayer ce dernier, et, au lieu d'entrer en pension, mon oncle prit ce nouveau précepteur, qui s'appelait Vrido. Le temps de quitter Madrid était venu; nous partîmes donc pour Avilas, et nous emmenâmes Vrido avec nous. Mes parens n'eurent point à se repentir de l'avoir pris : c'était un homme bien au-dessus de son état, plein d'esprit et d'érudition, de mœurs irréprochables, et fait, en un mot, pour rendre son disciple vertueux, aimable et instruit. Vrido ne tarda pas à s'attacher à moi; je le lui rendis de tout mon cœur, et cet attachement ne finira qu'avec moi.

J'étais dans ma douzième année, je commençais à penser et à sentir; j'eus alors une

petite idée de l'amour, un peu plus forte que toutes celles que vous avez pu remarquer. Je fis connaissance avec les nièces du poëte Tegrès (1) : la cadette me plut beaucoup ; et pendant un petit séjour que nous allâmes faire à leur château, j'étais aux petits soins avec celle que j'aimais. Je peux dater de cette époque mon premier sentiment ressemblant un peu à l'amour ; la ressemblance était bien légère, car je vis fort peu cette cadette, et je l'oubliai tout aussi vite que je m'en étais épris.

Mon oncle, qui me destinait au service, m'acheta un petit cheval pour me donner les premiers principes de l'équitation. La possession de ce cheval fut un des plaisirs les plus vifs que j'aie sentis : j'aimais beaucoup mon petit coursier, qui était une jument : je lui avais donné le nom de Biche ; je la parais de fleurs et de rubans, je lui faisais des vers, et le cœur me saigne encore en me rappelant que je fis accoucher ma Biche avant terme, pour l'avoir galopée pendant deux lieues dans le temps de sa grossesse. Biche était pourtant tendrement aimée, et elle a dû me regretter d'autant plus, que de mon écurie elle a été finir ses jours dans un moulin.

(1) Les nièces de Gresset.

Pendant le cours de cet été, ma tante fit connaissance avec un gentilhomme des environs, père de trois filles assez aimables. Elles étaient fort jeunes, et plurent infiniment à ma tante, qui les prit en amitié, les attira chez elle, et, les traitant comme ses filles, leur donna cet usage du monde et ce vernis qu'on n'acquiert guère qu'à Madrid.

Ces trois signora avaient une femme de chambre nommée Joséphine, que je trouvai charmante ; elle était effectivement jolie, et j'allais dans sa chambre le plus souvent que je le pouvais. Mon amour pour Joséphine me donna, pour la première fois, l'idée de la jalousie; je n'aimais point que personne vînt parler à Joséphine; et un jour que mon précepteur voulut l'embrasser par plaisanterie, je tirai exprès la chaise de Joséphine, qui tomba et se blessa : je fus enchanté de ce que cet accident l'empêchait d'être embrassée. Ses maîtresses se moquaient de mes amours avec leur femme de chambre; leurs plaisanteries me déplurent. Ce qui acheva de m'aigrir contre elles, c'est qu'elles chassèrent Joséphine, et que je ne vis plus l'objet de mes amours.

Cependant Vrido ne me laissait pas négliger mon latin ; j'avançais assez rapidement ; j'expliquais Horace et Virgile à ma tante, qui

voulait cultiver la mémoire dont le ciel m'avait doué, me faisait apprendre par cœur le poëme de Lope de Véga; lorsque je disais un chant sans faute, ma récompense était douze réales, et comme ce poëme avait dix chants, il me valut une piastre. Souvent l'on m'en faisait déclamer les morceaux les plus beaux; on applaudissait mes talens, et mon petit amour-propre préférait une louange aux douze réales de ma tante. Mes jours se passaient gaiement; car, outre la société des trois beautés que Joséphine servait, nous avions toujours beaucoup de monde. Un nouvel hôte vint mettre le comble à mon bonheur.

Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, j'allais monter à cheval, je descendais l'escalier de ma chambre, lorsque j'aperçois à quelques marches de moi, qui?.... mon père, mon père que je n'avais pas vu depuis deux ans; mon père, que je croyais à deux cents lieues de moi. Je me précipitai dans ses bras, la joie me fit pleurer à chaudes larmes; je fus un quart d'heure sans pouvoir prononcer un mot; je sanglotais et j'embrassais mon père. Mon oncle et ma tante furent émus de la vive sensation que j'éprouvais; ils reçurent leur frère avec tendresse, et je me livrai à la mienne avec toute la vivacité que Dieu m'a donnée.

Ce fut alors que j'appris la mort de mon grand-père : je le regrettai, quoique je ne l'eusse guère vu ; mais il était bon, il m'aimait, et nous serions trop malheureux s'il nous en fallait davantage pour chérir et pleurer quelqu'un. Il avait fait mon père son héritier universel, et ce testament lui assurait la possession incontestable de la terre de Niaflor.

L'arrivée de mon père décida mon oncle et ma tante à passer leur hiver à Avilas ; d'ailleurs ils avaient besoin de raccommoder leurs finances, qu'un trop long séjour à Madrid avait dérangées. Je ne fus point fâché de ce projet ; je restai auprès de mon père, et nous avions de la société : un commandeur de Malte et une chanoinesse, sa nièce, passaient l'hiver dans leur commanderie, fort près d'Avilas. Les signora Crinitto venaient souvent nous voir ; l'aînée, âgée d'environ vingt-deux ans, n'était pas jolie, mais elle était douce et honnête ; la seconde, nommée Henriette, était assez bien de figure, grande, bien faite, peu d'esprit, mais beaucoup de bon sens ; la troisième, la signora Gornilla, était la plus jolie et la plus spirituelle, mais elle était un peu contrefaite, et visait à l'épigramme, sans avoir assez de saillies pour soutenir avec agrément ce genre dangereux et brillant. L'abbé Ma-

rianno vint aussi nous voir et mit de la gaieté dans la maison ; l'hiver s'écoulait insensiblement : mon père était toujours avec Vrido et moi ; quelquefois nous allions ensemble à la chasse, que j'aimais assez ; mes études allaient bien, et cette année est une des plus douces de ma vie. Le départ de mon père me la fit regretter plus d'une fois. Au mois de mars 1768, il reprit la route du royaume de Grenade : cette séparation me coûta infiniment ; j'aimais mon père plus que moi, et je l'aimais d'autant plus, que jusqu'alors je n'avais guère aimé que lui. Je fus bien long-temps à me consoler de sa perte ; je m'enfermais pour pleurer son absence, et Vrido n'était pas fâché de mon chagrin.

Ce fut dans cet instant que l'on me fit faire ma première communion. Jusqu'alors je n'avais pas fait grande attention à la religion. Le curé de la paroisse, qui m'instruisit, me fit une si grande frayeur de l'enfer, que je devins dévot : je ne manquais plus la messe ; j'étais devenu un petit saint, et je fis ma première communion avec tout le zèle d'un converti.

A peine était-elle faite, que mon oncle reçut une lettre du premier écuyer de l'infant don Juan, par laquelle il lui apprenait que j'avais une place de page, et qu'on lui donnait le

choix de m'envoyer cette année ou la suivante. La tendresse de ma tante la portait à renvoyer à l'année d'après : je n'avais que treize ans, j'aurais fort bien pu attendre; mais mon impatience détermina. Il fut résolu que mon oncle me conduirait lui-même à Madrid. On me fit mon petit équipage : Vrido vit tous ces apprêts avec chagrin; il m'aimait tendrement, et il devait rester à Avilas jusqu'à ce qu'il fût placé : je le quittai aussi avec regret; j'embrassai ma bonne tante en pleurant, et le lendemain nous prîmes la route de Madrid.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Madrid; début dans la maison de don Juan. L'on m'essaie comme un cheval de cabriolet.

En arrivant dans cette capitale nous trouvâmes établie dans la maison de mon oncle dona Nisa que j'avais vue à Fernixo; dona Podilla, cette petite-fille du grand Caldéron, et son mari don Podillo, dont je crois vous avoir parlé, y étaient aussi. Lope de Véga avait pris la résolution de ne plus voir personne, et, par une suite d'événemens trop longs à vous détailler, il avait prié sa nièce

dona Nisa d'aller habiter Madrid. Don Podillo et sa femme l'avaient suivie, et, en attendant une maison, ils occupaient celle de mon oncle : ce fut là que je renouvelai connaissance avec dona Nisa, qui me marqua beaucoup d'amitié et d'intérêt.

Le lendemain de mon arrivée nous allâmes voir le premier écuyer de l'infant don Juan ; c'était lui qui me faisait entrer page, et il nous conseilla d'aller à l'Escurial voir le gouverneur, appelé don Cortillos.

Cette visite sera toujours gravée dans mon esprit. Je vis un grand homme brun, qui avait l'air dur et sot. A peine m'eut-il regardé, qu'il dit en haussant les épaules, fronçant le sourcil, et tournant vers mon oncle un œil bête et hagard : Ça est trop petit, monsieur, ça ne peut pas monter à cheval, et depuis que le prince prend des brenaillons pour pages, j'ai été obligé d'acheter des bidaillons pour monter ces merdaillons. Mon oncle, un peu piqué du début, lui dit qu'il attendrait l'avis de l'infant don Juan avant de me ramener chez lui, et le remercia de l'intérêt tendre qu'il prenait à moi. Don Cortillos s'offrit pour me présenter lui-même à l'infant. Mon oncle refusa cet insigne honneur, et me reconduisit à Madrid.

Tous ceux à qui nous racontâmes notre visite rirent beaucoup de la courtoisie de don Cortillos, mais nous conseillèrent d'aller voir l'infant lui-même. Ce prince était alors à Loucienno, au chevet de son fils expirant; quoique ce fût une bien triste circonstance pour lui être présenté, cependant mon oncle me fit monter à cheval, et nous arrivâmes à Loucienno : l'infant avait déjà été prévenu par l'obligeant Cortillos; il me trouva bien faible et bien petit pour faire le service; j'avais beau me hausser sur la pointe des pieds, dans les grandes bottes fortes que j'avais, je ne gagnais pas assez de pouces pour paraître digne de l'état pagique; cependant le prince me sut gré de ma bonne volonté, et pour me prouver la sienne (ce furent ses termes), il consentit à me prendre à l'essai. On convint de me faire aller à Crisco, l'une de ses terres, à dix-huit lieues de Madrid, et de m'en faire revenir le lendemain en poste; si je soutenais le voyage, je devais être reçu page : on me mit donc sur un bidet de poste; j'arrivai à Crisco, après avoir roulé la moitié du chemin; j'en revins de même; je mis fort peu de temps à ma course, malgré mes chutes, et je fus reçu page en dépit de don Cortillos. Mon oncle me donna de l'argent et des conseils, et me laissa

à l'Escurial, où était le chef-lieu de l'éducation pagique ; il chargea dona Sachéra d'avoir soin de mes finances, de me fournir ce qui me serait nécessaire, et, après m'avoir embrassé, il retourna à Avilas.

Il faut que je vous peigne cette éducation pagique. Nous avions d'abord pour gouverneur ce don Cortillos qui m'avait si bien accueilli ; c'était un homme fort dur, et qui, à force de vivre avec des chevaux de carrosse, était devenu le plus brutal cheval de l'écurie de l'infant don Juan ; il suivait toujours ce prince, et veillait plus particulièrement sur les quatre anciens qui faisaient les voyages de l'infant, et le servaient dans ses différentes maisons. Les quatre autres pages, car nous n'étions que huit, restaient à l'Escurial sous la férule d'un certain abbé Rosiro : cet abbé était petit, laid, méchant, ignorant, sot et tartufe ; c'était là notre digne mentor. Nous avions deux domestiques chargés de veiller sur nos actions et de rapporter fidèlement tout ce que nous disions et faisions. De plus, nous avions des maîtres de dessin, d'écriture, de mathématiques, d'exercice, d'armes, de danse et de voltige ; mais la plupart de ces messieurs, trop grands seigneurs pour nous donner leçon eux-mêmes, avaient des prevôts,

lesquels prevôts en sous-payaient d'autres, pour ne pas venir donner la leçon; tel était surtout don Blondino, notre maître de mathématiques, qui donnait quelque argent à l'abbé Rosiro pour nous enseigner l'arithmétique qu'il ne savait pas. Cet abbé Rosiro nous menait tous les jours à la messe; il avait souvent de l'humeur, et alors il nous mettait en prison pour se divertir. Je me souviens fort bien d'y avoir été mis pour avoir rêvé que je couchais avec une femme, et avoir raconté mon rêve; mais aussi l'on ne m'y mettait pas toutes les fois que j'allais voler du plomb sur les gouttières pour faire un bassin dans le jardin du signor abbé. Tel était notre équitable précepteur, et telle était l'école où j'ai passé les années les plus intéressantes de ma vie.

CHAPITRE X.

Détails peu intéressans.

Heureusement pour moi, je ne passai que six mois à l'Escurial sous la férule du digne abbé Rosiro. Ces six mois furent employés à me promener dans le parc de l'Escurial, à donner et recevoir des coups de poing, car les pages ne portent point d'épée; et, pour

entretenir la valeur naturelle à tout Espagnol, ils passent leur vie à s'arracher réciproquement les cheveux. Quoique je n'eusse alors que treize ans et quelques mois, j'avais du plaisir à aller souvent admirer les tableaux qui ornaient les appartemens du roi d'Espagne : j'aimais la peinture, et le peu d'argent que j'avais était employé à acheter les estampes des tableaux qui m'avaient frappé ; j'étais devenu assez connaisseur en gravures ; cependant il faut avouer que je n'y employais pas tout mon argent; le café, les liqueurs en absorbaient une partie; et le plaisir que j'avais à régaler mes camarades pensa me devenir funeste. J'eus une maladie assez sérieuse, causée par la trop grande quantité de liqueurs que j'avais bue; je fus près de six semaines malade; mais cette leçon me corrigea pour toujours de l'intempérance, et depuis ce temps j'ai été sobre et bien portant. Enfin le temps de quitter l'Escurial arriva; l'infant don Juan alla faire un voyage dans l'un de ses duchés, et laissa à Madrid la princesse Adélaïde, sa fille, et la princesse Thérésia, sa belle-fille, veuve de son malheureux fils. Il fallut deux pages pour aller servir ces princesses. Je fus donc envoyé à Madrid, et l'on m'attacha à la jeune princesse Adélaïde qui

était au couvent de Monte-Marto (Montmartre) : je passai ce temps agréablement ; j'étais toute la journée dans le couvent de Monte-Marto, et j'y vivais de biscuits et de sirops. La princesse me comblait de bontés, et je la servais avec beaucoup de zèle ; je n'avais pas grand mérite à cela, elle était alors ce qu'elle a été depuis et ce qu'elle sera toujours, douce, polie, aimable pour tout le monde, ne se souvenant jamais de sa dignité que pour faire du bien : elle était adorée par son dernier valet de pied comme par sa première dame d'honneur, et l'on pouvait prévoir dès-lors qu'elle deviendrait chère à toute l'Espagne (1).

Un jour que je venais de la reconduire à son couvent, un homme se trouva vis-à-vis de moi, au tournant d'une rue : je ne pus arrêter mon cheval, et je lui marchai sur le corps : il y eut des plaintes portées, on m'envoya à l'Escurial en prison ; mais la jeune princesse Adélaïde demanda ma grâce, et je revins continuer mon service auprès d'elle. Ce fut alors que je connus l'infant don Juan ; il était de retour de son voyage, et, pendant le peu de temps qu'il séjourna à Madrid, j'eus le bon-

(1) Voyez, sur les personnes désignées dans ce chapitre, l'avertissement de l'éditeur.

heur de lui plaire; il s'amusait à me faire causer, et dès ce moment il décida que je le suivrais partout. Je quittai donc la princesse Adélaïde pour passer au service de son père, dont les bontés pour moi allèrent toujours en augmentant. Il me donna le surnom de Pollichinello, que j'ai toujours porté depuis. Pollichinello ne quittait guère son maître, et devint un de ses favoris. Don Cortillos, dont l'âme basse et jalouse redoutait le crédit naissant de Pollichinello, ne perdait pas une occasion de me nuire dans l'esprit de l'infant; mais, malgré lui, ma faveur se soutenait; j'amusais le prince, chose qui n'était jamais arrivée à don Cortillos : j'avais quatorze ans, j'étais plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à cet âge : l'infant était bon et avait de l'esprit; ces deux qualités m'assuraient son indulgence et la continuation de ses bontés.

CHAPITRE XI.

Courses, fêtes. Études des mathématiques. Mariage de don Avilas. Mort de ma tante.

Je passais ma vie sur les chemins ou à l'église, car don Juan était très dévot et voyageait sans cesse; je n'étudiais guère, j'oubliais même ce que j'avais appris: mon projet était de servir dans la cavalerie, et je croyais qu'il était inutile de s'appliquer à autre chose qu'au cheval. Je lisais beaucoup de romans, que j'aimais avec passion. Celle de toutes mes lectures qui me plaisait le plus, était la traduction de l'Arioste; ce charmant poëme faisait sur moi le même effet qu'avait produit l'Iliade dans ma première enfance; je ne rêvais qu'à Charlemagne et à ses paladins; je ne passais jamais sur le Pont-Neuf sans chercher des yeux l'endroit où Rodomont avait passé la Seine à la nage; j'avais donné un nom à chaque cheval de l'écurie de l'infant, et le mien était toujours le fidèle Bayard. Mon temps se passait ainsi à courir, à lire et à rêver. Mon oncle et ma tante venaient passer leur hiver à Madrid, et j'allais souvent dîner chez eux; d'ailleurs les fêtes se succédèrent

à la cour d'Espagne pendant tout le temps que je fus page : le mariage de la princesse Adélaïde, mon ancienne maîtresse, avec l'infant don Joseph, fut le premier dont je fus témoin. Cette princesse me donna une montre, et toute la maison de son père pleura de la voir entrer dans une autre. Le mariage du duc de Bourbon avec la sœur de l'infant don Joseph suivit celui de la princesse Adélaïde; et enfin celui du prince des Asturies se fit au mois de mai 1770. J'assistai à toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion. Je pensai périr au malheureux feu d'artifice qui coûta la vie à tant de citoyens de Madrid; et, toujours à la suite de don Juan, je vis les différentes maisons du roi d'Espagne, et tout ce que sa cour avait de plus brillant.

J'avais ainsi passé deux années de mon temps de page; j'étais âgé de quinze ans, et dans onze mois je devais entrer au service, lorsque tout à coup le désir de servir dans l'artillerie me prit : j'en fis part à mes parens, qui y consentirent; mais il fallait travailler et apprendre quatre gros volumes sur lesquels il était nécessaire de subir un examen avant d'être admis seulement aux élèves. Rien ne me rebuta; je pris un maître à Madrid; je travaillai jour et nuit, je ne sortis plus de ma

chambre; pendant le temps que je suivais mon prince dans les visites qu'il faisait, j'avais mon livre dans ma poche, et, tandis qu'il faisait sa visite, je m'occupais dans l'antichambre à calculer le solide d'un boulet, ou à mesurer la hauteur d'une courtine. Un ancien général espagnol, qui venait dans la même maison que don Juan, me trouva un jour occupé à tracer sur le parquet de l'antichambre, avec de la craie, la démonstration de la vis : il fut édifié de mon goût pour l'étude, et me prédit que je serais général; je ne demandais qu'à être élève, et mon ardeur pour le travail ne diminuait point. Il m'est arrivé souvent, dans le fort de l'hiver, courant à cheval devant la voiture de don Juan, de me rappeler une proposition que j'avais de la peine à démontrer sans figure; je descendais, et, traçant sur la neige, avec le manche de mon fouet, deux mobiles liés ensemble par une ligne inflexible, je calculais et démontrais le point où était leur centre de gravité; et lorsque j'avais fini ma démonstration je remontais à cheval, et je regagnais, en galopant, le temps que mes mobiles m'avaient fait perdre. Avec cette ardeur, je fis de grands progrès, et mon maître m'assurait tous les jours que je ne serais pas refusé à l'examen. Le temps

s'écoulait insensiblement : dans l'été de 1770, je devais suivre mon prince à Aranjuez; mais la haine de don Cortillos ne manqua pas de prétexte pour me faire rester à Madrid. Ce contre-temps fut heureux pour moi; mon oncle et ma tante y vinrent pour marier ce don Avilas dont je vous ai parlé; il épousait la fille de don Sibalto, garde du trésor royal : je fus prié de la noce, qui se fit à la campagne, à trois lieues de Madrid. J'allai donc passer quelques jours à cette campagne, et ce fut un grand plaisir pour moi de me retrouver avec cette bonne tante que j'avais quittée à regret: elle me combla de caresses, ainsi que le marié, et la mariée, qui me donna une belle chaîne d'or pour présent de noce. Après quelques jours passés ainsi dans les plaisirs et dans les festins que cause toujours un mariage, il fallut retourner à mon service, et dire adieu à mon oncle et à ma tante qui reprenaient le chemin d'Avilas. En embrassant ma tante, je versais des pleurs comme si j'avais prévu que c'était la dernière fois que nous nous embrassions.

Hélas! je ne la revis plus; elle tomba malade peu de temps après à Avilas; les soins de mon oncle, l'art des médecins prolongèrent sa faible vie jusqu'au mois de février; mais elle succomba à cette époque, et mourut

en donnant encore des marques de son attachement pour moi. Elle me laissa six cents livres de rente viagère; je n'avais pas besoin de ce bienfait pour la pleurer.

Mon oncle, inconsolable, se rendit sur-le-champ à Madrid, où je le vis pénétré d'une douleur que rien ne pouvait calmer. Il fit vendre tous ses meubles, mit ordre à ses affaires, et loua une maison de campagne dans un village à cinq lieues de Madrid. Mon oncle avait douze ou quinze mille livres de rente, et devait en avoir encore six ou sept à la mort de ce grand-oncle, son bienfaiteur, duquel il s'était séparé. J'allais le voir à sa campagne le plus souvent que je pouvais; son amitié pour moi semblait augmenter par la perte de sa femme. Il fit un testament par lequel il me donnait tout ce qu'il laisserait après lui; il attendait impatiemment la fin de mon temps de page pour pouvoir me conduire lui-même au corps que j'avais choisi, et j'étais plus impatient que lui de voir arriver ce moment.

CHAPITRE XII.

Premier instant de liberté. Ma sortie des pages.

Pendant l'hiver de cette année était arrivé le fameux exil du conseil de Castille. Don Avilas avait subi cet exil comme les autres, et même mieux que les autres, parce qu'il s'était montré plus entier dans ses sentimens; le roi d'Espagne l'avait envoyé dans le fond de la Sierra Moréna : la mort de ma tante, sa mère, était arrivée pendant le séjour qu'il fit à la Sierra, et il n'obtint d'être exilé à Avilas qu'à la sollicitation de son oncle l'abbé Marianno, qui, pensant d'une manière opposée à la sienne, était entré dans le nouveau conseil de Castille. Don Avilas repassa donc à Madrid pour aller dans son nouvel exil : je le vis à son passage, et il me dit avoir hérité de toute l'amitié que ma tante avait pour moi.

Nous étions au mois d'avril. Je devais quitter les pages au mois de juin. L'infant don Juan alla faire un voyage dans ses terres; et comme il était très important que j'étudiasse dans ces derniers momens, je lui demandai

la permission de me mettre dans une pension, pour y profiter de mon maître de mathématiques ; il y consentit, et me laissa à Madrid.

Voici le premier instant d'où je puis dater ma liberté ; et, chose étonnante, je n'en fis pas mauvais usage. Je prenais jusqu'à trois leçons par jour, et j'allais les chercher d'une extrémité de Madrid à l'autre. Tous les soirs j'allais au spectacle, et je passais ma nuit à étudier ; ma santé ne s'altérait point de cette manière de vivre.

Le temps s'écoulait ; les leçons fréquentes de mon maître et l'ardeur avec laquelle j'étudiais m'avaient mis en état de subir un examen. Avant de m'y exposer, j'obtins de don Juan qu'il prierait l'examinateur de l'artillerie de m'examiner à Madrid avant d'aller à Durango, lieu où se faisait le concours. Je fus donc examiné et jugé digne de me présenter à Durango. Je fus alors un peu plus tranquille, et je repris mes fonctions de page auprès de don Juan. Ce fut l'instant où se maria le frère aîné du prince des Asturies. J'assistai à ce mariage et aux fêtes qui le suivirent ; tout de suite après je quittai l'habit de page pour prendre l'uniforme. Je ne peux pas vous rendre le plaisir que me fit mon habit bleu : je me re-

gardais dans tous les miroirs; j'étais occupé de savoir si j'avais bien l'air d'un officier. Ma cocarde et ma dragonne faisaient le bonheur de ma vie. J'allai passer quelques jours chez mon oncle; de là j'allai prendre congé du prince; et comme mon oncle voulut me conduire lui-même à Durango, nous partîmes ensemble de Madrid le 2 juillet.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES D'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelle position. Départ pour Durango. Anecdote de dona Pradella. Arrivée à Durango. Concours et départ pour le château de don Crinitto.

J'ENTRE dans une nouvelle carrière, je quitte l'enfance et l'esclavage; j'ai seize ans, un uniforme et ma liberté. Je vais décrire mes erreurs et mes folies; trop heureux si, au moment où je les écris, il ne m'en reste plus à faire!

Avant de commencer le récit de ce qui m'arriva, il est à propos de vous peindre quelle était ma situation physique et morale. Mon père, toujours dans le royaume de Grenade et jouissant d'une médiocre fortune, m'avait totalement abandonné à mon oncle, qui se char-

geait de mon entretien. Je vous ai dit que cet oncle avait douze ou quinze mille livres de rente; il avait fait un testament avant de partir de Madrid, par lequel il me déclarait son seul héritier; j'avais à moi les six cents livres de rente que ma tante m'avait laissées, et une petite pension que me faisait mon oncle : cet oncle, en partant de Madrid, avait payé toutes mes dettes de page et tout l'argent qui était dû à mon maître de mathématiques. Enchanté de mon nouvel état, je regrettais peu tout ce que je quittais; j'étais fort vif, fort pétulant, fort avide de tout ce que je ne connaissais pas, et désirant avec fureur de me singulariser dans quelque genre que ce fût.

Voilà dans quelles dispositions je partis de Madrid, avec mon très cher oncle. Nous allâmes coucher tout près de Siguença, chez une dona Pradella, parente de mon ancienne tante : elle nous reçut fort bien, et j'aurais passé sous silence cette visite, si la vue du lit où dona Pradella allait se coucher ne m'avait tellement échauffé la tête, que je n'en dormis pas de la nuit. J'avais seize ans, j'avais mon innocence. Je mourais d'envie de partager ce lit; si j'avais osé, je l'aurais proposé à dona Pradella. On m'a dit depuis qu'elle était dans l'usage d'accepter ces sortes de propositions.

Deux jours après nous arrivâmes à Durango. Je trouvai là plus de cent aspirans, qui concouraient tous à quarante places d'élèves. L'on n'entendait dans cette ville que la langue des mathématiques, et quoique, tous tant que nous étions, nous eussions l'esprit fort peu géométrique, nous ne laissions pas d'en raisonner savamment. Je concourus comme les autres, et l'usage était d'attendre le résultat de tout l'examen pour apprendre ensuite à chacun quel était son sort.

Mon oncle, dont le projet était d'aller passer quelque temps chez ce don Crinitto, père des trois demoiselles dont je vous ai parlé, me fit quitter Durango, pour aller, disait-il, attendre mon sort chez don Crinitto. Je partis donc, après avoir pris congé du commandant de l'école, nommé don Garcias; je le remerciai des bontés qu'il m'avait marquées pendant mon petit séjour à Durango, et j'arrivai en peu de temps au château qu'habitaient don Crinitto et ses trois filles.

CHAPITRE II.

Soupirs et bouquets pour Henriette. Pari perdu. Agréable nouvelle. Séjour à Avilas, et départ pour Durango.

Nous fûmes reçus par don Crinitto, non comme de vieilles connaissances, mais comme de vieux bons amis. Don Avilas, le fils de ma tante, exilé alors, pour les affaires du conseil de Castille, dans sa terre d'Avilas, vint nous voir chez don Crinitto. Il m'invita à aller passer quelque temps avec lui, et je ne me pressai pas de profiter de ses offres : j'avais oublié mon ancienne inimitié pour ses demoiselles ; je rendais même des soins à la seconde, nommée dona Henriette. Je me levais tous les jours à six heures du matin, parceque j'étais sûr de trouver Henriette seule dans le salon, occupée à faire de la dentelle ; je la regardais travailler ; j'osais quelquefois lui baiser la main ; je courais au jardin lui cueillir des roses : j'avais soin de les prendre toujours en boutons, pour les voir épanouir sur son sein : mon imagination me servait bien, je croyais être véritablement témoin des progrès que la chaleur de ce beau sein faisait faire à mes roses. Quelquefois

Henriette me rendait mon bouquet après l'avoir porté : c'était alors que mon grand plaisir était de manger mes roses feuille à feuille, après les avoir bien fanées par mes baisers. Henriette n'était pas de celles qui comprennent le plaisir de manger un bouquet; d'ailleurs elle était bien plus âgée que moi, et tournait mon amour en plaisanterie; mais elle avait assez d'amour-propre pour être flattée des hommages même d'un enfant, et l'empire qu'elle avait sur cet enfant l'amusait au moins, s'il ne l'intéressait pas. Elle voulut s'en servir un jour d'une manière assez plaisante. J'avais la mauvaise habitude de dire à tout propos un certain mot espagnol, qui répond en français à celui de pardieu. Henriette, qui prenait plaisir quelquefois à me corriger de mes défauts, me promit de m'embrasser si j'étais douze heures sans le dire. Le marché commençait à six heures du matin. Je me fis violence toute la journée; le prix qu'on avait mis à mon attention m'enflammait au point, que j'aimais mieux ne pas parler que de m'exposer à le perdre. Je fus assez heureux pour arriver sain et sauf jusqu'à six heures moins une minute du soir : alors, ma montre à la main, je vins à elle avec l'air du bonheur, et je m'écriai : Pardieu, je vais donc avoir gagné! Vous avez

perdu, me dit Henriette, et, malgré toutes mes instances, elle fut inflexible. Cette petite aventure me fit une telle peine, que depuis ce temps je n'ai jamais prononcé le mot qui me coûta ce baiser.

Je passai près de six semaines dans cette société, mon oncle pleurant toujours, et moi m'occupant sans cesse d'Henriette et de mes bouquets. Mon oncle prépara bientôt son départ, et me fit alors confidence de ma réception à l'école de Durango : il me l'avait cachée, parce que don Garcias, le commandant, la lui avait dite sous le secret; et mon oncle me donna l'agréable surprise de ne m'apprendre mes succès que par des boutons numérotés que l'on attacha à mon habit tandis que je dormais. Ces boutons étaient la distinction des élèves admis. Ma joie fut vive, je commençais à sentir très vivement. J'embrassai mille fois mon oncle, et bientôt je lui dis adieu. Il prit la route de Madrid, tandis que moi, fier de mes boutons, et me croyant déjà un être nécessaire à l'Etat, je regardai l'amour comme une occupation indigne d'un héros; et, quittant ces belles demoiselles et leurs jardins, que j'avais dépouillés de roses, je m'en allai chez don Avilas, qui fut fort aise de m'avoir chez lui, et me combla de caresses.

Je regrettai peu Henriette ; en lui rendant des soins, ce n'était pas elle que j'avais aimée, c'était le plaisir d'aimer une femme que j'avais cherché : dès que mon âme fut remplie par un autre objet, je cessai de penser à l'amour ; il viendra un temps, mon cher lecteur, où vous me verrez tout quitter pour ne penser qu'à lui ; mais n'anticipons point sur les événemens. Je fus peu de temps à Avilas, et j'y fus toujours entouré de monde ; la famille de dona Avilas s'y était rassemblée, et cette société rendait le château vivant et gai. Don Angelo, frère de dona Avilas, avait aussi été membre du conseil de Castille, et une lettre de cachet l'avait relégué auprès de son beau-frère. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et un fort bon cœur, avait fait dans sa jeunesse beaucoup d'étourderies ; et, quoique âgé de près de trente ans, il paraissait ne pas avoir renoncé à en faire de nouvelles. Ces raisons m'attachèrent à lui, et nous nous liâmes d'une amitié assez étroite. Bientôt je fus forcé de quitter Avilas ; une lettre de don Garcias me confirma ma réception, et m'enjoignit d'être à Durango pour le quatorze d'août. Enchanté d'être assez important pour recevoir des ordres, je me hâtai d'obéir ; mon paquet fut bientôt fait : don Avilas me donna de l'argent, don Angelo

m'en prêta, et je partis pour Durango, avec le projet de m'y faire une excellente réputation. Je réfléchis pendant toute la route aux moyens que je devais prendre pour réussir, et, après m'être bien rappelé tous les conseils que l'on m'avait donnés, vous allez voir comment je les suivis.

CHAPITRE III.

Début à Durango. Liaison avec Estevan. Perte irréparable.

En arrivant, je me trouvai dans une position très agréable pour un jeune homme qui entre au service. Mon premier chef, don Garcias, était prévenu en ma faveur, et m'accueillit avec toutes sortes de bontés. J'avais, outre don Garcias, trois autres commandans à qui mon oncle m'avait fortement recommandé; ce même oncle avait donné une année de pension à celui de nos chefs chargé de tenir notre argent; car, par un ordre du roi, les élèves n'avaient pas le maniement de leurs finances : j'avais dans ma poche une dixaine de louis uniquement consacrés à mes plaisirs, et je pouvais mener la vie la plus heureuse en cultivant l'amitié que mes commandans

m'offraient. Au lieu de suivre cet excellent parti, mon premier soin fut de me lier avec les élèves les plus étourdis et les plus tapageurs de la troupe; nous étions soixante; ainsi je n'eus pas de peine à me composer une société de cinq ou six des plus bruyans. Parmi ces jeunes gens il y en avait un que je distinguai dès-lors, et qui n'a pas cessé depuis d'être mon ami; il s'appelait Estevan. Estevan avait vingt ans, beaucoup d'esprit, beaucoup de science, beaucoup d'aptitude aux mathématiques. Il était de la plus grande vivacité, mais aussi sensible qu'étourdi; brave comme son épée, mais mettant sa gloire à la tirer souvent. C'était enfin un de ces hommes aimables qui sont dangereux jusqu'à vingt-cinq ans, et qui après sont plus solides que les autres. Tel fut l'ami que je me choisis: nous ne fûmes pas long-temps sans nous lier intimement. Je voulais que son expérience me guidât dans les aventures que j'espérais avoir; car j'étais avide de tout ce qui pouvait me donner l'air d'un grand garçon.

La première qui m'arriva ne fut pas très flatteuse, comme vous en allez juger. Je me promenais avec un élève de ma société aussi jeune que moi: nous parlions de nos bonnes fortunes, et, de mon côté, la conversation me

rissait, parce que je possédais encore ce que j'avais été si tenté d'offrir à dona Pradella. Dans le moment où mon camarade me faisait le récit d'une de ses victoires, nous vîmes paraître deux belles qui marchaient devant nous en riant. Nous les accostâmes : le cœur me battait en touchant le casaquin d'indienne de celle qui m'échut en partage ; je ne savais trop que lui dire ; je mourais d'envie cependant qu'elle m'entendît : je fus assez heureux pour qu'elle en prît la peine. Il est trop tard, me dit cette belle, pour que nous puissions aller faire un tour dans un de ces bastions ; je suis obligée de vous quitter ; mais demain, à la même heure, trouvez-vous ici, et j'aurai le temps. — Quel bonheur ! Je la remerciai mille fois ; je précipitai mes baisers en proportion de l'heure qui la pressait et de la reconnaissance qui m'animait ; et, après lui avoir fait répéter vingt fois qu'elle serait exacte, je baisai l'arbre sous lequel ce tendre rendez-vous était donné, et m'en retournai chez moi attendre le lendemain.

Jamais journée ne m'a paru si longue que ce lendemain ; jamais nuit n'a été si appelée, si désirée, si invoquée que le fut celle au commencement de laquelle nous devions revoir nos infantes. Enfin elle arrive, cette nuit ; et mon camarade et moi, après nous être bien

parfumés, nous volons au rendez-vous sur les ailes de l'Amour. Nos belles nous attendaient : jugez du plaisir que nous eûmes à les joindre! Bientôt nous nous séparons; je conduis la mienne dans une allée charmante où les fleurs semblaient naître pour nous inviter à les fouler : là, je me jette aux genoux de celle de qui dépend mon bonheur; ma langue bégaie pour la première fois la plus tendre déclaration. Hélas! c'était la première fois que ma divinité en entendait, elle ne me répondit pas grand' chose, mais apparemment ayant peu de temps à elle, comme la veille... Je m'arrête ici, mon cher lecteur; je ne puis m'empêcher de pleurer sur la perte que je viens de faire; ma tendre amante n'eut pas l'air de rien regretter. Je rejoignis mon camarade avec l'air d'un héros vainqueur. En m'en retournant avec lui, un accès de franchise nous prit; nous convînmes que nos deux amantes avaient été chéries par des cœurs tout neufs; mais quelle fut notre douleur en apprenant le lendemain que nos divinités avaient été quelques jours auparavant fouettées et chassées de Bilbao! Voilà quelle fut la première sortie de don Quichotte, et la première aventure que son courage mit à fin.

CHAPITRE IV.

Conquête de la belle Rose. Voyage à Avilas. Mariage de mon oncle.

Je me consolai aisément de mon malheur, et je me crus obligé de le réparer par une conquête plus difficile et plus digne de m'illustrer : ce fut là belle Rose que j'attaquai. Rose était une jeune marchande de modes fort jolie, et plus que coquette; mais ses amans avaient tous été des élèves de renom; elle choisissait toujours quelqu'un dont la réputation fût déjà faite, et je crus que la mienne le serait bientôt, si je parvenais à lui plaire. Je lui écrivis donc une lettre bien vive, bien touchante, et j'allai la lui remettre moi-même, sous prétexte d'acheter une cocarde. Rose prit ma lettre, sans daigner sourire ni me regarder. Le lendemain je retourne acheter encore une cocarde; mais la pudibonde Rose, tout en me la faisant, me dit à voix basse : Monsieur, votre lettre m'offense, j'ai eu grand tort de la décacheter; je veux le réparer en vous la rendant; mais je ne puis vous la remettre ici, parce que ma mère me verrait : trouvez-vous ce soir dans telle rue, vous entrerez dans telle allée, et là je

vous expliquerai pourquoi je ne veux plus vous voir. Ces paroles furent accompagnées de cinq ou six coups d'œil qui auraient rassuré tout autre que moi ; mais, loin d'être enchanté du discours de Rose, je fus assez sot pour me désoler. Je me trouvai cependant au rendez-vous, la belle Rose m'attendait. J'entre dans cette allée ; aussitôt Rose ferme la porte sur moi, et je me trouve alors, non dans une allée, mais dans un bûcher fort étroit et fort obscur. La charmante Rose me dit en m'embrassant qu'une de ses amies, servante chez la maîtresse du bûcher, lui avait prêté la clef ; que nous étions en sûreté, et qu'ainsi je pouvais répandre dans son cœur tous les secrets du mien. Moi, en homme consommé dans ces sortes d'aventures, je profitai de l'obscurité du bûcher pour arracher à la pudique Rose des faveurs qu'elle n'eût jamais accordées dans un lieu plus éclairé. Nous étions cependant embarrassés, le bûcher était petit, et l'on ne pouvait s'asseoir nulle part : j'en fis mes plaintes à mon amante ; mais la prévoyante fille avait pourvu à tout. Elle avait fait apporter un panier sur lequel je m'assis ; et comme il n'y avait pas deux places, il fallut bien que Rose s'assît sur mes genoux : dans cette charmante attitude, nous commençâmes une con-

versation si vive et si tendre, que le fond du panier cassa, et nous roulâmes tous trois. La bonne amie qui avait prêté la clef du bûcher entendit du bruit, et vint à tâtons voir ce que c'était ; elle tomba sur nous, et ne fit que redoubler l'embarras. Enfin je m'en tirai ; je mis à la porte la charitable amie, je raccommodai tant bien que mal le panier pour le lendemain, et quittai ma belle Rose, en lui promettant de revenir tous les jours lui redire les mêmes choses.

Cette intrigue dura quelque temps ; Rose m'aimait, et nos rendez-vous se multipliaient avec les jours. Je fus étonné au bout de six semaines de ne plus y aller avec le même plaisir ; Rose ne me paraissait plus jolie ; et j'étais fort aise lorsque quelque accident me faisait manquer mon rendez-vous. Je proposai à Rose de la résigner à un de mes amis : elle pleura, et puis ses larmes tarirent, et trois jours me suffirent pour lui persuader la résignation. Je la proposai à Estevan, qui n'en voulut point. Un autre fut moins difficile, et me promit de prendre ma place : je le menai donc au bûcher, je l'installai dans la charge que je quittais, et je lui recommandai d'être fidèle à Rose. Après mon exhortation, je les laissai ; et depuis ce temps je n'ai plus fait de visite à ce bûcher que

j'avais tant aimé. L'ennui me gagna bientôt ; je résolus d'aller me dissiper quelque temps chez don Avilas, qui était toujours en exil ; je partis pour sa terre, et j'y retrouvai à peu près la même société que j'y avais laissée. Pendant les trois semaines que j'y passai, il ne m'arriva rien de remarquable, et je pris la route de Durango, aussi content d'y retourner que j'avais été aise d'en sortir.

Pendant mes amours et mes voyages mon oncle voyageait aussi et faisait aussi l'amour ; il se divertissait seulement de plus à se remarier. Je ne vous ai point parlé de lui depuis l'instant où nous nous séparâmes chez don Crinitto : il avait fait peu de séjour à Madrid, et était allé passer l'hiver à Fernixo, auprès de Lope de Véga et de dona Nisa, qui l'y avaient invité. A peine arrivé, il devint fort épris d'une Minorquoise qui était chez Lope de Véga ; cette étrangère, mariée à un habitant de Minorque, qui avait pensé la jeter cinq ou six fois par la fenêtre, était parvenue à faire casser son mariage, en profitant des lois de sa petite isle. Cette veuve d'un mari vivant était assez bien de figure, et y joignait même de l'esprit, si l'on peut nommer ainsi une imagination grimacière et l'art de saisir des minuties. Cette femme aperçut le faible

de mon oncle; et comme elle n'avait rien et qu'elle désirait quelque chose, elle parvint à se faire épouser par lui. La différence des religions, le premier mari encore vivant, apportèrent des obstacles à ce mariage; mais l'argent de mon oncle les leva tous. Ce qu'il ne put empêcher, et ce qui nous fâcha le plus, ce furent les mauvais propos que ce second hymen fit tenir. La douleur qu'avait d'abord fait paraître mon oncle, et les ridicules de sa femme, furent des armes terribles qu'il mit dans les mains de ceux qui ne l'aimaient pas. J'étais de retour à Durango lorsqu'il m'écrivit cette nouvelle : j'y fis peu d'attention; j'étais trop occupé dans cet instant pour me donner la peine d'examiner si ce mariage m'était utile ou désavantageux.

CHAPITRE V.

Grand souper. Bal, et choix de Joséphine. Goût pour le saumon frais.

Je craignais trop l'ennui pour ne pas chercher avec soin tout ce qui pourrait m'en préserver. L'étude des mathématiques m'occupa quelque temps; mais je m'aperçus bientôt que les problèmes et les corollaires ne remplis-

saient point mon cœur, et qu'il lui fallait quelque chose de plus. Je crains fort, mon cher lecteur, que le détail de ma vie ne produise sur vous le même effet que les théorèmes produisaient sur moi ; ils m'endormaient un peu, parcequ'ils se ressemblaient beaucoup : tous mes récits se ressemblent autant ; vous me voyez toujours amoureux : c'est bien monotone. Mon cher lecteur, je vous en demande pardon ; mais je me suis fait une loi de dire la vérité, et je ne veux oublier aucune aventure.

J'abandonnai donc mes problèmes pour m'occuper plus gaiement ; et comme je pouvais choisir parmi plusieurs beautés qui embellissaient notre ville, je résolus, avec Estevan, de leur donner une fête où je pourrais jeter le mouchoir à celle qui me plairait le plus. Estevan était le premier homme du monde pour les fêtes de cette espèce. Il alla chez une marchande de poisson de ses amies, et sa première négociation fut pour obtenir que l'on nous fit crédit. Une fois cet important article passé, il commanda un beau souper, un bal, et fit distribuer les billets d'invitation. Nous nous mîmes à table à cinq heures du soir, pour pouvoir souper sans nous presser. Estevan avait rassemblé une demi-douzaine de belles ; nous étions à peu près autant d'é-

lèves, et comme j'étais l'Amphitryon, Estevan avait soin de me faire rendre les honneurs. Après le souper, le bal commença, et dura toute la nuit; car, malgré une visite qu'un de nos commandans faisait tous les soirs dans nos chambres pour voir si nous étions couchés, nous avions trouvé le moyen de lui faire croire que nous dormions. De gros portemanteaux mis entre nos draps, affublés d'un bonnet de coton et d'un beau ruban autour, tenaient notre place dans nos lits; et, pour compléter l'illusion et donner en même temps une plus grande opinion de notre goût pour l'étude, nous avions grand soin de placer auprès du lit une petite table, avec une chandelle allumée, et le cours de mathématiques ouvert à une proposition difficile. Le commandant, édifié, faisait éteindre la lumière, fermait le rideau, et disait, en voyant dormir le studieux portemanteau, que ce n'était pas la peine de l'éveiller.

Tandis que notre chef vigilant nous croyait assoupis par la vapeur des calculs algébriques, nous dansions de tout notre cœur avec nos charmantes convives. Une d'elles, nommée Joséphine, me plut par sa vivacité, et accepta avec joie toutes les offres que je lui fis: ces nouvelles amours durèrent près de huit jours;

au bout de ce temps Joséphine m'ennuya, et je l'abandonnai. J'avais fort peu d'argent; c'était un obstacle à tous mes projets d'amusemens. Le souper que j'avais donné m'avait inspiré beaucoup de goût pour tenir maison; toutes les fois que j'allais manger à l'auberge, je me lamentais avec Estevan du malheur de n'avoir pas une table à nous où nous pussions inviter nos amis et nos amies : manger toujours entre hommes nous paraissait trop ennuyeux; mais il fallait de l'argent pour manger avec des femmes, et nous n'en avions point. Nous conclûmes qu'il fallait faire comme si nous en avions, et voici le parti que nous prîmes : la marchande de poisson qui nous avait donné à souper était jeune et jolie; son mari courait le pays et n'était point avec elle; une sœur, fille encore, et assez bien de figure, demeurait dans sa maison et l'aidait à faire son commerce. Estevan et moi nous nous attachâmes, lui à la sœur, moi à la maîtresse; nous fûmes aimés en peu de temps.... Alors tout le poisson nous appartint, et au lieu de le faire vendre, nous aimions bien mieux le manger avec nos amis. Tous les soirs nous commandions un souper de cinq ou six couverts, et lorsque nous rencontrions de nos camarades,

nous leur offrions du saumon frais avec cet air d'aisance de grands seigneurs dont la table est toujours ouverte. Nos belles, aussi généreuses que tendres, ne trouvaient jamais qu'il y eût trop de convives; le plaisir et l'amour présidaient à nos soupers : on y chantait, on y riait, et Estevan et moi nous faisions les honneurs du saumon frais avec toutes les grâces possibles. Cette agréable vie dura près d'un mois; mais, au bout de ce temps, le maudit mari revint de ses courses, et resta quelque temps à Durango; dès ce moment, adieu le plaisir; il fallut retourner à l'auberge, et nos tendres amantes furent aussi fâchées que nous du triste séjour que faisait le mari auprès d'elles.

CHAPITRE VI.

Claire.

Estevan et moi nous attendions impatiemment que le cruel époux qui avait dérangé nos soupers recommençât ses voyages, et tout en attendant nous cherchions à charmer notre ennui en courant les petits bals qui se donnaient dans la ville. En Biscaye, le peuple aime beaucoup la danse, et l'on se

rassemble les dimanches et les fêtes dans une salle illuminée de trois ou quatre chandelles : là, une vieille femme, armée d'un violon, dont l'archet n'a plus que quelques crins et point de colophane, écorche une contre-danse sur trois cordes, qui crient toujours toutes à la fois ; chaque danseur donne un sou pour lui et pour sa danseuse, et des bancs de bois rangés tout autour de la salle servent de siége à ceux qui se reposent par fatigue ou par économie ; la cheminée, aussi large que haute, est l'asile des enfans de la joueuse de violon, qui interrompt de temps en temps ses triples accords pour les empêcher, à coups d'archet, de faire trop de tapage. Ce fut dans une de ces salles qu'Estevan et moi nous entrâmes certain dimanche, et que, tout en regardant danser les gentilles citoyennes de Durango, j'en découvris une, grande, bien faite, et qui me parut charmante. Ce n'était pas la beauté de sa figure qui me plaisait, car elle était à peine jolie ; mais je ne savais pourquoi toute sa personne m'enchantait : elle était assise sur le bout du banc ; c'était la fille de la joueuse de violon. Je m'approchai d'elle, et mon cœur battait ; j'étais surpris de ne plus sentir cette hardiesse que mes aventures, mes soupers et mes victoires m'avaient donnée ; je

tremblais presque en regardant Claire (c'était son nom), et je ne savais comment lui parler. Estevan, qui vit mon embarras, et qui ne tremblait point du tout, entama la conversation; mais Claire la termina tout de suite par une réponse laconique; à peine daigna-t-elle nous regarder, et l'air de fierté que je lui trouvai redoubla l'amour qui m'enflammait déjà. Pendant tout le temps que dura le bal, je pus à peine dire deux mots à Claire, qui avait soin de répondre fort haut à toutes les questions que je lui faisais tout bas. Le bal fini, il fallut s'en aller, et je me retirai chez moi véritablement amoureux.

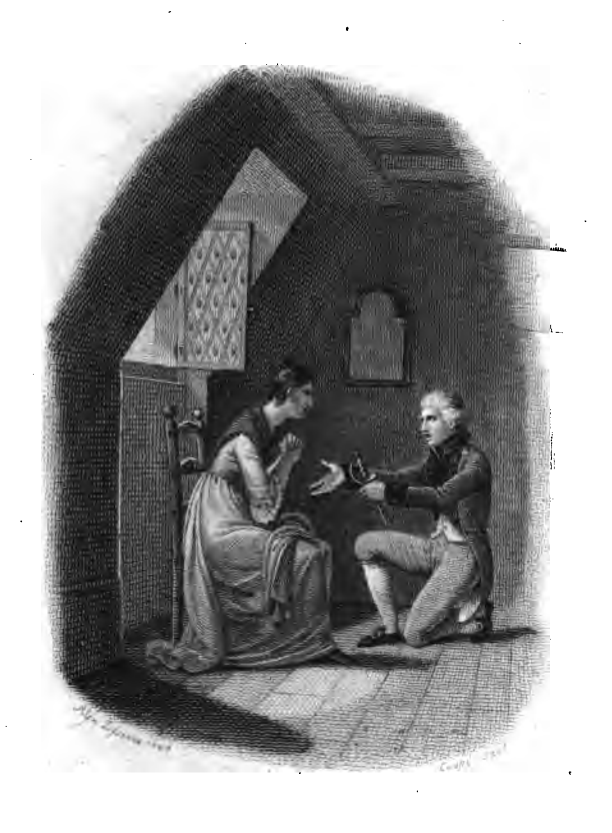
Claire avait une sœur nommée Victoire, qui était plus jolie, mais moins aimable qu'elle Je persuadai à Estevan qu'il était amoureux de Victoire; Estevan le crut dès que je l'eus prié de le croire : nous voilà tous les deux épris des deux sœurs, mais d'une manière différente; j'adorais Claire, au lieu qu'Estevan n'aimait Victoire que par amitié pour moi.

Je ne veux pas vous ennuyer en vous détaillant tous les billets, toutes les lettres que j'écrivis à ma chère Claire, et qu'elle me renvoya toujours sans les avoir ouverts. Je me trouvais partout où elle allait; je la suivais à l'église, dans ses promenades; j'étais toujours

sur ses pas : peine inutile ! Claire faisait à peine semblant de me voir. Deux mois se passèrent sans pouvoir lui dire un mot, et tant de vertu ne faisait qu'accroître mon amour. A force de suivre Claire, je connus bientôt ses sociétés, et je fis tout au monde pour y avoir entrée. La maison d'un menuisier, parent de Claire, était une de celles où elle allait le plus souvent : j'y venais chaque jour faire faire une équerre ou une règle, et mes politesses gagnèrent le cœur de la femme du menuisier : je lui demandai la permission de lui faire quelquefois ma cour ; cette permission ne me fut point refusée. Ce fut dans ces visites que j'eus enfin le bonheur d'entretenir ma Claire, et que je vins à bout de la convaincre de mes sentimens : quand on se croit aimé, on est tout prêt à rendre amour pour amour, si déjà on ne l'a rendu. Claire daigna me donner de l'espoir : quelques présens me gagnèrent son cœur, et bientôt je me crus aussi aimé d'elle que je l'aimais moi-même. Je ne la voyais pas plus souvent : j'étais obligé de prendre l'heure de mon dîner pour passer avec elle quelques instans ; c'était ordinairement depuis une heure jusqu'à deux qu'elle m'introduisait dans une salle basse où elle travaillait avec sa sœur. Estevan ne venait point avec moi ; il aimait

mieux dîner que faire l'amour : moi je portais du café à Claire; nous le faisions; nous le prenions ensemble; rien ne me paraissait comparable à ces doux momens; et comme l'heure à laquelle je la quittais était consacrée à une leçon de dessin, je faisais toujours servir mes crayons à me retracer celle que je venais de voir. Chaque jour me retrouvait d'autant plus amoureux, que ma pudique amante avait grand soin d'éloigner tout ce qui, selon elle, ne tendait qu'à déshonorer l'amour : excepté quelques doux baisers qu'elle me permettait, tout le reste m'était défendu, encore avait-elle soin de régler le nombre de ces baisers : et moi, qui étais aussi soumis que tendre, je me gardais bien de lui désobéir; je tâchais seulement de la faire tromper dans ses calculs.

Cependant un jour j'arrivai de meilleure heure qu'à l'ordinaire : sa sœur Victoire n'était point avec elle; Claire était seule. Je fus si surpris de mon bonheur, que la regarder et voler dans ses bras, ne fut l'affaire que d'une seconde : Je la pressais contre mon cœur, mes yeux dévoraient ses charmes; mes lèvres étaient collées aux siennes; je ne parlais pas, mais que de baisers lui expliquaient mes pensées! Ce langage si tendre, si supérieur à tous les autres, Claire l'en-



tendit; elle me demandait grâce avec cet air qui ne l'obtient jamais : je la lui promis cependant; je la mis sur mes genoux, je la regardais, ma main gauche la soutenait, et ma droite serrait la sienne; nous nous faisions des protestations d'une éternelle constance; je lui jurai de réprimer mes désirs, je lui tins parole; mais, en lui promettant de ne pas prétendre aux plaisirs qu'elle me devait peut-être, je ne voulus pas.... Claire trouvait mes raisonnemens bons, et j'étais toujours à ses ordres pour raisonner, lorsqu'une aventure tragique vint me séparer quelque temps de ma tendre Claire.

CHAPITRE VII.

Querelles; batailles; prison.

Je ne songeais qu'au bonheur d'aimer ma Claire et d'en être aimé : le temps que je passais sans la voir était employé à penser à elle; je vivais peu avec mes camarades; le seul Estevan était dépositaire de mes secrets amoureux, et je le menais avec moi chez mon amante le plus souvent que je pouvais. Un soir qu'il y était venu, Claire se plaignit de ce que des élèves, en la voyant passer, avaient ricané et l'avaient appelée par mon nom. La fureur s'em-

para de moi, et Estevan me promit de m'aider dans ma vengeance. Nous courons donc trouver les deux ricaneurs : celui qu'Estevan attaqua s'appelait Enrique, et ne se fit point tirer l'oreille; il alla se battre avec Estevan, qui lui donna trois coups d'épée. Je fus moins heureux; celui que je provoquai s'appelait Carlos, et soutint des propos assez vifs sans s'en offenser. Comme je les redoublais, je fus entendu d'un de ses amis, qui, piqué du sang-froid de Carlos, vint prendre sa place et accepta le cartel avec joie. C'était la première fois que je me servais de mon épée; mon ennemi avait l'avantage de l'expérience et de la taille; il profita de la précipitation avec laquelle je m'élançai sur lui, et, en me présentant seulement sa pointe, il me perça le bras, ou plutôt je m'enferrai moi-même. Je fus médiocrement fâché d'être blessé; j'aurais mieux aimé être le vainqueur; mais, sans aucun doute, j'aimais mieux ma blessure que de ne point avoir eu d'affaire à mon âge. Quel bonheur! je me croyais un personnage : avant dix-sept ans j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. J'allai me faire panser chez la belle Claire, et j'attendis à peine que je fusse guéri pour me faire une seconde affaire. J'étais jaloux de ce qu'Estevan avait partagé

ma vengeance; les blessures qu'il avait faites à Enrique me paraissaient un vol fait à mon courage. Je fis confidence de cette idée à Enrique, qui m'offrit de me satisfaire, et nous nous portâmes sur le pré : nous étions animés l'un contre l'autre depuis long-temps; cette Joséphine que j'avais aimée pendant huit jours avait été adorée de lui. Enrique fut aussi enchanté que moi de l'occasion qui se présentait : nous nous battîmes donc avec colère, et je lui portai un coup d'épée avec si peu de ménagement, que ma lame, rencontrant sa coquille, se brisa en mille morceaux. Comme j'allais chercher une autre épée, on vint nous séparer. Nous nous promîmes, par un serrement de main réciproque, de nous rejoindre, et je courus chez Claire lui conter tous mes combats.

Claire descendait vraisemblablement de quelque illustre Amazone, car mes duels lui faisaient toujours plaisir; et elle me parut si guerrière, que je crus ne pouvoir lui faire un don plus cher que celui de cette épée que j'avais brisée en combattant pour elle. Claire en reçut les morceaux avec une reconnaissance qui m'enflamma encore davantage; mais, hélas! on ne me laissa pas le temps de lui répéter combien son héroïsme me plaisait. Don Garcias, le commandant de l'école, avait appris

nos querelles et nous fit conduire, le brave Estevan et moi, dans une prison où nous n'avions qu'une planche pour dormir, et de la soupe et du pain pour dîner. Ah! il fallait entendre Estevan se lamenter de ce que nous avions négligé nos marchandes de poisson! Si nous eussions été constans, disait-il, nous ne serions pas ici, ou si nous y étions, le saumon frais y viendrait; au lieu que ta Claire te nourrit avec des lettres, et moi je crève de faim et d'ennui. — Je consolais Estevan, et je désirais autant que lui que le jour de notre délivrance arrivât.

CHAPITRE VIII.

Fin de la captivité. Nouvelle inconstance impardonnable. Nouvelles querelles; nouvelle prison. Départ de Durango.

Au bout d'un mois, don Garcias nous crut assez punis et nous envoya chercher. J'écoutai avec distraction la morale qu'il me débita; je grillais de sortir de chez lui pour voler chez Claire. Jugez de mes transports en la revoyant! Je ne fus pas content de la joie qu'elle fit paraitre, je ne la trouvai pas

assez vive; il me semblait qu'un amant qui sortait de prison devait faire tourner la tête de l'amante qui le revoyait. Je dissimulai cependant mon mécontentement; mais mon amour en fut refroidi, et une vanité mal entendue lui porta le coup mortel. Un de mes amis vint me confier qu'il avait entendu parler de moi à une demoiselle, de celles que l'on appelle dans les garnisons demoiselles comme il faut, et qui sont presque toujours comme il ne faut point. Cette demoiselle avait amèrement déploré l'aveuglement qui m'attachait à Claire; elle avait dit que j'étais fait pour prétendre à mieux, et mon ami me le répéta d'un air à me donner beaucoup d'amour-propre. Je voulus voir cette demoiselle, je la trouvai assez bien : je lui parlai; elle me répondit d'une manière peu équivoque; mon amour tenait pourtant encore. Malheureusement Claire eut une petite fluxion sur les yeux, et la fluxion acheva de me détacher d'elle. Vous vous indignez contre moi, mon cher lecteur, vous avez raison; hélas! je rougis en vous racontant mon inconstance : ce qui me fâche le plus, c'est que j'aurai à rougir plus d'une fois.

Claire fit quelques démarches pour regagner un cœur que je ne lui ôtais qu'avec des

remords, mais la vanité l'emporta sur ces remords; Claire avait beau m'écrire, Claire n'avait plus ses beaux yeux, et je ne répondais point à ses lettres : je me croyais disculpé en disant à Estevan que la Providence était juste, puisqu'elle faisait faire autant de pas à mon amante abandonnée que j'en avais fait dans le temps où j'étais méprisé. C'est pour que tout soit égal, m'écriais-je; et j'évitais de rencontrer Claire.

Cette même Providence, dont j'admirais l'équité, ne me laissa pas jouir long-temps de ma perfidie : à peine y avait-il huit jours que je suivais ma demoiselle comme il faut lorsque l'on persuada à ce Carlos, que j'avais provoqué en vain, de se laver des soupçons que son silence avait fait concevoir; et Carlos craignant le déshonneur, vint me rappeler mes vivacités et m'en demander raison. J'allai au rendez-vous avec cet air d'assurance d'un homme coutumier du fait; je comptais réparer l'honneur de Carlos par une blessure légère; mais à peine je fus en garde, que Carlos tomba sur moi comme un lion : en vain je crus l'arrêter en tirant à sa figure, qu'il avait fort jolie; rien n'intimida mon brave adversaire, qui me fit une blessure en moins de deux minutes de combat. Cet échec me fut d'autant

plus douloureux, que c'était en présence d'Estevan et de plusieurs témoins. Estevan voulait prendre ma place et me venger : on contint son courage et son amitié, et l'on me reconduisit chez moi. De là je fus transporté à l'hôpital des élèves, et de l'hôpital en prison, où don Garcias me tint six semaines : c'est quelquefois la demenre des héros, ainsi je m'en consolai ; mais don Garcias avait pris la chose au grave ; il me regardait comme un tapageur, et il obtint un congé pour me faire aller chez mes parens mûrir ma tête. Je restai en prison jusqu'à l'arrivée du congé, et, quand je sortis de captivité, don Garcias me donna un cheval, me prêta deux piastres, ce qui revient à peu près à douze livres de notre monnaie, et m'ordonna de partir. J'embrassai mon cher Estevan, je montai à cheval, et pris la route d'Avilas, dont je n'étais éloigné que de vingt lieues.

CHAPITRE IX.

Voyage économique. Fête à Rovillo. Ce qui s'en-suivit. Départ pour Madrid.

Des douze francs que don Garcias avait bien voulu m'avancer j'avais été obligé de payer pour neuf francs de dettes criardes, et il ne me restait plus qu'un petit écu pour faire vingt lieues, payer mon cheval de louage, le nourrir, nourrir un homme qui me suivait pour ramener mon cheval, et dîner moi-même en chemin.

Pour comble de malheur, ce cheval ne devait me conduire que jusqu'à Oviédo, où je devais en louer un autre, toujours avec mon petit écu. Je réfléchissais tristement aux moyens de remplir tant de devoirs avec trois livres, et je ne trouvai d'autre expédient que de faire les vingt lieues sur le même cheval, sans le faire manger, et sans manger moi-même. Mon guide, à qui je confiai mon projet, le désapprouva beaucoup; mais il était à pied, et moi à cheval. Je lui dis de se rendre à son aise à Avilas, où je le paierais et lui rendrais sa monture; et, sans m'informer si la chose lui convenait ou non, je piquai des

deux, et, à force de coups d'éperon, j'arrivai à Avilas sans avoir débridé et sans avoir touché à mon petit écu. Je trouvai le château désert; don Avilas et tout son monde étaient allés souper à l'abbaye de Santo-Pedro, à un quart de lieue d'Avilas. Je mis mon cheval à l'écurie, ou, pour mieux dire, sur la litière, et, prenant mes jambes à mon cou, je gagnai l'abbaye le plus vite que je pus, comptant bien satisfaire la faim qui me pressait depuis le matin. Je fus reçu à merveille par l'abbé Taschero et par don Avilas. Je me mis à table avec grand plaisir, je mangeai comme un ogre, et l'on me ramena le soir à Avilas, où arriva le lendemain mon guide, à qui je payai, avec l'argent que don Avilas me prêta, sa course et celle du cheval qui était fourbu.

Don Angelo, dont je vous ai déjà parlé, était encore exilé à Avilas, et dans l'instant où j'y arrivai il était fort occupé d'une fête qui devait se donner dans un château voisin : voici à quelle occasion. La marquise de Careva, femme de qualité, et dont le mari était notre ambassadeur en Hesse, était venue passer l'été dans sa terre de Rovillo, située à une petite lieue d'Avilas. Elle avait amené avec elle son fils, âgé de dix ou douze ans, et cet enfant, ou plutôt son précepteur, conçut le projet de

donner une fête à sa mère le jour de l'Assomption. Don Angelo, qui allait souvent à Rovillo, fut dans le secret et se mit à la tête de tous les arrangemens. J'arrivai sur ces entrefaites. Je connaissais depuis mon enfance la marquise de Careva; je fus enchanté d'être le lieutenant de don Angelo pour tous les préparatifs de la fête. Ils se firent sans que celle pour qui nous travaillions s'en doutât; l'on eut soin de la faire aller dîner à Avilas le jour de la fête, et le soir, à son retour, son carrosse s'arrêta devant la porte d'une grange : elle y entra, et trouva un fort joli petit théâtre : une musique complète la reçut; la toile se leva, et nous jouâmes deux comédies, dont l'une était faite pour elle. La marquise, transportée, vint embrasser tous les acteurs et actrices. Elle voulut retourner à son appartement, elle le trouva transformé en un café; tous les gentilshommes du canton s'étaient rassemblés au château; le café était rempli de petites tables de quatre couverts chacune; chaque table était sous un berceau de verdure parfaitement illuminé; un garçon du café, vêtu de blanc et orné de rubans roses, était à la porte de chaque berceau pour servir les quatre convives; des guirlandes de fleurs unissaient les différens berceaux, et étaient si artistement rangées, qu'elles

formaient partout le chiffre de la marquise de Careva. Pendant le souper une musique charmante ajoutait à l'illusion, et la marquise, transportée, se croyait à peine la maîtresse du café. Après souper, feu d'artifice, et, après les fusées, des proverbes. Le bal nous conduisit au jour. Tant que le soleil demeura sur l'horizon, tous les habitans de Rovillo dormirent : le soir on se réveilla pour recommencer, et, pendant trois nuits que la fête dura, le désordre le plus agréable et la joie la plus vive régnèrent dans le château. Pour préparer cette fête j'avais fait plusieurs séjours au château de Rovillo; rien ne lie comme la comédie, il faut être toujours ensemble; les répétitions générales, particulières, le secret que l'on veut y mettre, tout cela rapproche infiniment, et, tout en répétant un rôle de valet, j'étais devenu amoureux d'une petite demoiselle qui jouait les amoureuses, et les jouait presque aussi froidement que M. l'amoureux, et c'est beaucoup dire. Cette jeune personne s'appelait dona Rincôra : elle était jolie comme un ange, bien faite, blanche comme un lis, douce, timide, mais elle avait peu d'esprit; et je suis certain que, pendant trois semaines à peu près que dura ma passion pour elle, malgré mes assiduités; malgré mon affectation à être tou-

jours auprès d'elle, malgré mon attention à lui adresser des choses agréables, malgré même cinq ou six demi-déclarations, je suis convaincu qu'elle ne se douta seulement pas que je l'avais distinguée. Cette froideur m'irritait, loin de me décourager, et le dépit me soutenait presque autant que l'amour.

Après la fête je revins à Avilas avec une dame qui avait joué la comédie avec moi, et qui, par la suite, tiendra une grande place dans ces mémoires. C'était dona Menilla. Dona Menilla était née fille de qualité des Asturies; elle avait eu une grande passion long-temps traversée par son père et par sa famille; sa constance avait surmonté tous les obstacles, et à la fin elle avait épousé don Menillo, qu'elle aimait depuis tant d'années. Leur union était aussi heureuse qu'elle avait été difficile à former. Ils étaient chéris et estimés de toute la province : mon oncle avait été assez heureux pour être un des premiers à les accueillir; ils étaient allés plusieurs fois à Avilas pendant que j'étais page, et les malheurs et la constance de dona Menilla me l'avaient fait connaître avant de l'avoir vue. Je fis une connaissance réelle avec elle chez la marquise de Careva; elle contribua plus qu'une autre aux charmes de la fête, par son esprit et par ses talens.

Dona Menilla est une des meilleures musiciennes d'Espagne ; la harpe et le piano enchanteraient sous ses doigts, si les agrémens de son chant ne l'emportaient encore sur ces harmonieux instrumens. Ses talens, dont elle est peu fière, ne sont rien auprès du charme de son esprit ; son imagination, naturellement vive, est tempérée par un fonds de tendresse que ses malheurs ont augmenté ; née pour aimer, et ayant rempli sa destinée, elle a plus de sensations que les autres femmes ; et l'atmosphère qui l'entoure est d'un air plus doux que celui que l'on respire ailleurs. Son époux, le plus loyal des hommes, mérite tout ce qu'elle a fait pour lui, par une franchise, une candeur et une égalité inaltérables. On connaissait à Avilas le prix de deux hôtes si aimables, et c'étaient eux que mon oncle avait le plus regrettés en quittant les Asturies. Je restai peu de temps avec eux, parce que cet oncle m'écrivit de me rendre à Madrid, où je trouverais de nouveaux ordres de lui pour aller le joindre. J'obéis, je pris congé avec peine des habitans d'Avilas, et je partis pour Madrid, en emportant un petit souvenir tendre de don Rincôra.

CHAPITRE X.

Séjour à Madrid. Aventure du Colisée. Départ et arrivée à Fernixo.

En allant à Madrid, je m'arrêtai un jour chez don Britinno, avocat général du conseil de Castille, et exilé dans sa terre, comme tous les autres membres de ce conseil; don Angelo m'y avait conduit, et je l'y laissai un peu épris des charmes de madame l'avocate générale. Je continuai ma route vers Madrid par une voiture publique, et mon premier soin fut, en arrivant dans cette grande ville, d'aller voir l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil que le roi avait substitué à celui qu'il avait exilé. L'abbé Marianno me reçut à merveille, me remit de l'argent que mon oncle lui avait envoyé pour moi, et je n'eus pas plus-tôt cet argent, que je brûlai de ne l'avoir plus; cela ne fut pas long: le spectacle, et mille autres occasions de dépense qui s'offrent à Madrid à chaque pas consumèrent bientôt le peu de piastres que mon oncle m'avait fait donner. Il ne m'arriva rien d'intéressant pendant le séjour que je fis dans la capitale, excepté une petite histoire qui ne

fut pas très glorieuse pour moi. J'étais au Colisée avec mon uniforme d'artillerie. J'aperçus une fille bien mise et très jolie; j'allai l'accoster; j'eus de la peine à lier la conversation, parce que mon habit bleu ne lui donnait pas grande idée de mon opulence : enfin je parvins cependant à causer avec elle, et je fus joint dans le moment par un des amis que je m'étais faits dans les Asturies. Cet ami vit bientôt quels étaient mes projets, et, pour les seconder autant qu'il pouvait, il me demanda de l'air du monde le plus simple si j'avais mon carrosse; je répondis aussi simplement que j'étais à pied, parce que j'avais un cheval boiteux. La belle dame écoutait et ne disait rien; mon ami et moi lui offrîmes de la ramener en fiacre, et ce ne fut pas sans avoir beaucoup juré contre le malheur d'avoir un cheval boiteux. Notre belle avait l'air de nous croire; elle consentit à être reconduite : nous sortons, et je ne me possédais pas de joie : je cours chercher un fiacre, il n'y en avait plus; quel malheur! Je la décide à aller à pied; elle s'y résout, et me voilà dans l'allée du Colisée, serrant de toutes mes forces le bras de ma belle, la conjurant d'aller plus vite, et regardant à peine mon ami, qui courait presque pour nous suivre. Tout à coup la belle

s'arrête, et me dit : Je suis perdue! voilà mon amant qui vient à nous ; il est jaloux, et, s'il nous voit, rien ne me dérobera à ses fureurs. Rien, beauté divine? Ah! pensez mieux de mon courage.

Avant d'aller au cœur que son bras veut percer,
Voilà par quel chemin ses coups doivent passer.

En disant ces vers, j'avais une main sur la garde de mon épée; mais elle reprit avec vivacité : Écoutez, un combat ne servirait de rien; allez-vous-en; je m'appelle mademoiselle Clarisse, je loge rue d'Estramadoure, au premier, chez un tapissier : demain, à deux heures, je vous attends; il y a un pied de biche à la sonnette. Elle se dégage de mon bras en me disant ces mots; je cours après elle pour savoir s'il y avait plusieurs tapissiers : I n'y en a qu'un, me crie-t-elle; et je la perds de vue.

Je me gardai bien de dire à mon ami l'adresse de la belle Clarisse. Je retournai chez l'abbé Marianno, ivre de joie : pendant tout le souper je ne tenais point sur ma chaise, je riais tout seul de ma bonne fortune; je comptais à part moi toutes les heures qui me restaient jusqu'au lendemain; je me disais que ceci ne ressemblait point aux belles de

Durango. Diable ! quelle différence ! une beauté de Madrid, bien mise, bien parée ! Cette aventure devait m'immortaliser : on avait beau me demander d'où venaient mes sourires, mes distractions et mes sauts sur ma chaise, je répondais avec un petit air mystérieux que ce n'était rien. Enfin j'allai me coucher, enfin je m'endormis, enfin six heures du matin sonnèrent, et je sautai à bas de mon lit pour me mettre à ma toilette.

Jamais mon perruquier n'a été tant grondé; j'avais pris trois miroirs pour me voir de partout : à huit heures j'étais coiffé, habillé, adonisé. Je prends un fiacre, et je dis prudemment : Au coin de la rue d'Estramadoure. Le cocher fouette, et j'arrive. Je descends, je paie, et, tout en payant, mes yeux cherchaient le tapissier. Je parcours la rue, j'en découvre un, je monte sans hésiter, je vois une porte, je vois le pied de biche que la belle Clarisse m'avait indiqué; je tressaille, je sonne; une vieille femme vient m'ouvrir, et me demande qui je veux : Mademoiselle Clarisse, lui dis-je d'un air impatient; elle me ferme brusquement la porte au nez, en me disant une injure que je n'entendis pas trop bien. Confondu de l'accueil, je crois m'être trompé; je descends pour demander au tapissier chez qui j'avais frappé :

c'était chez un vieux prêtre qui demeurait avec sa vieille gouvernante, et mademoiselle Clarisse était inconnue dans le quartier.

Un peu confus de mon aventure, j'allai déjeuner tout seul dans un café. J'y réfléchis sur le peu de certitude des biens de ce monde, et je revins dîner tristement chez l'abbé Marianno, où je fus moins gai et plus tranquille sur ma chaise que je ne l'avais été la veille.

Pendant mon séjour à Madrid j'avais eu l'honneur de revoir l'infant don Juan, qui m'avait fort bien accueilli; j'avais été faire visite à tous mes amis, à tous mes protecteurs; don Sibalto, le beau-père de don Avilas, m'avait comblé de caresses, et sa maison m'était ouverte à toute heure; toutes mes anciennes connaissances m'avaient revu avec plaisir, et j'avais profité de mon séjour à Madrid pour renouer des liens que l'absence affaiblit au moins, si elle ne les rompt pas.

Je reçus bientôt une lettre de mon oncle, qui m'ordonnait de partir de Madrid avec l'abbé Marianno, qui venait à Fernixo voir don Lope de Véga son oncle. Je devais voyager dans un carrosse que mon oncle faisait faire, et qui devait suivre la chaise de poste de l'abbé Marianno; mais cet abbé, qui n'aimait pas mon oncle, voulut lui faire la petite

niche de laisser sa voiture à Madrid : en conséquence, sous prétexte qu'elle n'était pas finie, il me dit de me préparer à courir devant sa voiture. La poste n'était pas une allure effrayante pour moi; j'achetai des bottes et un fouet, et je partis de Madrid, galopant devant la chaise de l'abbé Marianno, où il était avec un de ses amis nommé Soravo, et qui voulait aller voir don Lope sous les auspices de son neveu.

Au bout de deux jours de route, nous nous arrêtâmes à cinquante lieues de Madrid, chez don Bertiro, premier président du nouveau conseil de Castille: nous nous y reposâmes trois jours, après quoi nous nous remîmes en route; et, après trois journées terribles, dans l'une desquelles je fus vingt-trois heures à cheval, après avoir passé de nuit les montagnes affreuses du royaume de Valence, toujours marchant au bord des précipices, et ne pouvant cependant pas vaincre le sommeil qui m'accablait, après quatre chutes qui ne me firent nul mal, j'arrivai à Fernixo, moulu, couvert de boue, et accablé de fatigue et de besoin de dormir.

CHAPITRE XI.

Ce que c'était que ma tante, seconde du nom, Épisode de Podilletta.

Il était onze heures du matin lorsque j'entrai au grand galop dans la cour du château de Fernixo; j'avais laissé loin derrière moi l'abbé Marianno et son compagnon de voyage. Je reconnus à peine Fernixo, tant Lope de Véga l'avait embelli. La première personne que je rencontrai fut l'aumônier de don Lope. Je lui demandai des nouvelles de ce grand homme : cet aumônier ne me reconnut pas, et m'apprit que don Lope et dona Nisa étaient allés dîner chez un voisin. Alors je me fis conduire à l'appartement de mon oncle, qui était aussi sorti. Fâché de ne trouver personne, je demandai où logeait la nouvelle femme de mon oncle. On me mena à sa porte, à laquelle il n'y avait point de clef : je frappe, j'entends une petite voix féminine qui crie : Qui est là ? Moi, repris-je. — Qui, vous ? Le neveu de mon oncle, répondis-je de la meilleure foi du monde. Sur-le-champ la porte s'ouvre, et une petite femme me saute au cou avec un transport de joie que je ne pouvais comprendre.

Ma tante, car c'était elle, m'accablait d'embrassemens, et me disait les choses les plus tendres. Moi, qui la voyais pour la première fois, qui étais excédé de fatigue, je ne répondais pas un mot à tous ses discours, et ma froideur commençait à piquer ma tante, lorsque mon oncle arriva. J'allai à lui, je l'embrassai; et comme sa femme fit quelques pas pour venir à nous, je m'aperçus qu'elle boitait; alors j'ouvris la bouche, qui avait été fermée jusquelà, pour lui dire qu'elle avait une épine dans le pied. Non, mon neveu, reprit-elle, ce n'est rien. Pardonnez-moi, madame, lui dis-je, car vous boitez beaucoup. — Mon neveu, c'est que je suis boiteuse. — Ah! c'est différent. Voilà mon premier compliment à ma nouvelle tante. Elle n'était pas mal de figure, elle n'était pas sans esprit, et don Lope avait assez d'amitié pour elle; mais elle avait un fonds d'aigreur et d'impatience dans le caractère qui la faisait souvent disputer; elle était coquette avec tous les hommes, et méchante avec toutes les femmes; grande caresseuse, les baisers et les larmes ne lui coûtaient rien; et en moins d'une heure je m'aperçus à merveille que mon oncle était absolument subjugué par elle. Je la priai de vouloir bien me faire donner à dîner et un lit; mais elle avait trop d'amitié pour moi pour

m'accorder toutes mes demandes; elle me fit manger un morceau, et voulut me conduire avec elle chez un Minorquois de ses amis qui leur donnait à souper. J'allai donc m'habiller malgré ma fatigue, et pendant ce temps arriva l'abbé Marianno, qui reçut assez froidement les politesses dont l'accablait ma tante. Enfin nous montâmes en carrosse, et nous partîmes pour la maison du Minorquois. Pendant le chemin ma tante me combla de caresses; pendant le souper ce fut de même; moi, je n'étais occupé qu'à m'empêcher de succomber au sommeil. Enfin nous revînmes à Fernixo, j'eus la permission de m'y livrer. Le lendemain je fis ma cour à don Lope et à dona Nisa, qui me reçurent à merveille. Dona Nisa eut une conversation avec moi pour m'assurer que ce n'était pas elle qui avait marié mon oncle. Elle me faisait trop d'honneur en croyant que je m'en occupais, je pensais à toute autre chose; et, pendant mon séjour à Fernixo, je ne songeai qu'à me distraire et à chercher de la dissipation.

Il y avait au château une petite enfant de huit ans que dona Nisa aimait avec passion; c'était la fille de cette dona Podilla, nièce du grand Caldéron, que don Lope avait dotée et mariée. La jeune Podilletta n'était pas jolie,

mais sa petite mine était pleine d'esprit : vive comme le salpêtre, elle impatientait souvent dona Nisa qui lui montrait à jouer du clavecin; mais, au milieu de la plus grande colère, une saillie de Podilletta faisait éclater de rire dona Nisa. Cette petite fille était insupportable, mais charmante, et ses grâces égalaient ses défauts. Fort avancée pour son âge, elle entendait presque tout ce que l'on disait; elle n'était encore animée que par le feu de son esprit, mais l'on pouvait dire avec confiance que bientôt un autre feu viendrait s'y joindre, et, quoiqu'elle n'eût que huit ans, de temps en temps on en voyait poindre des étincelles.

Podilletta prit beaucoup d'amitié pour moi; elle était toujours à mes côtés, elle m'embrassait souvent, souvent ce n'était pas sur mes joues, et elle faisait semblant de s'être trompée. Dès que je sortais avec mon fusil, pour aller tuer quelques becfigues dans les vignes, Podilletta me suivait, elle me tenait par la main, se cachait derrière moi à l'instant où je tirais, et courait ramasser l'oiseau tué, en sautant sur les échalas avec une agilité et une grâce charmante. On se moquait de l'amour de Podilletta, et la moindre raillerie là-dessus la mettait en colère : cette enfant était singulière pour son âge. Une conversation qu'elle

eut avec moi m'étonna plus que tout ce que nous avions vu.

Nous revenions de la chasse tous les deux; elle portait mon gibier, suivant sa coutume, et me donnait la main, lorsqu'un chien vint nous aboyer et lui fit peur : je pris une pierre et j'en frappai le chien. Ah! prends garde, dit Podilletta, ce chien pourrait venir te mordre. Podilletta n'avait pas coutume de me tutoyer; je fus un peu étonné de cette nouveauté, et, sans vouloir la lui faire apercevoir, je lui répondis : Il n'y a rien à craindre, n'ayez pas peur... Ah! ce n'était pas pour moi que j'avais peur; mais apparemment monsieur trouve mauvais que je l'aie tutoyé.... Moi? non, je vous assure; au contraire, vous m'avez fait plaisir.... Ah! si cela était, vous m'auriez dit : tu m'as fait plaisir.... Ne soyez pas fâchée, Podilletta, si je ne vous tutoie pas, ce n'est permis qu'à des frères et sœurs, et à des maris et femmes... C'est permis aussi à ceux qui s'aiment, et voilà pourquoi vous ne vous le croyez pas permis, parce que vous ne m'aimez pas... Je vous aime de tout mon cœur, ma chère Podilletta.... Ah! vous m'aimez? Comment m'aimez-vous?.... Comme la sœur la plus gentille que l'on puisse aimer.... Monsieur, je ne veux point de cette amitié-là et j'aime




Alex. Desenne inv.
Coupé Sculp.

en riant ce qui s'est passé; je ris moi-même, en affectant de regarder Podilletta, qui, rougissant jusqu'au bout des ongles, me lança un coup-d'œil terrible. — Vous êtes un monstre, me dit-elle, et jamais je ne vous reverrai; en disant ces paroles elle tire sa chaise et sort du salon. C'est en vain que dona Nisa la rappelle; rien au monde ne peut arrêter sa course. Alors je contai à dona Nisa la plaisante histoire de la petite Podilletta. Dona Nisa en rit moins que ceux qui ne s'intéressaient pas autant qu'elle à Podilletta; elle se leva pour aller voir ce qu'elle était devenue; elle la trouva dans son lit avec le pouls très agité et ne voulant voir personne. On la laissa. Le lendemain elle affecta de m'éviter, et depuis ce temps elle ne m'a jamais pardonné mon indiscrétion. Lorsque nous racontâmes tous ces détails à don Lope, il s'écria avec enthousiasme : Ah! que c'est respectable!

CHAPITRE XII.

Nouvelles de Durango. Arrivée de mon père. Ennui, bals, amours, chasse. Vaisseau cassé dans la poitrine de ma tante.

Cependant le temps s'écoulait; nous étions au mois de novembre 1772 : je passais mon temps à chasser, à faire de la musique et à aller à une comédie qui n'était qu'à deux lieues de Fernixo. Le soir j'accompagnais avec ma mandoline la petite Podilletta, qui chantait en jouant du clavecin, et qui me conservait toujours sa rancune. J'étais fort bien avec mon oncle; j'étais encore mieux avec ma tante, malgré les petites querelles que nous avions assez fréquemment; il y avait plus de ma faute que de la sienne si nos brouilleries ne duraient pas ; mais c'est une vérité que je dois confesser, jamais je n'ai pu garder de fiel contre qui que ce soit plus de vingt-quatre heures ; le sommeil a toujours mis fin à mes inimitiés; et tous les matins j'allais déjeuner avec ma tante de la meilleure amitié du monde.

Un jour que nous revenions de la comédie, on me remit un paquet de lettres pour mon oncle et pour moi : j'eus bientôt trouvé les

miennes, et j'en vis une adressée à mon oncle, et timbrée de Durango. Je la lui remis avec quelque inquiétude; cette inquiétude était fondée; c'était une épître de la marchande de poisson, qui faisait part à mon oncle du goût que j'avais eu pour le saumon frais, et lui envoyait le mémoire de tous ces soupers qu'Estevan et moi nous comptions bien avoir payés.

Ce mémoire se montait à cent écus; Estevan en avait autant pour son compte; ainsi six cents francs et les à-comptes que nous avions donnés ont sûrement bien acquitté tout ce que nous devions à nos charmantes poissonnières. Mon oncle, qui n'a jamais aimé le saumon, trouva ce mémoire fort ridicule, et faisait semblant de ne vouloir pas le payer; quand je vis cela, je fis semblant aussi d'être fort triste, fort repentant: je fis encore semblant d'être de l'avis de ma tante sur deux ou trois points où personne n'était de son opinion; je fis semblant encore de la trouver plus jolie qu'à l'ordinaire, et ma tante me fit payer mon mémoire de saumon.

Cette affaire-là finie, je croyais être tranquille; mais une autre lettre de Durango vint me donner une alarme plus sérieuse: notre commandant me manda que le roi avait réformé l'école d'artillerie, et quo nous étions

tous dispersés et renvoyés à la suite des différens régimens de ce corps. Je m'en consolai plus aisément que mon oncle, parce que, s'il faut parler franchement, les mathématiques m'ennuyaient fort, et j'enviais intérieurement le bonheur des officiers des autres corps qui avaient le droit de ne rien faire. Je me promis bien de profiter de l'occasion pour rentrer dans ce beau droit. Je ne découvris cependant mon projet à personne; au contraire, je feignis d'être au désespoir, et mon oncle essaya de me consoler. On écrivit à mon père, on tint conseil chez dona Nisa pour savoir ce que l'on devait demander. Moi, qui n'étais inquiet de rien, j'allais danser avec les filles du village, tandis que l'on se consultait, ou bien je faisais ma cour aux femmes de chambre de dona Nisa, et dès que je voyais tout le monde bien occupé dans le salon à discuter une question intéressante, je passais par la garde-robe, et j'allais causer avec une certaine Rosette qui raccommodait des rideaux dans la salle à manger; j'allais l'aider à son ouvrage, et je ne rentrais au salon que lorsque les laquais, qui venaient mettre le couvert, m'obligeaient de quitter ma couturière. Quelquefois j'allais à la chasse, et je ne rentrais qu'à la nuit. Un soir que j'en revenais, et que, n'ayant point trouvé de gibier,

je m'étais amusé à penser à cette petite Rincôra que j'avais vue à Rovillo, j'entrai chez mon oncle, qui me dit, d'un ton très sérieux, qu'après avoir mûrement réfléchi à ma position, il m'exhortait fort à quitter le service et à aller habiter la terre de Niaflor avec mon père; que je l'aiderais, que je me marierais; et en me débitant là-dessus toutes les belles choses qui se sont dites, depuis les Géorgiques jusqu'aux Ephémérides, sur le bonheur de cultiver son champ, il finit par conclure que je ne trouverais le bonheur qu'entre une charrue et une tendre épouse. D'après les souvenirs qui m'étaient venus à la chasse, je lui répondis que j'y consentais de tout mon cœur, pourvu que l'on me fît épouser tout de suite une certaine petite Rincôra, dont j'étais très amoureux depuis très-long-temps. Mon oncle, enchanté, prend les nom, surnoms et demeure de la signora Rincôra; il écrit sur-le-champ à don Avilas pour lui demander des éclaircissemens, et moi je fus décidé pendant toute la soirée à épouser Rincôra, si on me la donnait. Je me couchai, et le lendemain, au déjeuner de ma tante, je lui dis que décidément je voulais servir et ne jamais me marier. La lettre était partie, et, grâce à la prudence de don Avilas, la négociation ne s'entama pas.

Sur ces entrefaites mon père arriva : je le revis avec un sentiment bien vif; j'ai toujours aimé mon père autant que moi-même. Ce bon père me trouva grandi, et ne se lassait pas de me le dire; il m'embrassait à chaque instant du jour. Dès le lendemain de son arrivée il voulut voir un peu comment j'étais dans mes affaires; le compte n'était pas difficile : j'avais un écu d'argent comptant, un habit retourné, une veste, une paire de culottes, une paire de souliers, un chapeau, deux paires de bas, dont une mauvaise, quatre chemises toutes trouées, deux épées et une cocarde toutes neuves. Mon père me conduisit à la ville voisine et me rhabilla. J'avais un peu l'air de l'enfant prodigue. Don Lope riait beaucoup de tout ce qui m'arrivait. Dona Nisa s'intéressait véritablement à moi; ma tante disait que j'avais de beaux yeux, mais qu'ils n'étaient pas assez tendres; mon oncle prétendait que je n'avais nul usage du monde, et que je n'aimais pas assez les femmes : mon père ne disait rien et m'achetait des chemises.

La maison que don Lope faisait bâtir pour mon oncle se trouva prête à peu près dans ce temps-là. Nous quittâmes donc le château de Fernixo, et nous allâmes l'habiter; ce fut dans cette nouvelle maison que mon père et mon

oncle décidèrent de me faire entrer dans la marine. Nous écrivîmes à mon protecteur l'infant don Juan, qui était amirante de Castille, pour obtenir une place de garde de la marine. L'infant nous répondit et nous promit qu'il ferait ce qu'il pourrait ; mais les jours se passaient sans que nous eussions de nouvelles certaines : je m'ennuyais beaucoup, et, pour me dissiper, je louai une chambre dans le village, où je donnai des bals tous les dimanches aux belles de Fernixo. Parmi mes danseuses, la fille d'un horloger me parut plus aimable que les autres; je le lui dis : elle avait quinze ans, elle me répondit qu'elle me trouvait aussi très aimable; nous aimions mieux nous le répéter que de danser; ou bien quand nous dansions, c'était toujours ensemble. Je commençais à ne plus tant m'ennuyer, lorsque le père de la naïve Pirennetta jugea à propos de lui interdire le bal. Dès que nous ne pûmes plus nous voir, nous nous écrivîmes, et je lui donnai un petit cœur d'or que ma tante m'avait donné; ce cœur ne m'avait jamais fait plaisir que dans l'instant où je le donnai à Pirennetta. Elle me donna en échange un petit cœur d'émail que j'attachai à ma montre pour ne jamais le quitter; nous nous dîmes adieu en pleurant. Elle partit, et nous convînmes d'une certaine

marque qu'elle devait faire sur toutes les cheminées des auberges où elle entrerait, afin que lorsque je repasserais je pusse être sûr qu'elle s'était occupée de moi. Enfin elle partit, et mes bals ne m'amusèrent plus. D'ailleurs le curé et les pères des danseuses ne les approuvèrent pas, il fallut y renoncer. Je me retournai du côté de la chasse, et j'y passai mes journées. Mais le malheur, qui me poursuivait, me fit chasser sur les terres d'un gentilhomme minorquois : ces Minorquois sont très fiers, et s'appellent entre eux magnifiques seigneurs. Le magnifique seigneur me rencontra chassant sur son terrain, et me demanda de quel droit j'y chassais : De quel droit ? lui dis-je,

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit obscur du reste des humains ;

et je continuai ma chasse. Le magnifique seigneur me demanda mon nom. J'avais bien envie de lui dire : « Tu l'apprendras en recevant la mort ; » mais je crus qu'il était plus beau de ne le point cacher ; je le lui dis à haute voix, et je chassai toujours. Lui, il s'en alla conter à mon oncle que son neveu était fort peu respectueux envers les magnifiques seigneurs. Grande colère de la part de mon oncle, reproches. Enfin je renonçai à la chasse, et je

me jetai du côté de la dispute pour passer le temps : mes disputes me brouillèrent presque avec ma tante, qui fut attaquée dans ce moment de la poitrine, et n'en devint qu'un peu moins aimable : comme cette maladie donne de l'humeur, et qu'elle ne laissait pas d'en avoir beaucoup contre moi, elle eut la charité de m'accuser auprès de mon oncle de lui avoir cassé un vaisseau. Le fait était que ma tante chantait et voulait que je l'accompagnasse avec ma mandoline ; ma malheureuse mandoline était un peu haute à la vérité, et comme je ne savais pas bien l'accorder, je ne voulais pas la descendre ; ma tante chantait à mon ton, et elle prétendait que mon *la* l'avait tuée. Enfin ma tante cracha du sang. Mon oncle se mit à la soigner, et la malade devint chaque jour plus acariâtre. Mon brevet n'arriva point : mon père s'impatienta de tout ce qu'il voyait ; nous prîmes congé de don Lope et de dona Nisa : nous fîmes nos malles, où j'eus soin de mettre la mandoline, et, après avoir embrassé mon oncle et ma tante, nous partîmes de Ferniro le 31 decembre, et prîmes la route de Carthagène.

CHAPITRE XIII.

Voyage à Madrid; résultat. Voyage à Avilas. Changement de corps.

Le chemin que nous parcourions était le même que celui qu'avait suivi la jeune Pirennetta. Je reconnus sur toutes les cheminées les marques amoureuses dont nous étions convenus; j'y ajoutai les miennes, et j'y traçai partout avec la pointe de mon couteau: J'aimerai toujours Pirennetta. Enfin nous arrivâmes à Carthagène; là je perdis ses charmantes traces, et là je me séparai de mon père. Cette séparation nous coûta des larmes; il prit la route du royaume de Grenade, et moi celle de Madrid, par la diligence. Il ne m'arriva rien de remarquable, excepté que je retrouvai vers Cuençà les traces de Pirennetta; mais je les perdis tout de suite après. Je m'amusai fort pendant la route: c'était dans le temps des rois, et nous les tirâmes pendant tout le chemin. Enfin nous arrivâmes à Madrid. Je me logeai dans le premier quartier du palais de don Juan, et le lendemain j'allai lui faire ma cour: il me reçut avec bonté. Je lui demandai une audience particulière qu'il m'accorda: je lui peignis com-

bien ma position était triste ; je lui représentai que mes parens désiraient vivement que je servisse dans la marine, mais que, si cela était impossible, ils ne seraient point du tout fâchés de me voir dans son régiment de cavalerie. C'était là le grand objet de mes désirs. L'infant me promit de m'y placer, si je ne pouvais pas l'être dans la marine, et m'exhorta cependant à aller voir à l'Escurial le ministre de la marine, auquel il avait écrit en ma faveur. Il me donna une seconde lettre de recommandation pour lui, et je courus à l'Escurial. Je fus trois jours sans avoir de réponse à ma lettre ; enfin j'en eus une par laquelle la cinquième place vacante m'était promise. Don Juan m'annonç cette triste nouvelle, que j'appris sans me désespérer. Je lui reparlai de la cavalerie, et il me promit de penser à moi dans son premier travail sur son régiment. Un peu rassuré par cette espérance, je restai à Madrid, ménageant mon argent le plus que je le pouvais, cultivant mes connaissances, allant souvent au spectacle, et mangeant presque tous les jours chez l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil de Castille.

Pendant mon séjour à Madrid, je cherchai à découvrir où était la pauvre Firennetta. J'y parvins, et j'allai chez l'horloger où son père l'avait envoyée. Je la trouvai malade ; elle était

au lit, pâle comme un lis, et je vis à son cou le petit cœur d'or que je lui avais donné : je ne puis pas vous rendre combien je fus ému de voir Pirennetta malade. Je ne pus lui parler en particulier; elle me pria même de ne pas revenir la voir, parce que son père le saurait et la rendrait plus malheureuse : je lui obéis avec peine; je n'y retournai plus; mais je conservai toujours d'elle un souvenir triste et bien tendre.

Je faisais ma cour tous les jours à l'infant, pour qu'il n'oubliât point ce que je lui avais demandé. Au bout d'un mois, ce prince m'annonça qu'il m'avait donné une sous-lieutenance dans son régiment de cavalerie, et que je pouvais compter dessus, si dans deux mois je n'étais pas garde de la marine. Je remerciai beaucoup mon protecteur, et, n'ayant plus d'affaires à Madrid, je résolus d'aller attendre à Avilas l'expiration de mes deux mois. Je partis donc pour Avilas par la voiture publique, et j'y trouvai le maître et la maîtresse de la maison à peu près seuls. Je passai avec eux février et mars 1773, ne m'amusant pas trop, parce que je ne savais pas m'occuper, et l'instant où il fallait monter dans ma chambre était terrible pour moi : je ne savais que devenir ni que faire. Don Angelo n'était plus à Avilas; il avait eu la survivance de son père, et était retourné à Madrid ; nous étions abso-

lument seuls, dans le fort de l'hiver, à la campagne. Je m'occupais à copier des chansons et à faire un ouvrage de métaphysique, que j'ai depuis jeté au feu : l'ennui m'avait rendu raisonneur, et le raisonnement m'avait rendu athée : j'ai mieux aimé renoncer à raisonner, et je suis revenu de bonne foi à reconnaître un Dieu, mon créateur. Au bout de deux mois, mon brevet m'arriva, et je me préparai à joindre mon régiment qui était en Catalogne. Avant d'y aller, j'avais besoin de passer par Madrid, où je voulais voir don Juan et arranger mes finances ; elles ne se montaient qu'à dix-sept ou dix-huit louis que j'avais confiés à don Avilas : il me les rendit dans une bourse où j'en trouvai vingt-cinq : avec cela je pris congé de lui, et je partis pour Madrid. Mes vingt-cinq louis ne pouvaient me suffire pour faire mon entrée au régiment ; j'empruntai trente louis, pour acheter un cheval, à mon ancien précepteur Vrido, qui me les prêta avec un zèle et un plaisir que je n'oublierai jamais. Tranquille du côté de l'argent, je pris congé de l'infant don Juan, et je partis pour la Catalogne avec le jeune D. Montalto, à qui don Juan avait promis son régiment, et qui commençait par être sous-lieutenant comme moi

FIN.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous allons rapporter une lettre que M. de Voltaire écrivit à Florian, environ trois ans et demi après l'époque où ces Mémoires finissent. M. le duc de Penthièvre, qui desirait se l'attacher, lui avait fait obtenir une réforme; et il était fixé auprès de ce prince en qualité de gentilhomme. Cette vie sédentaire changea insensiblement ses habitudes; la littérature espagnole, qu'il avait toujours aimée, vint, non plus seulement comme autrefois, le distraire des folies de sa jeunesse, mais charmer tous ses loisirs; et nous eûmes bientôt Galatée, Estelle, et tant d'autres ouvrages qui prouvent mieux que tout ce que nous pourrions dire le changement étonnant que le goût des lettres opéra sur son caractère.

LETTRE

À M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

Ferney, 9 janvier 1777.

Vous étiez né, monsieur, pour plaire aux princes et pour servir l'État; vous remplirez votre vocation. Nous autres habitans des cavernes du mont Jura, nous partageons les obligations que vous avez à ce prince si vertueux et si aimable, auprès de qui vous avez le bonheur de vivre.

Voilà toute votre famille un peu dispersée : monsieur votre père au fond du Languedoc, monsieur votre oncle à Autun, et vous dans les palais enchantés de Sceaux et d'Anet. Jouissez de votre bonheur, que vous méritez, et agréez les sincères assurances de tous les sentimens que madame Denis et moi nous conserverons toujours pour vous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le vieux malade de Ferney, V.

PIÈCES FUGITIVES.

ROMANCE.

Lucas, baigné de larmes,
Demandait aux échos
La beauté dont les charmes
Ont ravi son repos :
Perfide pastourelle,
Tu quittes ce séjour;
Tu m'y laisses sans elle,
Seul avec mon amour.

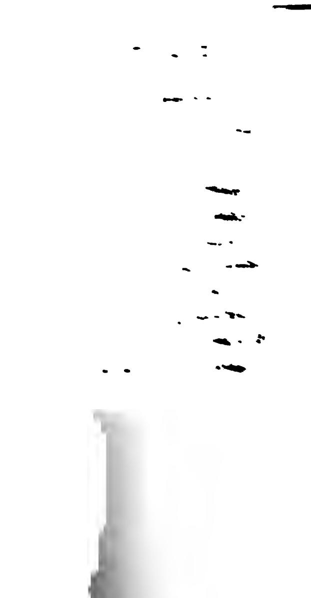
Tu deviens infidèle,
Sans remords, sans effroi;
Tu crois, quand on est belle,
Qu'on peut manquer de foi.
Quelle est donc ta faiblesse!
Que je plains ton erreur!
Tu cours après l'ivresse,
Tu manques le bonheur.

Je n'y dois plus prétendre
Depuis que tu me fuis;
Je ne dois plus attendre
La fin de mes ennuis.

[illegible]

LE COMTE D'ARGENTAL.

[illegible]



Adieu, talens que l'on envie,
Et qui ne font point le bonheur;
Adieu, ma lyre tant chérie,
Qui n'as pu préserver mon cœur;
Vainement je voudrais encore
En tirer quelques sons touchans,
Le nom de celle que j'adore
Se trouverait seul dans mes chants.

Adieu, beautés de la nature,
Prés émaillés, rians coteaux,
Plaines couvertes de verdure,
Où je suivais les clairs ruisseaux.
Si je n'y trouve point ma belle,
Pour moi vous n'avez plus d'attraits;
Si je l'y vois, je ne vois qu'elle:
Adieu donc, adieu pour jamais!

A M***.

Estelle est loin de mériter
L'encens que vous brûlez pour elle;
Mais quand vous daignez la chanter,
Vous la jugez sur son modèle.
A Montgon s'adresse l'accueil
Que vous faites à ma bergère,
Votre bonté m'en est plus chère,
Mon cœur sent mieux que mon orgueil.

FRAGMENT D'UNE ROMANCE

INTITULÉE

LE ROSSIGNOL.

ROSSIGNOL, rossignol charmant,
Qui, libre, heureux et solitaire,
Voltiges d'une aile légère
Dans ce myrte odoriférant,
Tremble qu'une main ennemie,
Cachant dans l'arbre des lacets,
Ne te prive, hélas! pour jamais
De cette liberté chérie.

L'ARBRE qui te sert de couvert
T'inspire trop de confiance;
Son beau feuillage est toujours vert,
C'est la couleur de l'espérance :
Mais prends-y garde; le malheur
Nous suit partout et nous assiége.
Hélas! dans ce monde trompeur,
L'espérance même est un piége.

Rossignol,...

LA FAUVETTE,

A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

SUR SA CONVALESCENCE.

UNE jeune fauvette, aimable autant que belle,
Nourrissait avec soin quatre jolis petits;
De son hymen c'étaient les fruits.
Elle les couvrait de son aile
Contre la froidure des nuits,
Attendait pour dormir qu'ils fussent endormis,
Rêvait d'eux, s'éveillait sans cesse
Pour les écouter respirer,
Pour les baiser, et s'assurer
Que dans le nid rien ne les blesse.
Le matin, courant le pays,
Elle allait d'une aile rapide
Chercher les grains, les vers dont elle était avide,
Non pour elle, mais pour ses fils.
Dans le chemin pourtant s'il s'offrait à sa vue
Quelque oiseau malheureux ou souffrant de la mue,
Elle le consolait, le plaignait, lui donnait
Ce qu'elle avait, et retournait
Chercher d'une vitesse extrême
Pour ses enfans des grains nouveaux,
Toujours prête à tous les travaux,
Et n'oubliant jamais personne qu'elle-même.

Un jour qu'elle apportait la béquée aux petits,
A la porte de son logis
Se présente vis-à-vis d'elle
L'autour à la serre cruelle.
La pauvre fauvette frémit ;
Son bec laissa tomber la pâture nouvelle,
Et toute tremblante elle dit :
Ah ! monseigneur, je vous en prie,
Accordez-moi quelques instans,
Dans trois jours mes fils seront grands ;
Alors mangez-moi, j'y consens ;
Mais jusque-là j'aime la vie.
Ses quatre petits, l'entendant,
S'élancent aussitôt, tombant, courant, volant,
Et viennent à l'autour faire une autre prière :
Monsieur l'autour, monsieur l'autour,
C'est nous qu'il faut priver du jour;
Vous ferez bien meilleure chère :
Nous sommes délicats, vous aurez du plaisir :
Aussi-bien nous allons mourir,
Si vous nous mangez notre mère.
Plusieurs oiseaux du bois, accourant à leurs cris,
Reconnaissent leur bonne amie,
Et tous veulent donner leur vie
Pour sauver la sienne à ce prix.
Heureusement l'autour venait de prendre
Et de croquer quatre perdrix.
Quand il n'avait pas faim, il avait le cœur tendre ;
Il se laissa toucher : les oiseaux réunis
Chantèrent leur reconnaissance :

Le jour de cette délivrance
Devint la fête du pays.

Vous, qui dans ce récit ne voyez qu'une fable,
Savez-vous bien quelle est cette mère adorable
Que j'ai tâché de peindre avec des traits si doux?
Tout le monde le sait, hors vous.
J'ajoute à son portrait que, sans art, sans adresse,
Elle a su captiver l'estime et la tendresse,
Que le Français souvent sépare du respect.
Chacun de nous, à son aspect,
La montre à son épouse, à sa fille, à sa mère,
Comme l'exemple heureux des vertus qu'il révère.
Vous ne devinez point? Pour dernier trait enfin,
Dans sa dernière maladie,
Tout le monde pour elle aurait donné sa vie,
Et chaque malheureux tremblait d'être orphelin.

IMPROMPTU

A M. L'ABBÉ DELILLE,

Après avoir entendu son épisode de la SOEUR GRISE *dans le poëme de* L'IMAGINATION.

Un Mantouan qui du matin au soir
Lisait, louait, relisait son Virgile,
Ne pouvait pas seulement concevoir
Qu'on eût tenté d'imiter ce beau style.
Certain Français lui présente Delille.
L'Italien, les comparant entre eux,
Crie aussitôt: Dieu des vers! *Ils sont deux*

A MADAME L. D. D. W.,

NÉE PRINCESSE DE PRUSSE.

Quoi! vous daignez sourire à mes faibles travaux!
A vos brillans palais préférant des chaumières,
La fille, la sœur des héros
Se plaît aux chansons des bergères!
Que dis-je? elle fait plus: sur un luth enchanteur,
En vers harmonieux, doux, élégans, faciles,
Avec le cœur des champs, avec l'esprit des villes,
Elle chante un pauvre pasteur.
Ces vers charmans feront ma gloire;
Vous avez célébré mon nom,
Il ne périra plus : du temple de mémoire
Les clefs, depuis long-temps, sont dans votre maison.

RÉPONSE

A des vers de mesdames de M. *et de* G. *habitantes du Forez.*

Je pensais que les noms d'Astrée,
De Diane, de Céladon,
Et les bords charmans du Lignon,
Et cette plaine consacrée
Par l'amour et par les talens,
N'existaient que dans les romans;

Qu'il n'était plus de ces Sylvies,
L'honneur, la gloire du Forez,
Par leur esprit, par leurs attraits,
Et qui, sur ces rives fleuries,
S'en allaient chantant aux échos
Ou les beautés de la nature,
Ou les plaisirs d'une âme pure
Comme le cristal de leurs eaux.
Non, non, ce ne sont point des fables :
Vous les remettez en crédit :
Qui peut vous voir ou qui vous lit
Trouve les romans véritables.
Rien ne manque à l'illusion :
Adieu modestie et raison ;
Vos vers font qu'elles m'abandonnent ;
Je vais me croire Anacréon,
Puisque les Grâces me couronnent.

A M. DE LA HARPE,

Sur sa tragédie de PHILOCTÈTE.

Que tu m'as fait verser de pleurs !
Comme ton Philoctète est touchant, est terrible !
Que j'ai souffert de ses douleurs !
Je ne sais pas le grec ; mais mon âme est sensible,
Et pour juger tes vers il suffit de mon cœur.
J'ai reconnu dans toi l'élève de Voltaire.
Souviens-toi qu'en mourant l'Hercule littéraire
T'a désigné pour successeur.

Va, laisse murmurer une foule timide
D'envieux désolés, d'ennemis impuissans;
Prends Philoctète pour ton guide :
Comme lui, tu souffris du vénin des serpens;
Et, comme lui, tu tiens les traits d'Alcide.

A MADAME ***,

Sur un portrait donné deux fois.

Vous me l'aviez repris, mon cœur vous le pardonne.
Je sais que les amans se rendent leurs portraits;
Les amis, bien plus sûrs, les gardent à jamais :
L'amour prête, l'amitié donne.

A MADAME DE FONTENAY,

En lui envoyant Gonzalve.

A vos pieds j'envoie en ce jour
Un héros de votre patrie,
Qui fut l'honneur de l'Ibérie
Comme vous en seriez l'amour.
Jadis sa gloire et son courage
Lui firent beaucoup d'envieux :
S'il plaît un moment à vos yeux,
Il en aura bien davantage.

A UN SERIN.

En quoi! toujours,
Petit volage,
Loin de ta cage,
Loin des Amours,
Tu t'enfuiras,
Et tu feras
Gémir Adèle!
Sois plus constant;
Prends pour modèle
L'enfant charmant
Qu'on voit près d'elle,
Toujours fidèle,
Toujours content.
Ce bel enfant,
Qui la préfère,
Même à sa mère,
Va dédaignant
Les autres belles,
Et cependant
Il a des ailes.

VERS
FAITS POUR MADAME GA.....

O vous à qui je dois la vie,
Puisque je vous dois mon enfant,
Souffrez qu'un faible monument
Rappelle à votre âme attendrie
Vos bienfaits envers votre amie.
J'ai voulu vous donner ce que j'aimais le mieux.
Ici vous voyez votre image.
C'est vous qui me rendez ce fils si précieux,
Que j'aimais plus que moi, que j'aime davantage
Depuis qu'il resserre nos nœuds.
Regardez-le souvent pendant ma triste absence;
Et si mon fils est ressemblant,
Il doit vous dire : En ce moment,
Ma mère m'entretient de sa reconnaissance.

A MONSIEUR ***,

POUR

LE JOUR DE SAINT-JEAN NÉPOMUCÈNE,

SA FÊTE.

Vous imitez si bien votre patron pieux,
Dans ses douces vertus, ses bienfaits et son zèle,
Qu'un jour vous le joindrez dans la gloire éternelle;
Mais daignez rester en ces lieux
Encor cent ans, je vous en prie :
Le paradis de cette vie
Est où l'on nous aime le mieux.

POUR UN CHIEN

Qu'on avait habillé en homme pour aller porter un présent et un bouquet.

De la tendre amitié je suis ambassadeur :
Fidèle comme ma maîtresse,
Je porte à tes genoux nos vœux pour ton bonheur,
Et le tribut de sa tendresse.
Pour me donner l'air grave on n'a négligé rien;
De ce brillant habit pardonne l'imposture;
D'un homme en vain j'ai la parure :
Je sens auprès de toi battre mon cœur de chien.

A MADAME DE LA W...

L'Amour et la Vertu, dès long-temps ennemis
Finirent leur longue querelle,
Et voulurent tous deux, de concert réunis,
Former une beauté qui servît de modèle.
L'Amour dit : Elle aura mon air vif et mut'
Mes yeux, mes traits, la taille de ma mère,
L'art de charmer, le don de plaire,
Et mon esprit moqueur, et mon souris malin.
Pour moi, dit la Vertu d'un air de modestie,
Je lui donnerai ma douceur,
Ma simplicité, ma candeur,
Et cette paix qui fait le charme de la vie.
L'Amour riait tout bas, et disait à part soi :
Séraphine sera pour moi;
Car je la rendrai si jolie,
Et lui soumettrai tant de cœurs,
Qu'il faudra bien, Vertu, qu'elle t'oublie
Pour suivre mes douces erreurs.
La Vertu, qui vit bien que l'on se moquait d'elle,
Dit à l'Amour : Oui, je consens
Que notre Séraphine ait tous vos dons charmans;
Mais j'y joins une bagatelle,
C'est qu'elle ignore qu'elle est belle,
Et qu'elle soit sourde... aux ama·

A MADAME DE...

En lui envoyant un perroquet.

Vous aimez tant mon perroquet,
Il est à vous, je vous le donne;
N'oubliez pas du moins que, s'il dit mon secret,
Il faut qu'à son babil sa maîtresse pardonne.
Je me suis expliqué devant lui sans détour;
Ne soyez donc point étonnée
Si tout le long de la journée
Il ose vous parler d'amour.

MADRIGAL DE CALDERON.

Negar te que he querido,
Laura, a Nise fuere error,
Mas piensar tu que este amor
Es como el que yo te he tenido,
Mayor error, Laura, ha sido.
Pues, si a Nise un tiempo ame,
No fue amor, ensayo fue
De amar tu luz singular;
Que para saber te amar,
O Laura, en Nise estudie.

TRADUCTION
DU MADRIGAL PRÉCÉDENT.

Laure, pardonnez-moi l'erreur
Qui me fit porter d'autres chaînes ;
Je devais connaître les peines
Pour mieux sentir tout mon bonheur.
Mes yeux s'étaient laissé charmer ;
Mais mon cœur attendait le vôtre :
Je n'ai soupiré pour une autre,
Qu'afin d'apprendre à vous aimer.

A MADAME D'O....

Sur une bourse de quatre couleurs.

Vous vous trompez, aimable dame ;
Vos carreaux blancs, roses, verts, bleus,
Ne rappellent point à mes yeux
Le héros balourd de Bergame.
Du bizarre habit d'Arlequin
Vous pensiez tracer l'assemblage,
Tandis qu'une plus chère image
Naissait pour moi sous votre main.
C'est vous seule, oui, c'est vous-même
Que je vois dans chaque couleur.

Le blanc, n'est-ce pas la candeur?
Le blanc de votre âme est l'emblème.
Le rose ne vous peint-il pas
Les ris, les plaisirs, la jeunesse?
Cortége que l'on voit sans cesse
S'empresser de suivre vos pas.
Le bleu, c'est la couleur chérie
Des cœurs fidèles et constans,
Et du flacon que tant d'amans
Ont bu pour vous jusqu'à la lie.
Le vert, hélas! c'est le seul bien
Qui reste à mon âme abattue;
Depuis que je vous ai perdue,
L'espérance est mon seul soutien.
Ainsi partout est votre image;
Vous vivez dans chaque couleur,
Et chaque fil de votre ouvrage
Est une chaîne pour mon cœur.

RÊVE.

A MADAME DE....

J'ai rêvé cette nuit que j'avais su charmer
La beauté pour qui je soupire;
Qu'enfin elle daignait me dire :
Oui, mon ami, je consens à t'aimer.
Ce doux rêve est-il un mensonge?
Ce doute affreux me fait mourir;
Si je ne suis aimé qu'en songe,
Dites-le-moi, je retourne dormir.

PORTRAIT.

Vous demandez ce que c'est que Camille (1) ;
C'est un lutin sous les traits de l'Amour,
Vive, sensible, et maligne, et gentille ;
Allant, venant de la ville à la cour ;
Trottant, courant, tournant toutes les têtes ;
Gardant la sienne, et riant des conquêtes
Qu'en son chemin elle fait chaque jour.
Libre et sans suite, elle a pour équipage,
Attraits, esprit et propos enchanteurs ;
Elle paraît, et tout lui rend hommage.
Un petit sac compose son bagage ;
En un clin-d'œil elle y met tous les cœurs,
Ferme le sac, et poursuit son voyage.

AUX MANES DE CAMILLE.

Toi, dont les talens et les charmes
Mettaient nos cœurs dans un si grand danger ;
Toi qui faisais verser des larmes,
Même en parlant un langage étranger,
Reviens dans ce Paris que tu vis idolâtre
De tes attraits, de tes accens.
Non, ce n'est plus le même temps ;

(1) Actrice célèbre de l'ancienne comédie italienne.

Tout est changé sur ton théâtre;
Le plaisir a besoin de la diversité;
On ne veut plus de ce fade langage
Que l'Amour inventa pour plaire à la beauté.
Arlequin, ce sot personnage,
Ennuyait tout Paris de ses fades amours.
On l'a chassé; la comédie
A vu renaître ses beaux jours.
Au lieu du jargon d'Italie,
Elle a le langage poissard;
Au lieu de Silvia, c'est Rizabelle Houzard.
Nous n'avons plus cette pièce charmante,
Où, les cheveux épars, les yeux noyés de pleurs,
Tu demandais ton fils d'une voix déchirante;
Mais nous avons les RACCOLEURS.

VERS A MADAME GONTIER,

DE LA COMÉDIE ITALIENNE,

En lui envoyant une béquille de bois de rose.

REÇOIS cette béquille, et daigne t'en servir;
Elle aura dans tes mains une vertu certaine.
Dès qu'on la verra sur la scène,
On sera forcé d'applaudir.
Si, d'un drame nouveau condamnant la faiblesse,
Le parterre ennuyé devenait trop bruyant,
Qu'en vieille alors Gontier paraisse,
Et la béquille, en cet instant,
Soutiendra l'actrice et la pièce.

A MADAME **.

RACCOMMODEMENT.

De Rome j'ai fait le voyage
Pour que tous mes péchés me fussent pardonnés;
Vous êtes de moitié dans ce pélerinage.
Ainsi je vous dois le partage
De ces *agnûs* par le pape donnés.
Ils ont la vertu singulière
De rendre heureux le cœur qu'ils ont sanctifié;
Car ils en chassent la colère,
Pour n'y laisser que l'amitié.

A LA MÊME,

Qui disait que, de toutes les fleurs, la violette était celle qu'elle préférait.

Parmi les filles du Zéphir
Le sort la plaça la dernière:
Françoise daigne la choisir,
L'Amour la nomme la première.

A MONSIEUR **,

En réponse à des vers.

L'ORGUEIL, le seul orgueil est la source féconde
De tous les malheurs de ce monde;
C'est surtout le péché de certains beaux esprits.
A chaque instant je me le dis,
Pour l'éloigner du moins, pour m'empêcher d'entendre
Ces conseils de l'orgueil dont nous sommes charmés;
Mais, hélas! puis-je m'en défendre,
Quand vous dites que vous m'aimez?

A MADAME ***.

JAMAIS rossignol n'a chanté
Chanson si douce et si jolie
Que celle où je suis trop flatté
Par une linotte polie.
A son esprit, à sa bonté,
J'ai bien reconnu sa patrie,
Ce pays, par moi si vanté,
Des talens et de la beauté,
Où l'on voit l'aimable folie
S'allier à la gravité,
L'amour à la fidélité,

La valeur à la courtoisie,
La dévotion au génie,
Et la raison à la gaité;
Témoins Cervante et compagnie.
J'ose soutenir cependant,
En disant tout ce que je pense,
Que votre apologue charmant
Renferme une erreur d'importar
Les oiseaux n'ont pas leur vrai ı
Après la fable par vous faite;
Le rossignol n'est qu'un pinçon
La linotte est une fauvette.

Pardonnez-moi, madame, de répondre en mauvais vers à la plus charmante prose que j'aie lue de ma vie. Ma reconnaissance est trop pressée de vous remercier pour laisser à mon amour-propre le temps de mieux faire. C'est à moi que vous avez fait passer une charmante après-midi. Si cinq ou six contes d'enfans ont pu vous distraire et vous amuser, vous et votre aimable société, c'est une preuve que vous êtes toutes bien bonnes; et cette qualité-là, qui devient tous les jours plus rare, malgré les efforts de certains clubs qui cherchent à la propager, ne laisse pas que d'ajouter à tant d'autres plus brillantes que la nature vous a prodiguées.

Je profiterai sûrement, madame, de la permission que madame votre mère et vous dai-

gnez m'accorder. J'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour dans ce champ de roses, où il était bien de votre destinée que vous vinssiez habiter, et je tâcherai de vous dire, en castillan comme en français, combien sont vrais les sentimens de respect et de reconnaissance que vous et votre aimable société m'avez inspirés, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

EPITAPHE

DE MADAME DE MARSENNE.

Fille respectueuse et soumise, épouse vertueuse et tendre, ses devoirs furent toujours les seules passions de son âme. En attendant le bonheur d'être mère, elle adopta tous les malheureux pour ses enfans. Son bien fut leur patrimoine. Sensible et fidèle à l'amitié, c'était pour elle et pour son époux qu'elle cultivait des talens dont elle ne fut jamais vaine. Ses plaisirs étaient les bienfaits qu'elle pouvait en secret répandre; ses délassemens, les lectures dont elle espérait plus de vertus pour son cœur, ou plus de lumières pour son esprit. Passant, elle a été ravie, avant trente ans, à un époux inconsolable. Daigne la pleurer un moment; il la pleurera toujours.

LETTRES

A MONSIEUR DE FLORIAN,

ET

RÉPONSES DE CE DERNIER.

BILLET

DE MONSIEUR DE BUFFON.

Ce 25 décembre.

La douce, l'aimable, l'intéressante Estelle a suspendu mes maux : l'intérêt qu'elle m'inspirait me faisait désirer d'arriver à la fin de chaque livre, et cependant je regrettais d'avoir un plaisir de moins à espérer. Mille grâces soient rendues à monsieur de Florian, de m'avoir procuré de si doux momens au milieu de mes souffrances. Quand ma santé sera meilleure, je le prierai avec instance de venir recevoir mes remercîmens et l'assurance des sentimens qu'il m'inspire.

LETTRE

A MONSIEUR GESSNER,

En lui envoyant des pièces de théâtre.

Paris, ce 30 juin 1785.

Monsieur,

Pardonnez-moi si je vous importune souvent; cela vous fait peut-être un peu de peine, mais cela me fait grand plaisir; et comme vous êtes sûrement le meilleur des hommes, je risque de vous ennuyer tant soit peu pour m'amuser beaucoup. J'éprouve une très-douce joie à vous parler de ma vénération pour vous, de mon amour pour vos charmans ouvrages, de l'étude presque continuelle que j'en fais pour former mon cœur et mon style. J'aimerais tant à passer pour votre écolier! mais je suis loin de cette bonne place, et ma pauvre Galatée, toute riche qu'elle est sur les bords du Tage, n'est pas digne de posséder un petit troupeau dans les montagnes de Suisse. Elle ne serait plus jolie auprès de vos bergères, et lorsqu'elle voudrait chanter le printemps d'Espagne, Daphnis

e ferait mieux écouter en chantant *une belle natinée de janvier.*

Quoi qu'il en soit, monsieur, j'ose vous envoyer un nouvel ouvrage; ce sont des pièces de théâtre; puissent-elles vous amuser un instant! Arlequin a un ton de naïveté qui doit vous plaire, et je lui ai bien recommandé de prendre une voix douce et tendre, et de vous adresser à vous, de ma part, tout ce qu'il dit de tendre à sa maîtresse.

Monsieur et madame de la B...., qui vous remettront ce paquet, se font une fête d'avoir l'honneur de vous voir. Leur cœur en est digne, ils chérissent vos ouvrages comme vous chérissez la belle nature. Parlez-leur beaucoup, je vous en prie, car ils n'oublieront aucune de vos paroles, et ils m'ont promis de me les rapporter toutes. J'attendrai leur retour avec bien de l'impatience, pour leur demander mille détails sur vous, et pour être sûr que vous recevez avec un peu de bonté les assurances du respect si tendre avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Permettez-moi de me rappeler au souvenir de votre ami monsieur de W...., et de lui répéter ici combien j'ai trouvé trop court le séjour qu'il fit à Paris.

LETTRE
DE MONSIEUR GESSNER.

Zurich, le 30 novembre 1787.

Vous ne pouvez vous imaginer l'embarras où je suis, monsieur; je sens mon tort d'avoir différé si long-temps à vous répondre et à vous remercier pour tout le plaisir que le nouveau volume de votre théâtre m'a procuré. Ce n'est pas que je ne sente tout le prix de votre amitié, et que je ne sois sensible aux preuves si flatteuses que vous m'en donnez : tous ceux qui viennent de Paris, et que j'ai le plaisir de voir, peuvent m'en être témoins; mon premier soin est de leur parler de vous avec la chaleur que m'inspire l'amitié que je vous ai jurée. Je lis, je relis vos ouvrages; j'en admire le ton de naïveté, la pureté des sentimens, l'intérêt que vous donnez à toutes les situations par une vérité et une simplicité si admirables. Je suis touché de la manière flatteuse avec laquelle vous parlez au public des sentimens d'amitié dont vous daignez m'honorer, et je suis orgueilleux d'avoir pu vous donner, par une de mes idylles, la première idée d'un petit

drame qui est à tous égards un chef-d'œuvre : l'une n'est qu'une simple fleur de prairie, l'autre un bouquet que les Grâces mêmes ont arrangé.

Et avec tous ces sentimens, j'ai pu différer si long-temps à vous écrire! j'en suis puni par les inquiétudes que mon indolence m'a causées, et j'espère de la bonté de votre cœur et de la délicatesse de vos sentimens que vous me pardonnerez.

J'ose vous recommander le porteur de cette lettre, un jeune Anglais, M. D...., qui, par la naïveté de son caractère et la noblesse de ses sentimens, pourrait vous servir de modèle pour un de ces personnages si aimables que vous savez si bien peindre. Il a fait un séjour d'un an à Zurich, fort attaché à ma maison. Je lui ai parlé de vous, je lui ai fait lire vos ouvrages, et son désir le plus ardent est de voir un homme qu'il admire et qu'il estime de tout son cœur.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens d'estime et d'amitie,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

S. Gessner.

LETTRE
DE MONSIEUR THOMAS.

Je n'ai pu avoir l'honneur, monsieur, de vous remercier plus tôt du nouveau présent que vous avez bien voulu me faire, parce que j'ai été quelque temps éloigné de Paris, et, dans ce moment-ci, je n'y retourne que pour partir encore. Je vais, dans les provinces méridionales, chercher un climat plus doux, qui convient mieux à ma santé que les brouillards et l'hiver de Paris. J'ai lu, dans cet intervalle, avec un véritable plaisir, le charmant recueil que vous avez eu la bonté de m'adresser. En me préparant à mon voyage, j'ai voyagé avec bien plus de plaisir dans les siècles et les pays que vous avez su peindre de couleurs si aimables. J'y ai retrouvé partout ce charme d'une simplicité touchante, qui fait le caractère de tout ce que vous écrivez; on aime à vivre, on voudrait prolonger sa société avec vos personnages, et on les quitte avec regret. Chaque histoire a sa couleur; les événemens sont variés, et le style est toujours piquant sans recherche. C'est une nature douce et facile, qui s'orne elle-même sans y penser. Cultivez, monsieur,

un talent si nouveau pour nous, et si loin des défauts qu'on reproche aujourd'hui à notre littérature. Fénélon vous aurait avoué pour son élève, et tous ceux qui vous connaissent et qui vous lisent désireraient vous avoir pour ami.

Agréez toute ma reconnaissance pour le plaisir que je vous dois, et l'attachement bien véritable que vous inspirez, et avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

THOMAS.

Au Louvre, 25 septembre 1789.

LETTRE D'UN JEUNE HOMME (1).

Paris, 18 novembre 1789.

MONSIEUR LE CHEVALIER,

J'ai mille choses à vous dire sur votre intéressante Estelle, sur votre vertueuse Galatée, et je ne puis trouver même une seule expression pour vous peindre toutes les sensations délicieuses que j'ai éprouvées en vous lisant. Pourquoi n'ai-je pas vos accens? mon âme, sensible comme la vôtre, pourrait vous rendre tous les mouvemens qui l'animent.

Ma plume maladroite, faible, tremblante, effrayée de la multitude de sentimens divers dont mon cœur voudrait qu'elle vous fît le tableau, dans mes mains reste immobile; eh bien! qu'elle vous trace seulement tout ce que je vous dois : le récit de mes douleurs et l'a-

(1) Nous avons cru devoir supprimer le nom, le titre et l'adresse de la personne qui a écrit cette lettre.

(*Note de l'Éditeur.*)

doucissement que vous y avez apporté, vous feront juger de la grandeur de ma reconnaissance.

Je gémissais sur la perfidie d'une amante adorée; je pleurais sur le malheur affreux d'une amie, par moi innocemment causé; mon œil désespéré contemplait avec effroi le bouleversement désastreux de ma patrie; déjà j'étais à ce point terrible où l'existence n'est plus qu'un pesant fardeau, enfin où l'on déteste la vie, quand un ami m'offre vos œuvres à lire : je les prends avec indifférence; je comptais les lire de même; mais que je fus heureusement tiré de cette erreur!

Estelle, Némorin, Galatée, Elicio, bergers et bergères de Massane et des bords du Tage; et vous qui les avez si bien célébrés; et toi, ô mon ami, à qui je dois le bonheur d'avoir lu le chantre divin de l'Occitanie, voyez tous à vos genoux celui qui, hier, était encore le plus malheureux des hommes, et dont le sort a changé en un instant. Florian, que ne pouvez-vous voir les pleurs de joie qui inondent mon visage; cette muette expression vous dirait mieux que l'éloquence la plus brûlante tout ce que vous m'avez inspiré. Les larmes amères du désespoir étaient les seules qui, jusqu'à présent, baignèrent mes yeux; aujourd'hui je

sens couler celles de la consolation ; aujourd'hui je cesse d'être malheureux, et c'est à vous que je dois ce bonheur.

Par cette lettre j'avoue ma dette envers vous, mais je ne l'acquitte pas. Il faudrait être un Florian pour rendre un digne hommage à M. de Florian.

Agréez l'assurance de l'estime vraie, de l'attachement sans bornes et du respect profond avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le chevalier,

Votre très humble et très obéissant serviteur, etc.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE FLORIAN

A LA PRÉCÉDENTE.

Châteauneuf-sur-Loire, 21 novembre 1789.

La lettre aimable, monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a été renvoyée ici, et je me hâte de vous remercier de tout ce qu'elle contient d'obligeant et de beaucoup trop flatteur pour moi. Il me serait doux de penser que mes faibles ouvrages ont pu vous être de quelque secours dans un moment où vous aviez besoin qu'on rendît à votre âme ses forces; mais ce n'est point moi, monsieur, qui vous ai sauvé du désespoir; ce sont les vertus que votre cœur chérit, c'est la tendresse que vous devez aux auteurs de vos jours, à vos amis, à tout ce qui vous aime; c'est enfin l'espoir d'être utile à vos semblables, le plus doux et le premier de nos devoirs. Je n'ai pu, tout au plus, que vous rappeler ces idées chères à votre âme. Elles ont suffi pour vous donner la force de supporter vos maux, et votre reconnaissance vous a fait regarder comme un mé-

decin habile celui qui n'a fait que cueillir l'herbe salutaire née dans votre propre jardin.

C'est moi, monsieur, qui vous dois de véritables remercîmens pour des éloges que je suis loin de mériter. Personne ne connaît mieux que moi les défauts des livres que vous me vantez; mais personne ne met plus de prix aux suffrages des cœurs sensibles; et, à ce titre, je vous prie de recevoir les expressions de la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

FLORIAN.

COUPLETS
A M. DE FLORIAN.

AIR de sa jolie romance d'Estelle : *Ah! s'il est dans notre village*, etc.

AH! si voyez sur ce rivage
Sensible et gentil troubadour,
A qui les Muses et l'Amour
Prêtent leur plus touchant langage.
C'est Florian, n'en doutez pas.
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Si les accens de sa musette
Au berger servent de leçons,
Si le cœur retient ses chansons,
Et si la bouche les répète,
C'est encor lui, n'en doutez pas.
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Si les doux pensers qu'il inspire
Intéressent le tendre amant,
Si la bergère en l'écoutant
Tout à coup s'arrête et soupire,
C'est encor lui, n'en doutez pas.
Grâces, vers lui guidez mes pas.

REYNIER.

FIN.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LETTRES A M. DE FLORIAN,

ET RÉPONSES DE CE DERNIER.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

DE FLORIAN,

FABLES.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue de l'Hirondelle, n°. 22.

FABLES

DE

FLORIAN.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
LA FONT. Fables, liv. V, I.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue de l'Hirondelle, no. 22.

FABLES

DE

FLORIAN.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
LA FONT. Fables, liv. V, 1.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.

DE LA FABLE.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis, me voyant occupé de faire des fables, me proposa de me présenter à un de ses oncles, vieillard aimable et obligeant, qui, toute sa vie, avoit aimé de prédilection le genre de l'apologue, possédoit dans sa bibliothèque presque tous les fabulistes, et relisoit sans cesse La Fontaine.

J'acceptai avec joie l'offre de mon ami : nous allâmes ensemble chez son oncle.

Je vis un petit vieillard de quatre vingts ans à peu près, mais qui se tenoit encore droit. Sa physionomie étoit douce et gaie, ses yeux vifs et spirituels; son visage, son souris, sa manière d'être, annonçoient cette paix de

l'âme, cette habitude d'être heureux par soi qui se communique aux autres. On étoit sûr, au premier abord, que l'on voyoit un honnête homme que la fortune avoit respecté. Cette idée faisoit plaisir, et préparoit doucement le cœur à l'attrait qu'il éprouvoit bientôt pour cet honnête homme.

Il me reçut avec une bonté franche et polie, me fit asseoir près de lui, me pria de parler un peu haut, parce qu'il avoit, me dit-il, le bonheur de n'être que sourd; et, déja prévenu par son neveu que je me donnois les airs d'être un fabuliste, il me demanda si j'aurois la complaisance de lui dire quelques-uns de mes apologues.

Je ne me fis pas presser, j'avois déja de la confiance en lui. Je choisis promptement celles de mes fables que je regardois comme les meilleures; je m'efforçai de les réciter de mon mieux, de les parer de tout le prestige du débit, de les jouer en les disant; et je cherchai

dans les yeux de mon juge à deviner s'il étoit satisfait.

Il m'écoutoit avec bienveillance, sourioit de temps en temps à certains traits, rapprochoit ses sourcils à quelques autres, que je notois en moi-même pour les corriger. Après avoir entendu une douzaine d'apologues, il me donna ce tribut d'éloges que les auteurs regardent toujours comme le prix de leur travail, et qui n'est souvent que le salaire de leur lecture. Je le remerciai, comme il me louoit, avec une reconnoissance modérée; et ce petit moment passé, nous commençâmes une conversation plus cordiale.

J'ai reconnu dans vos fables, me dit-il, plusieurs sujets pris dans des fables anciennes ou étrangères.

Oui, lui répondis-je, toutes ne sont pas de mon invention. J'ai lu beaucoup de fabulistes; et lorsque j'ai trouvé des sujets qui me convenoient, qui n'avoient pas été traités par La Fontaine,

je ne me suis fait aucun scrupule de m'en emparer. J'en dois quelques-uns à Ésope, à Bidpaï, à Gay, aux fabulistes allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Yriarte, poëte dont je fais grand cas, et qui m'a fourni mes apologues les plus heureux. Je compte bien en prévenir le public dans une préface, afin que l'on ne puisse pas me reprocher.....

Oh! c'est fort égal au public, interrompit-il en riant. Qu'importe à vos lecteurs que le sujet d'une de vos fables ait été d'abord inventé par un Grec, par un Espagnol, ou par vous? L'important, c'est qu'elle soit bien faite. La Bruyère a dit : *Le choix des pensées est invention.* D'ailleurs vous avez pour vous l'exemple de La Fontaine. Il n'est guère de ses apologues que je n'aie retrouvés dans des auteurs plus anciens que lui. Mais comment y sont-ils? Si quelque chose pouvoit ajouter à sa gloire, ce seroit cette comparaison.

N'ayez donc aucune inquiétude sur ce point.

En poésie, comme à la guerre, ce qu'on prend à ses frères est vol, mais ce qu'on enlève aux étrangers est conquête.

Parlons d'une chose plus importante. Comment avez-vous considéré l'apologue?

A cette question, je demeurai surpris, je rougis un peu, je balbutiai; et, voyant bien, à l'air de bonté du vieillard, que le meilleur parti étoit d'avouer mon ignorance, je lui répondis, si bas qu'il me le fit répéter, que je n'avois pas encore assez réfléchi sur cette question, mais que je comptois m'en occuper quand je ferois mon discours préliminaire.

J'entends, me répondit-il : vous avez commencé par faire des fables; et, quand votre recueil sera fini, vous réfléchirez sur la fable. Cette manière de procéder est assez commune, même

pour des objets plus importants. Au surplus, quand vous auriez pris la marche contraire, qui sûrement eût été plus raisonnable, je doute que vos fables y eussent gagné. Ce genre d'ouvrage est peut-être le seul où les poétiques sont à peu près inutiles, où l'étude n'ajoute presque rien au talent; où, pour me servir d'une comparaison qui vous appartient, on travaille, par une espèce d'instinct, aussi bien que l'hirondelle bâtit son nid, ou bien aussi mal que le moineau fait le sien.

Cependant je ne doute point que vous n'ayez lu, dans beaucoup de préfaces de fables, que *l'apologue est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action :* définition qui, par parenthèse, peut convenir au poëme épique, à la comédie, au roman, et ne pourroit s'appliquer à plusieurs fables, comme celles de *Philomèle et Progné*, de *l'Oiseau blessé d'une flèche*, du *Paon se plaignant à Junon*,

du *Renard et du Buste*, etc. qui proprement n'ont point d'action, et dont tout le sens est renfermé dans le seul mot de la fin; ou comme celles de *l'Ivrogne et sa Femme*, du *Rieur et des Poissons*, de *Tircis et Amarante*, du *Testament expliqué par Ésope*, qui n'ont que le mérite assez grand d'être parfaitement contées, et qu'on seroit bien fâché de retrancher quoiqu'elles n'aient point de morale. Ainsi cette définition, reçue de tous les temps, ne me paroît pas toujours juste.

Vous avez lu sûrement encore, dans le très ingénieux discours que feu M. de la Motte a mis à la tête de ses fables, que, *pour faire un bon apologue, il faut d'abord se proposer une vérité morale, la cacher sous l'allégorie d'une image qui ne pèche ni contre la justesse, ni contre l'unité, ni contre la nature; amener ensuite des acteurs que l'on fera parler dans un style familier mais élégant, simple mais*

ingénieux, animé de ce qu'il y a de plus riant et de plus gracieux, en distinguant bien les nuances du riant et du gracieux, du naturel et du naïf.

Tout cela est plein d'esprit, j'en conviens : mais, quand on saura toutes ces finesses, on sera tout au plus en état de prouver, comme l'a fait M. de la Motte, que la fable des *deux Pigeons* est une fable imparfaite, car elle pèche *contre l'unité ;* que celle du *Lion amoureux* est encore moins bonne, *car l'image entière est vicieuse*[1]. Mais, pour le malheur des définitions et des règles, tout le monde n'en sait pas moins par cœur l'admirable fable des *deux Pigeons*, tout le monde n'en répète pas moins souvent ces vers du *Lion amoureux*,

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu prudence ;

---

[1] Œuvres de la Motte, *discours sur la fable*, tom. IX, pag. 22 et suiv.

et personne ne se soucie de savoir qu'on peut démontrer rigoureusement que ces deux fables sont contre les règles.

Vous exigerez peut-être de moi, en me voyant critiquer avec tant de sévérité les définitions, les préceptes donnés sur la fable, que j'en indique de meilleurs : mais je m'en garderai bien, car je suis convaincu que ce genre ne peut être défini et ne peut avoir de préceptes. Boileau n'en a rien dit dans son *Art poétique ;* et c'est peut-être parce qu'il avoit senti qu'il ne pouvoit le soumettre à ses lois. Ce Boileau, qui assurément étoit poëte, avoit fait la fable de *la Mort et du Malheureux*, en concurrence avec La Fontaine. J. B. Rousseau, qui étoit poëte aussi, traita le même sujet. Lisez dans M. d'Alembert [1] ces deux apologues comparés

[1] Histoire des membres de l'académie française, tome III.

avec celui de La Fontaine ; vous trouverez la même morale, la même image, la même marche, presque les mêmes expressions ; cependant les deux fables de Boileau et de Rousseau sont au moins très médiocres, et celle de La Fontaine est un chef-d'œuvre.

La raison de cette différence nous est parfaitement développée dans un excellent morceau sur la fable, de M. Marmontel.[1] Il n'y donne pas les moyens d'écrire de bonnes fables, car ils ne peuvent pas se donner ; il n'expose point les principes, les règles qu'il faut observer, car je répète que dans ce genre il n'y en a point : mais il est le premier, ce me semble, qui nous ait expliqué pourquoi l'on trouve un si grand charme à lire La Fontaine, d'où vient l'illusion que nous cause cet inimitable écrivain. « Non-seulement, dit « M. Marmontel, La Fontaine a oui

[1] Éléments de littérature, tome III.

« dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il « croit le voir encore. Ce n'est pas un « poëte qui imagine, ce n'est pas un « conteur qui plaisante ; c'est un témoin « présent à l'action, et qui veut vous y « rendre présent vous-même : son éru-« dition, son éloquence, sa philoso-« phie, sa politique, tout ce qu'il a d'i-« magination, de mémoire, de senti-« ment, il met tout en œuvre, de la « meilleure foi du monde, pour vous « persuader ; et c'est cet air de bonne « foi, c'est le sérieux avec lequel il « mêle les plus grandes choses avec les « plus petites, c'est l'importance qu'il « attache à des jeux d'enfants, c'est « l'intérêt qu'il prend pour un lapin et « une belette, qui font qu'on est tenté « de s'écrier à chaque instant, Le bon « homme ! etc. »

M. Marmontel a raison ; quand ce mot est dit, on pardonne tout à l'auteur, on ne s'offense plus des leçons qu'il nous fait, des vérités qu'il nous

apprend; on lui permet de prétendre à nous enseigner la sagesse, prétention que l'on a tant de peine à passer à son égal. Mais un *bon homme* n'est plus notre égal : sa simplicité crédule, qui nous amuse, qui nous fait rire, nous délivre à nos yeux de sa supériorité; on respire alors, on peut hardiment sentir le plaisir qu'il nous donne; on peut l'admirer et l'aimer sans se compromettre.

Voilà le grand secret de La Fontaine, secret qui n'étoit son secret que parce qu'il l'ignoroit lui-même.

Vous me prouvez, lui répondis-je assez tristement, qu'à moins d'être un La Fontaine il ne faut pas faire de fables; et vous sentez que la seule réponse à cette affligeante vérité c'est de jeter au feu mes apologues. Vous m'en donnez une forte tentation : et comme, dans les sacrifices un peu pénibles, il faut toujours profiter du moment où l'on se trouve en force, je vais, en rentrant chez moi....

Faire une sottise, interrompit-il; sottise dont vous ne seriez point tenté, si vous aviez moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus de véritable admiration pour La Fontaine.

Comment! repris-je d'un ton presque fâché, quelle plus grande preuve de modestie puis-je donner que de brûler un ouvrage qui m'a coûté des années de travail? et quel plus grand hommage peut recevoir de moi l'admirable modèle dont je ne puis jamais approcher?

Monsieur le fabuliste, me dit le vieillard en souriant, notre conversation pourra vous fournir deux bonnes fables, l'une sur l'amour-propre, l'autre sur la colère. En attendant, permettez-moi de vous faire une question que je veux aussi habiller en apologue.

Si la plus belle des femmes, Hélène par exemple, régnoit encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers, fussent ravis d'admiration en la voyant paroître dans les jeux

publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grâce, de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paroître la reine, se croiroit obligée d'aller se cacher? Vous lui diriez : Ma chère enfant, pourquoi vous priver des jeux? Personne, je vous assure, ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde; comment vous vient-il dans la tête que l'on puisse songer à deux? Tenez-vous à votre place. La plupart des Grecs ne vous regarderont pas, car la reine est là haut, et vous êtes ici. Ceux qui vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en a même qui peut-être vous trouveront à leur gré : vous en ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté de cette reine du monde.

Quand vous lui auriez dit cela, si la petite fille vouloit encore s'aller cacher, ne lui conseilleriez-vous point d'avoir moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus d'admiration pour Hélène?

Vous m'entendez; et je ne crois pas nécessaire, ainsi que l'exige M. de la Motte, de placer la moralité à la fin de mon apologue.

Ne brûlez donc point vos fables, et soyez sûr que La Fontaine est si divin, que beaucoup de places infiniment au-dessous de la sienne sont encore très belles. Si vous pouvez en avoir une, je vous en ferai mon compliment. Pour cela, vous n'avez besoin que de deux choses que je vais tâcher de vous expliquer.

Quoique je vous aie dit que je ne connois point de définition juste et précise de l'apologue, j'adopterois pour la plupart celle que La Fontaine lui-

même a choisie, lorsqu'en parlant du recueil de ses fables il l'appelle,

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

En effet, un apologue est une espèce de petit drame; il a son exposition, son nœud, son dénoûment. Que les acteurs en soient des animaux, des dieux, des arbres, des hommes, il faut toujours qu'ils commencent par me dire ce dont il s'agit, qu'ils m'intéressent à une situation, à un évènement quelconque, et qu'ils finissent par me laisser satisfait, soit de cet évènement, soit quelquefois d'un simple mot, qui est le résultat moral de tout ce qu'on a dit ou fait. Il me seroit aisé, si je ne craignois d'être trop bavard, de prendre au hasard une fable de La Fontaine, et de vous y faire voir l'avant-scène, l'exposition, faite souvent par un monologue, comme dans la fable du *Berger et son Troupeau*; l'intérêt commençant avec la situation, comme dans *la*

Colombe et la Fourmi; le danger croissant d'acte en acte, car il y en a de plusieurs actes, comme *l'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ;* et le dénoûment enfin, mis quelquefois en spectacle, comme dans *le Loup devenu berger*, plus communément en simple récit.

Cela posé, comme le fabuliste ne peut être aidé par de véritables acteurs, par le prestige du théâtre, et qu'il doit cependant me donner la comédie, il s'ensuit que son premier besoin, son talent le plus nécessaire, doit être celui de peindre : car il faut qu'il montre aux regards ce théâtre, ces acteurs qui lui manquent; il faut qu'il fasse lui-même ses décorations, ses habits; que non-seulement il écrive ses rôles, mais qu'il les joue en les écrivant; et qu'il exprime à la fois les gestes, les attitudes, les mines, les jeux de visage, qui ajoutent tant à l'effet des scènes.

Mais ce talent de peindre ne suffiroit

pas pour le genre de la fable, s'il ne se trouvoit réuni avec celui de conter gaiement : art difficile et peu commun; car la gaieté que j'entends est à la fois celle de l'esprit et celle du caractère. C'est ce don, le plus désirable sans doute puisqu'il vient presque toujours de l'innocence, qui nous fait aimer des autres parce que nous pouvons nous aimer nous-mêmes; change en plaisirs toutes nos actions, et souvent tous nos devoirs; nous délivre, sans nous donner la peine de l'attention, d'une foule de défauts pénibles, pour nous orner de mille qualités qui ne coûtent jamais d'efforts. Enfin cette gaieté, selon moi, est la véritable philosophie, qui se contente de peu sans savoir que c'est un mérite, supporte avec résignation les maux inévitables de la vie sans avoir besoin de se dire que l'impatience n'y changeroit rien, et sait encore faire le bonheur de ceux qui nous environnent du seul supplément de notre propre bonheur.

Voilà la gaieté que je veux dans l'écrivain qui raconte : elle entraîne avec elle le naturel, la grâce, la naïveté. Le talent de peindre, comme vous savez, comprend le mérite du style et le grand art de faire des vers qui soient toujours de la poésie. Ainsi je conclus que tout fabuliste qui réunira ces deux qualités pourra se flatter, non pas d'être l'égal de La Fontaine, mais d'être souffert après lui.

Parlez-vous sérieusement, lui dis-je, et prétendez-vous m'encourager ? Si tout ce que vous venez de détailler n'est que le moins qu'on puisse exiger d'un fabuliste, que voulez-vous que je devienne? Ou laissez-moi brûler mes fables, ou ne me démontrez pas qu'elles ne réussiront point. Je pourrois vous répondre pourtant que l'élégant Phèdre n'est rien moins que gai, que le laconique Ésope ne l'est pas beaucoup davantage, que l'Anglais Gay n'est presque

jamais qu'un philosophe de mauvaise humeur, et que cependant....

Ces messieurs-là, reprit le vieillard, n'ont rien de commun avec vous. Indépendamment de la différence de leur nation, de leur siècle, de leur langue, songez que Phèdre fut le premier chez les Romains qui écrivit des fables en vers, que Gay fut de même le premier chez les Anglais. Je ne prétends pas assurément leur disputer leur mérite : mais croyez que ce mot de *premier* ne laisse pas de faire à la réputation des hommes. Quant à votre Ésope, je ne dirai pas qu'il fut aussi le premier chez les Grecs, car je suis persuadé qu'il n'a jamais existé.

Quoi! répliquai-je, cet Ésope dont nous avons les ouvrages, dont j'ai lu la vie dans Méziriac, dans La Fontaine, dans tant d'autres, ce Phrygien si fameux par sa laideur, par son esprit, par sa sagesse, n'auroit été qu'un personnage imaginaire? Quelles preuves

en avez-vous? Et qui donc, à votre avis, est l'inventeur de l'apologue?

Vous pressez un peu les questions reprit-il avec douceur, et vous allez m'engager dans une discussion scientifique à laquelle je ne suis guère propre, car on ne peut être moins savant que moi. Pour ce qui regarde Ésope, je vous renvoie à une dissertation fort bien faite de feu M. Boulanger, *sur les incertitudes qui concernent les premiers écrivains de l'antiquité*. Vous y verrez que cet Ésope, si renommé par ses apologues, et que les historiens ont placé dans le sixième siècle avant notre ère, se trouve à la fois le contemporain de Crésus roi de Lydie, d'un Necténabo roi d'Égypte, qui vivoit cent quatre-vingts ans après Crésus, et de la courtisanne Rhodope, qui passe pour avoir élevé une de ces fameuses pyramides bâties au moins dix-huit cents ans avant Crésus. Voilà déja d'assez grands

anachronismes pour rejeter comme fabuleuses toutes les vies d'Ésope.

Quant à ses ouvrages, les Orientaux les réclament et les attribuent à Lockman, fabuliste célèbre en Asie depuis des milliers d'années, surnommé *le Sage* par tout l'Orient, et qui passe pour avoir été, comme Ésope, esclave, laid et contrefait.

M. Boulanger, par des raisons très plausibles, démontre à peu près qu'Ésope et Lockman ne sont qu'un. Il est vrai qu'il donne ensuite des raisons presque aussi bonnes, tirées de l'étymologie, de la ressemblance des noms phéniciens, hébreux, arabes, pour prouver que ce Lockman *le Sage* pourroit fort bien être le roi Salomon. Il va plus loin; et, comparant toujours les identités, les rapports des noms, les similitudes des anecdotes, il en conclut que ce Salomon, si révéré dans l'Orient pour sa sagesse, son esprit, sa puissance, ses ouvrages, étoit Joseph, fils

de Jacob, premier ministre d'Égypte. De là, revenant à Ésope, il fait un rapprochement fort ingénieux d'Ésope et de Joseph, tous deux réduits à l'esclavage et faisant prospérer la maison de leur maître, tous deux enviés, persécutés, et pardonnant à leurs ennemis; tous deux voyant en songe leur grandeur future, et sortant d'esclavage à l'occasion de ce songe; tous deux excellant dans l'art d'interpréter les choses cachées; enfin tous deux favoris et ministres, l'un du Pharaon d'Égypte, l'autre du roi de Babylone.

Mais, sans adopter toutes les opinions de M. Boulanger, je me borne à regarder comme à peu près sûr que ce prétendu Ésope n'est qu'un nom supposé sous lequel on répandit dans la Grèce des apologues connus long-temps auparavant dans l'Orient. Tout nous vient de l'Orient; et c'est la fable, sans aucun doute, qui a le plus conservé du caractère et de la tournure de l'esprit

asiatique. Ce goût de paraboles, d'énigmes, cette habitude de parler toujours par images, d'envelopper les préceptes d'un voile qui semble les conserver, durent encore en Asie; leurs poëtes, leurs philosophes, n'ont jamais écrit autrement.

Oui, lui dis-je, je suis de votre avis sur ce point : mais quel est le pays de l'Asie que vous regardez comme le berceau de la fable ?

Là-dessus, me répondit-il, je me suis fait un petit système qui pourroit bien n'être pas plus vrai que tant d'autres : mais, comme c'est peu important, je ne m'en suis pas refusé le plaisir. Voici mes idées sur l'origine de la fable : je ne les dis guère qu'à mes amis, parce qu'il n'y a pas grand inconvénient à se tromper avec eux.

Nulle part on n'a dû s'occuper davantage des animaux que chez le peuple où la métempsycose étoit un dogme reçu. Dès qu'on a pu croire que notre

âme passoit après notre mort dans le corps de quelque animal, on n'a rien eu de mieux à faire, rien de plus raisonnable, rien de plus conséquent, que d'étudier avec soin les mœurs, les habitudes, la façon de vivre de ces animaux si intéressants, puisqu'ils étoient à la fois pour l'homme l'avenir et le passé, puisqu'on voyoit toujours en eux ses pères, ses enfants et soi-même.

De l'étude des animaux, de la certitude qu'ils ont notre âme, on a dû passer aisément à la croyance qu'ils ont un langage. Certaines espèces d'oiseaux l'indiquent même sans cela. Les étourneaux, les perdrix, les pigeons, les hirondelles, les corbeaux, les grues, les poules, une foule d'autres, ne vivent jamais que par grandes troupes. D'où viendroit ce besoin de société, s'ils n'avoient pas le don de s'entendre? Cette seule question dispense d'autres raisonnements qu'on pourroit alléguer.

Voilà donc le dogme de la métempsycose, qui, en conduisant naturellement les hommes à l'attention, à l'intérêt pour les animaux, a dû les mener promptement à la croyance qu'ils ont un langage. De là je ne vois plus qu'un pas à l'invention de la fable, c'est-à-dire, à l'idée de faire parler ces animaux pour les rendre les précepteurs des humains.

Montaigne a dit que *notre sapience apprend des bêtes les plus utiles enseignements aux plus grandes et plus nécessaires parties de la vie.* En effet, sans parler des chiens, des chevaux, de plusieurs autres animaux, dont l'attachement, la bonté, la résignation, devroient sans cesse faire honte aux hommes, je ne veux prendre pour exemple que les mœurs du chevreuil, de cet animal si joli, si doux, qui ne vit point en société, mais en famille; épouse toujours, à la manière des Guèbres, la sœur avec laquelle il

vint au monde, avec laquelle il fut élevé; qui demeure avec sa compagne, près de son père et de sa mère, jusqu'à ce que, père à son tour, il aille se consacrer à l'éducation de ses enfants, leur donner les leçons d'amour, d'innocence, de bonheur, qu'il a reçues et pratiquées; qui passe enfin sa vie entière dans les douceurs de l'amitié, dans les jouissances de la nature, et dans cette heureuse ignorance, cette imprévoyance des maux, *cette incuriosité qui*, comme dit le bon Montaigne, *est un chevet si doux, si sain à reposer une tête bien faite.*

Pensez-vous que le premier philosophe qui a pris la peine de rapprocher de ces mœurs si pures, si douces, nos intrigues, nos haines, nos crimes; de comparer avec mon chevreuil, allant paisiblement au gagnage, l'homme, caché derrière un buisson, armé de l'arc qu'il a inventé pour tuer de plus loin ses frères, et employant ses soins,

son adresse, à contrefaire le cri de la mère du chevreuil, afin que son enfant trompé, venant à ce cri qui l'appelle [1], reçoive une mort plus sûre des mains du perfide assassin; pensez-vous, dis-je, que ce philosophe n'ait pas aussitôt imaginé de faire causer ensemble les chevreuils pour reprocher à l'homme sa barbarie, pour lui dire les vérités dures que mon philosophe n'auroit pu hasarder sans s'exposer aux effets cruels de l'amour-propre irrité? Voilà la fable inventée; et, si vous avez pu me suivre dans mon diffus verbiage, vous devez conclure avec moi que l'apologue a dû naître dans l'Inde, et que le premier fabuliste fut sûrement un brachmane.

Ici le peu que nous savons de ce beau pays s'accorde avec mon opinion. Les apologues de Bidpaï sont le plus ancien monument que l'on connoisse

---

[1] C'est ainsi qu'on tue les chevreuils.

dans ce genre; et Bidpaï étoit un brachmane. Mais, comme il vivoit sous un roi puissant dont il fut le premier ministre, ce qui suppose un peuple civilisé dès long-temps, il est assez vraisemblable que ses fables ne furent pas les premières. Peut-être même n'est-ce qu'un recueil des apologues qu'il avoit appris à l'école des gymnosophistes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces apologues indiens, parmi lesquels on trouve *les deux Pigeons*, ont été traduits dans toutes les langues de l'Orient, tantôt sous le nom de Bidpaï ou Pilpai, tantôt sous celui de Lockman. Ils passèrent ensuite en Grèce sous le titre de fables d'Ésope. Phèdre les fit connoître aux Romains. Après Phèdre, plusieurs Latins, Aphthonius [1], Avien, Gabrias, composèrent

[1] Aphthonius et Gabrias ou Babrias sont deux fabulistes grecs. C'est par erreur que

aussi des fables. D'autres fabulistes plus modernes, tels que Faërne, Abstémius, Camérarius, en donnèrent des recueils, toujours en latin, jusqu'à la fin du seizième siècle qu'un nommé Hégémon, de Châlons-sur-Saone, s'avisa le premier de faire des fables en vers français. Cent ans après, La Fontaine parut; et La Fontaine fit oublier toutes les fables passées, et, je tremble de vous le dire, vraisemblablement aussi toutes les fables futures. Cependant M. de la Motte et quelques autres fabulistes très estimables de notre temps ont eu, depuis La Fontaine, des succès mérités. Je ne les juge pas devant vous, parce que ce sont vos rivaux; je me borne à vous souhaiter de les valoir.

Voilà l histoire de la fable, telle que je la conçois et la sais. Je vous l'ai faite

---

Florian les place ici parmi les fabulistes latins. *(Note de l'éditeur.)*

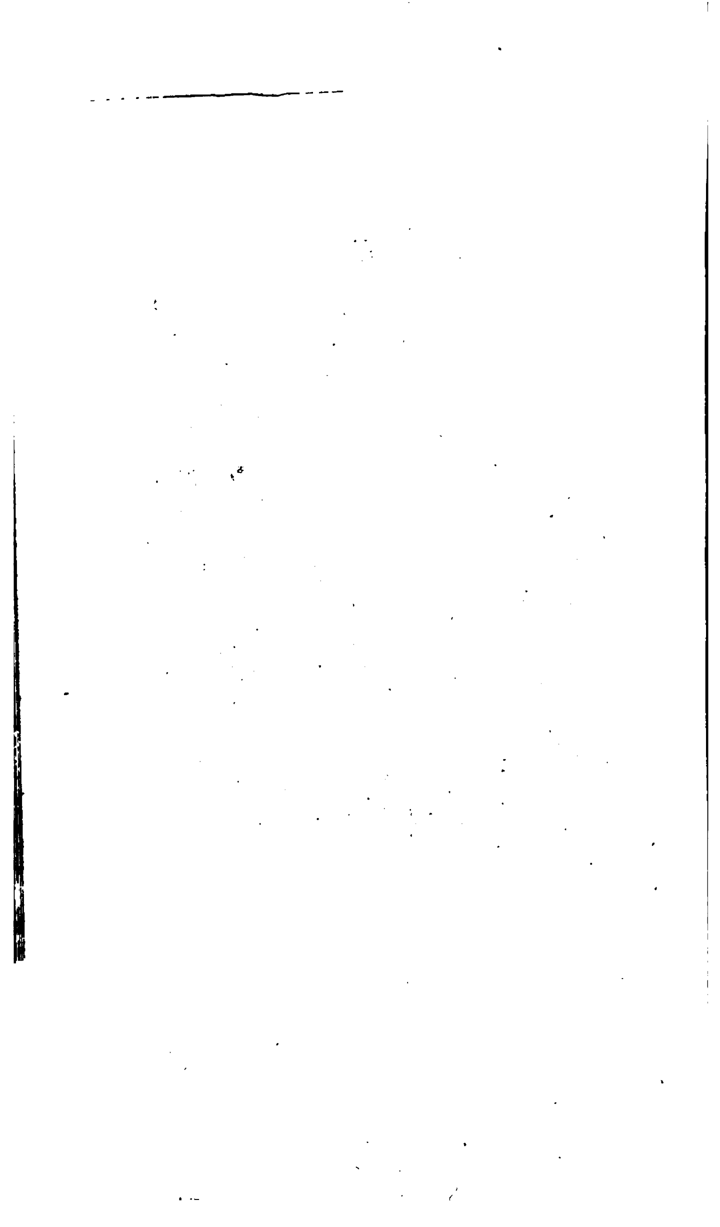
pour mon plaisir peut-être plus que pour le vôtre. Pardonnez cette digression à mon âge et à mon goût pour l'apologue.

A ces mots le vieillard se tut. Je crois qu'il en étoit temps, car il commençoit à se fatiguer. Je le remerciai des instructions qu'il m'avoit données, et lui demandai la permission de lui porter le recueil de mes fables, pour qu'il voulût bien retrancher d'une main plus ferme que la mienne celles qu'il trouveroit trop mauvaises, et m'indiquer les fautes susceptibles d'être corrigées dans celles qu'il laisseroit. Il me le promit, me donna rendez-vous à huit jours de là. On juge que je fus exact à ce rendez-vous : mais quelle fut ma douleur, lorsque arrivant avec mon manuscrit j'appris à la porte du vieillard qu'il étoit mort de la veille! Je le regrettai comme un bienfaiteur, car il l'auroit été, et c'est la même chose. Je ne me sentis pas le courage

de corriger sans lui mes apologues, encore moins celui d'en retrancher; et privé de conseil, de guide, précisément à l'instant où l'on m'avoit fait sentir combien j'en avois besoin, pour me délivrer du soin fatigant de songer sans cesse à mes fables, je pris le parti de les imprimer. C'est à présent au public à faire l'office du vieillard : peut-être trouverai-je en lui moins de politesse, mais il trouvera dans moi la même docilité.







FABLES
DE FLORIAN.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nüe
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étoient un peu détruits.
Jeunes et vieux fuyoient sa vue.
La pauvre Vérité restoit là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
Eh ! vous voilà, bon jour, dit-elle :
Que faites vous ici seule sur un chemin?
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,

Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.

FABLE II.

LE BOEUF, LE CHEVAL ET L'ANE.

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputoient la préséance.
Un baudet! direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,
Élèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguoit ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier sa valeur, ses nobles exercices,
Et l'âne son utilité.
Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres.
En voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur; il explique l'affaire,
Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon bas-normand,
Crie aussitôt: La chose est claire,
Le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur, c'étoit un gros meûnier;
L'âne doit marcher le premier:
Tout autre avis seroit d'une injustice extrême.

Oh que nenni, dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur,
Au bœuf appartient cet honneur.
Quoi ! reprend le coursier, écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt ?
Eh mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous plaît ?
N'est-ce pas le code ordinaire ?

FABLE III.

LE ROI ET LES DEUX BERGERS.

Certain monarque un jour déploroit sa misère,
Et se lamentoit d'être roi :
Quel pénible métier ! disoit-il ; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi ?
Je voudrois vivre en paix, on me force à la guerre ;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts ;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse ;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse :
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine ;
Plus j'en fais, moins je réussis.
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlants, éperdus,
Et des beliers sans force errant dans les bruyères.

Leur conducteur Guillot alloit, vênoit, couroit,
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et tandis qu'il est d'un côté
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite;
Le berger court, l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage:
Cela console un peu. Comme il disoit ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne,
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissants,
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisoit des vers pour son Iris,
Les chantoit doucement aux échos attendris,
Et puis répétoit l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi tout étonné disoit: Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère;

On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirois!... Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paroît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine :
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyoit tout couché dessus l'herbette,
Et ne quittoit pas sa musette.
Alors le roi presque en courroux
Lui dit: Comment fais-tu? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens!
Sire, dit le berger, la chose est fort facile;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.

FABLE IV.

LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Alloient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,

Lui dit : pour nous la bonne aubaine !
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit, *pour moi* c'est différent.
Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : Nous sommes perdus ! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot ; mais *toi* c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

FABLE V.

LES SERINS ET LE CHARDONNERET.

Un amateur d'oiseaux avoit, en grand secret.
Parmi les œufs d'une serine
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins

Que s'il étoit de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la béquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait!
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : Il est temps enfin de vous connoître;
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec.... Oui, dit l'oiseau; j'ai ce qu'il vous plaira;
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire :
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnoissant
Un bienfaiteur est plus qu'un père.

FABLE VI.

LE CHAT ET LE MIROIR.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats.
Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par là; de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux.... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.

Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus long-temps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris :
Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère ?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.

FABLE VII.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor.
C'est ainsi que parloit une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutoient à peine.
C'étoit au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendoient des montagnes ;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ah ! ah ! crioient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,

Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant:
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits

Pourquoi quittoient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que.... c'est que.... Je ne finirois pas.

FABLE VIII.

LE CALIFE.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formoient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoroient le parvis;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyoit réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocard.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand étoit l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Couloit des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déja dit que sa retraite
Masquoit le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,

Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier;
On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et, quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière :
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir, chaque matin, sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connois Almamon, son cœur en gémira.
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui vouloit punir ce téméraire
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée;
Ma gloire tient à sa durée :
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste;
En voyant le palais ils diront : Il fut grand;
En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste.

FABLE IX.

LA MORT.

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers toute sa cour.
Elle vouloit choisir un bon premier ministre
Qui rendît ses États encor plus florissants.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.
C'étoient trois sujets excellents;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendoient justice à leurs talents.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvoit nier qu'elle n'eût du mérite,
Nul n'osoit lui rien disputer;
Lorsque d'un médecin arriva la visite,
Et l'on ne sut alors qui devoit l'emporter.
La Mort même étoit en balance :
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus;
Elle choisit l'Intempérance.

FABLE X.

LES DEUX JARDINIERS.

Deux frères jardiniers avoient par héritage
Un jardin dont chacun cultivoit la moitié ;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisoient leur ménage.
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyoit un très grand docteur ;
Et monsieur Jean passoit sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite ;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain ;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importants secrets,
Il n'arrose point son marais ;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied ; le vent du nord lui tue

Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse,
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travailloit en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchoit, arrosoit tout du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignoroit sans vouloir discourir,
Il semoit bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi dans son terrain tout venoit à merveille;
Il avoit des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savoit faire;
Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère :
Je travaille, et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage?

FABLE XI.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint

Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle:
Un vieux chat, son compagnon.
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot:
Tu croyois donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime!

FABLE XII.

LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE.

Colin gardoit un jour les vaches de son père;
Colin n'avoit pas de bergère,
Et s'ennuyoit tout seul. Le garde sort du bois:
Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine,
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin: mais, si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse;
Je réponds du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien:
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
Va le tuer. Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,

Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons : il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil... Colin impatient
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant ;
De vaches, point ; elles étoient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père ;
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.

FABLE XIII.

LA COQUETTE ET L'ABEILLE.

Chloé, jeune et jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettoit au travail, j'entends à sa toilette ;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disoit à son cher confident

Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
Au secours! au secours! crie aussitôt la dame:
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. Helas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur:
La bouche de Chloé me sembloit une rose,
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère:
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens.
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

FABLE XIV.

L'ÉLÉPHANT BLANC.

Dans certains pays de l'Asie
On révère les éléphants,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or,
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.

Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs
Ce qui lui valoit tant d'honneurs
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'étoit qu'une bête.
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;
L'on connoît votre dignité,
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans les corps des éléphants blancs.
Nos talapoins l'ont dit, ainsi la chose est sûre:
— Quoi! vous nous croyez des héros?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature?
— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure;
Et si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture:
Nous sommes fiers et caressants;
Modérés, quoique tout-puissants;
On ne nous voit point faire injure
A plus foible que nous; l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus:
Quelles preuves faut-il de plus?
Comment nous croyez-vous des hommes?

FABLE XV.

LE LIERRE ET LE THYM.

Que je te plains, petite plante!
Disoit un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue;
Je ne puis sur ce point disputer avec toi:
Mais je me soutiens par moi-même;
Et sans cet arbre, appui de ta foiblesse extrême,
Tu ramperois plus bas que moi.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin
Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.

FABLE XVI.

LE CHAT ET LA LUNETTE.

Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit, pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur
Où lapins et perdrix étoient en abondance.
Là ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivoit, attendoit, immoloit tour à tour
Et quadrupède et volatile.
Les gardes épioient l'insolent braconnier :
Mais, dans le fort du bois caché près d'un terrier,
Le drôle trompoit leur adresse.
Cependant il craignoit d'être pris à la fin,
Et se plaignoit que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causoit souvent de la tristesse;
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :
C'étoit une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avoit perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petits coups rouler sur le côté,

Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,
Étonné que rien n'en sortît.
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts; c'étoit le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyoient pas.
Ah! quel trésor! dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde:
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.
Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête,
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette
Qu'il retourne suivant l'objet:
On voit là bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite.

FABLE XVII.

LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

De grâce apprenez-moi comment l'on fait fortune,
Demandoit à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
— Oh ! trop pénible est cette vie,
Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs, l'intrigue... — Elle est trop vile.
Sans vice et sans travail je voudrois m'enrichir,
— Eh bien ! sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir.

FABLE XVIII.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

Chacun de nous souvent connoît bien ses défauts;
En convenir, c'est autre chose:
On aime mieux souffrir de véritables maux,
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire:
Mais je l'ai vu, voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusoient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquoit,
Et puis sous le cou se nouoit.
Un instant en faisoit l'affaire.
Celui que ce ruban privoit de la lumière
Se plaçoit au milieu; les autres alentour
Sautoient, dansoient, faisoient merveilles,
S'éloignoient, venoient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.

Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte:
Mais la troupe échappe à la hâte;
Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce seroit conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense,
Ainsi je suis d'avis.... Non, répond avec feu
La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu;
Mettez-moi le bandeau. — Très volontiers, ma chère,
Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois.... Serrez, j'y vois encor.

FABLE XIX.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenoit dans un bocage,
Et s'ennuyoit, suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantoit sous le feuillage:
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il étoit prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver:
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

FABLE XX.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus legère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine:
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contoit le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existoit deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandoient au ciel de terminer leur vie;
Mais leurs cris étoient superflus,
Ils ne pouvoient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffroit sans être plaint; il en souffroit bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvoit nuire,
Étoit sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;

Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres:
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:
A quoi nous serviroit d'unir notre misère?
A quoi? répond l'aveugle, écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux:
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guic.
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

FABLE XXI.

PANDORE.

QUAND Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignoit pour les humains ses attraits enchanteurs.
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille:
Elle blessera bien des cœurs;
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les caprices pour affoiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et *les faveurs* pour en guérir.

FABLE XXII.

L'ENFANT ET LE DATTIER.

Non loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour, certain enfant précipitoit ses pas.
C'étoit le jeune fils de quelque musulmane
Qui s'en alloit en caravane.
Quand sa mère dormoit, il couroit le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine,
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
O quel bonheur! dit-il, ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent; sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuroient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense.
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise étoit périlleuse;
L'écorce tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchiroit les mains ou les faisoit glisser.
Deux fois il retomba; mais, d'une ardeur nouvelle,
Il recommence de plus belle,
Et parvient, enfin, haletant,
A ces fruits qu'il désiroit tant.

Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant
Sans choisir les plus délicates.
Tout à coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image:
Je ne connois de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage:
Le tout ne vaut pas la moitié.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

LA MÈRE, L'ENFANT, ET LES SARIGUES. (*)

A MADAME DE LA BRICHE.

Vous de qui les attraits, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre,
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit...
Vous aviez déja peur : bannissez vos alarmes,
C'est de vos vertus qu'il s'agit.
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
Le sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux,
Dont la tendresse maternelle,
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable :
Buffon m'en est garant ; qui pourroit en douter ?

(*) Espèce de renard du Pérou. (BUFFON, Hist. nat. tom. IV.)

D'ailleurs tout dans ce genre a droit d'être croyable
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

Maman, disoit un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur foiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains: la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis,
Ils disparoissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris:
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils:
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

FABLE II.

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

Un jardinier, dans son jardin,
Avoit un vieux arbre stérile;
C'étoit un grand poirier qui jadis fut fertile:
Mais il avoit vieilli, tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit:
Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant;
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier; mais j'ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie: épargne-le, nous n'avons plus que lui:
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui.
Le jardinier les chasse et rit de leur requête;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant: Arrête,
Écoute-nous, homme inhumain:

Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons;
Cela te touche-t-il? J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier:
Eh! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa jeunesse?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux;
C'en est assez pour moi: qu'ils chantent en repos.
Et vous qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnoissance
Quand l'intérêt vous en répond.

FABLE III.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

LA brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontoient un jour leur vie infortunée.
Ah! disoit la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!
Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

FABLE IV.

LE BON HOMME ET LE TRÉSOR.

Un bon homme de mes parents,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisoit adorer de tout son voisinage;
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivoit dans sa terre en véritable sage.
Il n'avoit pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venoit le voir,
S'il avoit de l'argent, il donnoit des pistoles;
Et, s'il n'en avoit point, du moins par ses paroles
Il lui rendoit un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodoit les familles,
Corrigeoit doucement les jeunes étourdis,
Rioit avec les jeunes filles,
Et leur trouvoit de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétoit souvent : N'avons-nous pas les nôtres?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :
La nature de cent manières

Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix,
Le chemin est assez mauvais
Sans nous jeter encor des pierres.
Or il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :
Cet or que j'ai trouvé feroit plus de profit
Si j'en augmentois mon domaine;
J'aurois plus de vassaux, je serois plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit, mais, avec mon argent,
On m'en dispensera, puisque cela s'achète.
Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche, c'étoit l'usage,
Le seigneur se plaisoit à danser avec eux.
Oh! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires,
Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier

De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :
Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfants sur de la paille.
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'étoit pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit; notre bon homme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même,
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfants, sauvez-moi de ce péril extrême,
Prenez et partagez ce dangereux métal;
Emportez votre part chacun dans votre asile :
Entre tous divisé, cet or peut être utile :
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal.
Soyons contents du nécessaire
Sans jamais souhaiter de trésors superflus :
Il faut les redouter autant que la misère
Comme elle ils chassent les vertus.

FABLE V.

LE TROUPEAU DE COLAS.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisoit au pâturage.
Sur sa route il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avoit rendu torrent; comment passer cette eau?
Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit l'on eût gagné le pont;
C'étoit bien le plus sûr, mais c'étoit le plus long:
Colas veut abréger. D'abord il considère
Qu'il peut franchir cette rivière;
Et, comme ses béliers sont forts,
Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;
Son chien saute après lui, béliers d'entrer en danse,
A qui mieux mieux, courage, allons!
Après les béliers, les moutons;
Tout est en l'air, tout saute; et Colas les excite
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien:
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les foibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusoient le saut ou sautoient de colère,

Et, soit foiblesse, soit dépit,
Se laissoient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
Le plus court n'est pas le meilleur.

FABLE VI.

LE BOUVREUIL ET LE CORBEAU.

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitoient le même logis.
L'un enchantoit par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage:
L'autre les fatiguoit sans cesse de ses cris;
Il demandoit du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on se pressoit de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisoit que chanter,
Et ne demandoit rien: aussi, pour l'ordinaire,
On l'oublioit; le pauvre oiseau
Manquoit souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louoient le plus de son chant l'harmonie
N'auroient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge étoit remplie.
Ils l'aimoient bien pourtant, mais ils n'y pensoient pas.

Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
Ah ! quel malheur ! dit-on : las ! il chantoit si bien !
De quoi donc est-il mort ? Certes, c'est grand dommage,
Le corbeau crie encore et ne manque de rien.

FABLE VII.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montroit la lanterne magique
Avoit un singe dont les tours
Attiroient chez lui grand concours ;
Jacqueau, c'étoit son nom, sur la corde élastique
Dansoit et voltigeoit au mieux,
Puis faisoit le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'à-plomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître étoit resté !
(C'étoit, je pense, un jour de fête)
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.

Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, crioit notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant: Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux....
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez.... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquilloient leurs yeux et ne pouvoient rien voir;
L'appartement, le mur, tout étoit noir.
Ma foi, disoit un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.

Ni moi non plus, disoit un chien.
Moi, disoit un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parloit éloquemment et ne se lassoit point,
Il n'avoit oublié qu'un point,
C'étoit d'éclairer sa lanterne.

FABLE VIII.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,

Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblème ;
Le bien, le mal, nous sont rendus.

FABLE IX.

LES DEUX CHATS.

Deux chats qui descendoient du fameux Rodilard,
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différoient d'embonpoint : l'un étoit gras à lard,
C'étoit l'aîné ; sous son hermine
D'un chanoine il avoit la mine,
Tant il étoit dodu, potelé, frais et beau :
Le cadet n'avoit que la peau
Collée à sa tranchante épine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière
Trottoit, couroit, il falloit voir !
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère :

Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal. La chose est claire,
Lui répondit l'aîné : tu cours tout le logis
Pour manger rarement quelque maigre souris....
— N'est-ce pas mon devoir ? — D'accord, cela peut être :
Mais moi, je reste auprès du maître,
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas sans qu'il me réprimande,
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours ;
Tandis que toi, pauvre imbécile,
Tu ne sais rien que le servir.
Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile.

FABLE X.

LE CHEVAL ET LE POULAIN.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevoit dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentoient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeoit de sainfoin ;
Se vautroit dans l'herbe fleurie,

Galopoit sans objet, se baignoit sans envie,
Ou se reposoit sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien:
Le dégoût vint bientôt; il va trouver son père:
Depuis long-temps, dit-il, je ne me sens pas bien;
Cette herbe est malsaine et me tue,
Ce trefle est sans saveur, cette onde est corrompue;
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons;
Bref, je meurs si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,
A l'instant même il faut partir.
Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissoit de plaisir.
Le vieillard, moins joyeux, alloit un train plus sage;
Mais il guidoit l'enfant, et le faisoit gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvoit le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage;
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençoit à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage;
A peine, après deux jours, alloit-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connoissoit pas,
Et le ramène à la prairie,
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus: Ah! l'excellent festin;

La bonne herbe! dit-il : comme elle est douce et tendre!
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux;
Quel pays peut valoir cet asile champêtre?
Comme il parloit ainsi, le jour vint à paroître:
Le poulain reconnoît le pré qu'il a quitté;
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime:
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté;
Il faut au bonheur du régime.

FABLE XI.

LE GRILLON.

Un pauvre petit Grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardoit un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brilloit des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre et l'or éclatoient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disoit le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure:

Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici bas:
Autant vaudroit n'exister pas.
Comme il parloit, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants:
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête:
Il ne falloit pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux vivons caché.

FABLE XII.

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants,
Couloient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivoient leur jardin, recueilloient leurs moissons;
Et le soir, dans l'été soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,





Ils prêchoient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parloient du bonheur qu'ils procurent toujours;
Le père par un conte égayoit ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisoit et méditoit sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautoit, rioit toujours, ne se plaisoit qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyoit la mère,
L'aîné lisoit Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employoit tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respiroit pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire:
Ces deux noms sont-ils différents?
Le père méditoit une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : Il est fini! Son frère murmurant
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.

FABLE XIII.

LE PHÉNIX.

Le phénix, venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un beau jour:
Grand bruit chez les oiseaux; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine:
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grâce divine,
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disoit: Jamais tant de douceur
N'enchanta mon âme ravie.
Jamais, disoit le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire;
Il éblouit mes yeux et toujours les attire.
Les autres répétoient ces éloges flatteurs,
Vantoient le privilège unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
Se consume lui-même, et renaît immortel.
Pendant tous ces discours la seule tourterelle,
Sans rien dire, fit un soupir.
Son époux, la poussant de l'aile,
Lui demande d'où peut venir

Sa rêverie et sa tristesse :
De cet heureux oiseau désires-tu le sort ?
— Moi ! mon ami, je le plains fort ;
Il est le seul de son espèce.

FABLE XIV.

LA PIE ET LA COLOMBE.

Une colombe avoit son nid
Tout auprès du nid d'une pie.
Cela s'appelle voir mauvaise compagnie,
D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'étoit qu'amour et bonheur ;
Dans l'autre nid toujours querelle,
OEufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque par son époux la pie étoit battue,
Chez sa voisine elle venoit,
Là jasoit, crioit, se plaignoit,
Et faisoit la longue revue
Des défauts de son cher époux ;
Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles ;
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disoit dans son courroux.
Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts ? Non, j'en ai, lui dit-elle :
Je vous le confie entre nous :

En conduite, en propos, je suis assez légère,
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :
Mais qu'est-ce que cela ?—C'est beaucoup trop, ma chère;
Commencez par vous corriger;
Votre humeur peut l'aigrir.... Qu'appelez-vous, ma mie ?
Interrompt aussitôt la pie :
Moi de l'humeur ! Comment ! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez ! Je vous trouve plaisante.
Adieu, petite impertinente :
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

FABLE XV.

L'ÉDUCATION DU LION.

Enfin le roi lion venoit d'avoir un fils;
Partout dans ses États on se livroit en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie :
Les rois heureux ont tant d'amis !
Sire lion, monarque sage,
Songeoit à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que long-temps on y pense.

Le monarque indécis assemble son conseil.
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre ;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ces bois.
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible.
L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant
Qu'il falloit un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois ;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour :
Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret ;
L'art de tromper ne me plaît guère :
Je connois un plus beau secret
Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,

Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà pour bien régner la science suprême;
Et si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la lui vous-même.
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien : Ami, je te confie
Le bonheur de l'État et celui de ma vie;
Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.
Il dit, et le chien part avec le jeune prince
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien.
Son parent éloigné. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère,
Partout le foible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissoit de colère :
Mon père, disoit-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi? Comment pourroient-ils l'être?
Disoit le chien : les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas.
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenoit tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.

A cette bonne école il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui falloit-il davantage?
Il ignoroit pourtant encor qu'il fût lion;
Lorsqu'un jour qu'il parloit de sa reconnoissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paroissant tout à coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt s'élance,
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
À peine il est vainqueur qu'il court à son ami:
Oh! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement!
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie?
Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes.
Le voilà donc venu, ce moment plein de charmes,
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous doi,
Je peux vous dévoiler un important mystère!
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi, cependant je gémis,
Je pleure, pardonnez, tout l'État trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils.

FABLE XVI.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenoit à danser; et déja son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisoient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansois sans lui, j'aurois bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe,
Il se casse le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine,
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FABLE XVII.

LA JEUNE POULE ET LE VIEUX RENARD.

Une poulette jeune et sans expérience,
En trottant, cloquetant, grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il étoit déja tard.
Comme elle y retournoit, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante
Recommanda son âme à Dieu.
Mais le renard, s'approchant d'elle,
Lui dit : Hélas! mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu;
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et foible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile;
Et j'allois de ce pas jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit,
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,

Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit;
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croqua tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons; tout périt sous ses dents.

La pire espèce de méchants
Est celle des vieux hypocrites.

FABLE XVIII.

LES DEUX PERSANS.

Cette pauvre raison dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et foible lumière;
Par-delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil, suivant l'antique loi.

L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendoit méditer, connoître, approfondir
De son dieu la sublime essence;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il vouloit expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,
Et dès-lors du soleil il nia l'existence.
L'autre étoit crédule et bigot;
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot:
On vient à bout de tout; le pauvre solitaire
Avoit peu de chemin à faire,
Il fut content de lui bientôt.
Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire,
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits
D'un dieu que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,
Et l'homme juste est le seul sage.

FABLE XIX.

MYSON.

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse;
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivoit dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et parfois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire:
De ta gaîté, Myson, nous sommes tous surpris:
Tu vis seul; comment peux-tu rire?
Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

FABLE XX.

LE CHAT ET LE MOINEAU.

La prudence est bonne de soi;
Mais la pousser trop loin est une duperie :
L'exemple suivant en fait foi.
Des moineaux habitoient dans une métairie.
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnoit du grain à foison.
Ces moineaux dans le champ passoient toute leur vie
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettoit d'ordinaire,
Tournoit et retournoit; mais il avoit beau faire;
Sitôt qu'il paroissoit, la bande s'envoloit.
Comment les attraper? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa patte dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa patte ressembloit à l'épi le plus gros :
L'oiseau s'y méprenoit, il approchoit sans crainte,

Venoit pour becqueter : de l'autre patte, Crac !
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piège scélérat,
Et prudemment fuit la machine ;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain étoit patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

FABLE XXI.

LE ROI DE PERSE.

Un roi de Perse certain jour
Chassoit avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvoit point de fontaine.
Près de là seulement étoit un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisins
A Dieu ne plaise que j'en mange !
Dit le roi, ce jardin courroit trop de danger :
Si je me permettois d'y cueillir une orange,
Mes visirs aussitôt mangeroient le verger.

FABLE XXII.

LE LINOT.

Une linotte avoit un fils
Qu'elle adoroit selon l'usage;
C'étoit l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en étoit folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étoient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyoit un phénix, prenoit l'air suffisant,
Tranchoit du petit important
Avec les oiseaux de son âge :
Persifloit la mésange ou bien le roitelet,
Donnoit à chacun son paquet,
Et se faisoit haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disoit : Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage.
À tout cela notre linot
Répondoit par quelque bon mot;
La mère en gémissoit dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,

Lui dit : Laissez aller votre fils au grand bois,
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger ;
Mais le jeune linot brûloit de voyager,
Il partit donc malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie
Vient à bons coups de bec plumer le persiffleur ;
Et, deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restoit encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur ;
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.
Bref, il retourna chez sa mère
Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avoient jamais pu faire.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouoient à la main chaude;
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenoit sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevoit les coups.
On frappoit fort, et puis devine!
Il ne devinoit point; c'étoit alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne:
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,

Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main,
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappoit;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisoient semblant de rire,
Et le léopard seul rioit.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte
En se disant entre leurs dents :
Ne jouons point avec les grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

FABLE II.

L'INONDATION.

Des laboureurs vivoient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village;
Dès l'aurore ils alloient travailler à leurs champs,
Le soir ils revenoient chantants
Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature bonne et sage,

Pour prix de leurs travaux, leur donnoit tous les ans
De beaux blés et de beaux enfants.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletoit sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim;
La commune s'assemble. En hâte on délibère;
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village :
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins.... Oui, oui, courons, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée.
Et voilà mille jeunes gens

Armés d'hoyaux, de pics, et d'autres instrumens,
Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout autour de ses bords ; on perce en cent endroits
A la fois :
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
Courage, allons ! point de repos !
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux,
Tombant de tout leur poids sur leur digue affoiblie,
De partout roulent à grands flots.
Transports et complimens de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau,
Pour sortir du village il faut prendre un bateau ;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême,
On s'en prend aux vieillards. C'est vous, leur disoit-on,
Qui nous coûtez notre moisson ;
Votre maudit conseil... Il étoit salutaire,
Répondit un d'entre eux ; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde.
L'excès d'un très grand bien devient un mal très grand :
Le sage arrose doucement,
L'insensé tout de suite inonde.

FABLE III.

LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS.

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyoit pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensoit que son or lui donnoit du génie.
Chaque jour à sa table on voyoit réunis
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux esprits,
Qui lui prodiguoient les hommages,
Lui montroient des dessins, lui lisoient des ouvrages,
Écoutoient les conseils qu'il daignoit leur donner,
Et l'appeloient Mécène en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,
Il vit un sanglier qui labouroit la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétoient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivoient toujours chantant.
L'animal écoutoit l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connoisseur,
Baissoit parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusoit son suffrage.
Qu'est ceci? dit le financier:

Comment ! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage ?
Nenni, répond le jardinier :
De la terre par lui fraîchement labourée
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux ;
Ils ne se tiennent à sa suite
Que pour manger ces vermisseaux,
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite.

FABLE IV.

LE RHINOCÉROS ET LE DROMADAIRE.

Un rhinocéros jeune et fort
Disoit un jour au dromadaire :
Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse
En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux ;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable ;
J'en conviens franchement : mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable ;

Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous :
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourroient servir ;
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux ;
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous ;
Mais de cette faveur voici tout le mystère,
Nous savons plier les genoux.

FABLE V.

LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

L'AIMABLE et tendre Philomèle,
Voyant commencer les beaux jours,
Racontoit à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.

Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan de ce canton,
Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage.

C'est bien à toi, chantre ennuyeux,
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec, et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce bocage !

A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse :
De quel droit chantes-tu sans cesse?
Moi qui suis beau, je ne dis rien.

Pardon, répondit Philomèle :
Il est vrai, je ne suis pas belle;
Et, si je chante dans ce bois,
Je n'ai de titre que ma voix.

Mais vous, dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance,
Et n'avez que vos seuls appas.

Ils doivent éblouir sans doute;
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer.

FABLE VI.

HERCULE AU CIEL.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au-devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule transporté les remercioit tous,
Quand Plutus, qui vouloit être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros irrité passe en tournant la tête.
Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère,
A son aspect, trouble tes sens?
— C'est que je le connois, mon père,
Et presque toujours, sur la terre,
Je l'ai vu l'ami des méchants.

FABLE VII.

LE LIÈVRE, SES AMIS ET LES DEUX CHEVREUILS.

Un lièvre de bon caractère
Vouloit avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup ! me direz-vous, c'est une grande affaire ;
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens ; mais mon lièvre avoit cette marotte,
Et ne savoit pas qu'Aristote
Disoit aux jeunes Grecs à son école admis :
Mes amis, il n'est point d'amis.
Sans cesse il s'occupoit d'obliger et de plaire ;
S'il passoit un lapin, d'un air doux et civil,
Vite il couroit à lui : Mon cousin, disoit-il,
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière,
De déjeûner chez moi faites-moi la faveur.
S'il voyoit un cheval paître dans la campagne,
Il alloit l'aborder : Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire ; au pied de la montagne
Je connois un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre :
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire.
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il vouloit de chacun faire un ami fidèle,

Et s'en croyoit aimé parce qu'il les aimoit.
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormoit,
Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vite;
Quatre chiens s'élancent après,
Un maudit piqueur les excite,
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer les chiens, et prompt comme l'éclair,
Gagne pays, et puis s'arrête:
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.
Il aperçoit dans des taillis
Un lapin que toujours il traita comme un frère;
Il y court: par pitié, sauve-moi, lui dit-il,
Donne retraite à ma misère,
Ouvre-moi ton terrier; tu vois l'affreux péril...
Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin: je ne puis t'offrir mon logement,
Ma femme accouche en ce moment,
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile;
Je te plains bien sincèrement;
Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe,
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,
Il avoit obligé; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie
Qui de ses cornes aura peur.
Hélas! dit le taureau, ce seroit de grand cœur:

Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle;
Et tu ne voudrois pas retarder mon bonheur.
Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix cors,
Ses amis les plus sûrs; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Alloit se rendre aux chiens, quand du milieu du bois
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage
Des chasseurs entendent la voix:
L'un d'eux se lève et part; la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après.
En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche; à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit, et revient au buisson
Où l'attendoit son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs tout honteux
Prennent le bon parti de retourner chez eux.
Déja la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avoient abandonné. Je n'en suis pas surpris,
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis?
Un seul suffit quand il nous aime.

FABLE VIII.

LES DEUX BACHELIERS.

Deux jeunes bacheliers logés chez un docteur
Y travailloient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,
Ils en étoient bientôt à ne plus se comprendre:
Même par-là souvent l'on dit qu'ils commençoient;
Mais c'est alors qu'ils se poussoient
Les plus beaux arguments; qui venoit les entendre
Bouche béante demeuroit,
Et leur professeur même en extase admiroit.
Une nuit qu'ils dormoient dans le grenier du maître
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
Je démontre, dit l'un. Je distingue, dit l'autre.
Or, voici mon dilemme. Ergo, voici le nôtre....
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme

De coups de poing bien assenés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable:
Le diable est donc ici! dit-il tout hors de soi:
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! Quelle mouche vous pique?
Nous ne nous battons point, disent-ils; jugez mieux:
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique.

FABLE IX.

LE ROI ALPHONSE.

Certain roi qui régnoit sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il étoit prudent,
Mais parce qu'il étoit savant,
Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connoissoit le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittoit souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.

Un soir qu'il retournoit à son observatoire,
Entouré de ses courtisans,
Mes amis, disoit-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai, cette nuit, des hommes dans la lune.
Votre majesté les verra,
Répondoit-on; la chose est même trop commune,
Elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis; le roi ne l'entend pas,
Et sans le regarder son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune:
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétoit: Je verrai des hommes dans la lune.
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit:
Ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds; là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.

FABLE X.

LE RENARD DÉGUISÉ.

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence
A la cour d'un lion servoit depuis long-temps;
Les succès les plus éclatants
Avoient prouvé son zèle et son intelligence.
Pour peu qu'on l'employât, toute affaire alloit bien.
On le louoit beaucoup, mais sans lui donner rien;
Et l'habile renard étoit dans l'indigence.
Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire.
Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut visir.
Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
Il demande pourquoi de si nombreux services
N'ont jamais pu rien obtenir.
Le bon-homme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : Mon cher enfant, la semaine passée,
Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier:
C'est moi qui suis son héritier,
J'ai conservé sa peau; mets-la dessus la tienne,
Et retourne à la cour. Le renard avec peine
Se soumit au conseil : affublé de la peau
De feu son cousin le blaireau,

Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'étoit le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage:
Il étoit grand visir. Je te l'avois bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père;
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire
Doit d'abord cacher son esprit.

FABLE XI.

LE DERVIS, LA CORNEILLE ET LE FAUCON.

Un de ces pieux solitaires
Qui, détachant leur cœur des choses d'ici bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères,
Un dervis, en un mot, s'en alloit mendiant
Et priant;
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parents cruels laissée en son berceau,
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde, et voit le pauvre oiseau
Allongeant sur son nid sa tête demi-nue:
Dans l'instant, du haut de la nue,

Un faucon descend vers ce nid;
Et, le bec rempli de pâture,
Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.
O du puissant Alla providence adorable!
S'écria le dervis : plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant
Des oiseaux le moins pitoyable!
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherois mon pain!
Non, par le prophète j'en jure,
Tranquille désormais, je remets mon destin
A celui qui prend soin de toute la nature.
Cela dit, le dervis, couché tout de son long,
Se met à bayer aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint; notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière:
Ce n'est rien, disoit-il; mon souper va venir.
Le souper ne vient point. Allons, il faut dormir,
Ce sera pour demain. Le lendemain, l'aurore
Paroît, et point de déjeûner.
Ceci commence à l'étonner;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner.
Personne n'arrivoit; la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyoit d'un œil d'envie
Ce faucon qui venoit toujours
Nourrir sa pupille chérie.
Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours:
Tant que vous n'avez pu, ma mie,

Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins;
A présent que vous voilà grande,
Je ne reviendrai plus. Alla nous recommande
Les foibles et les malheureux;
Mais être foible, ou paresseux,
C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous ou pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense
Est puni de la providence
Par le besoin ou par l'ennui.
Le faucon dit et part. Touché de ce langage,
Le dervis converti reconnoît son erreur,
Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.

FABLE XII.

LES ENFANTS ET LES PERDREAUX.

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletoient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille

Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déja mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager, comme de bons amis;
Chacun en garde six, il en reste un treizième:
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
—Tirons au doigt mouillé.—Parbleu non.—Parbleu si.
—Cède, ou bien tu verras.—Mais tu verras toi-même.
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier, qui passoit en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants:
Comment donc! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent par vos coups!
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous?

FABLE XIII.

L'HERMINE, LE CASTOR ET LE SANGLIER.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pélerins, voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays étoit de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe,
Où des serpents et des lézards
Se jouoit l'effroyable tourbe.
Il falloit le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte;
Elle la retire aussitôt,
En arrière elle fait un saut,
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :

Pour arriver là bas il faudroit se salir ;
Et moi je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience ;
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir :
Il faut alors du temps et de l'intelligence :
Nous avons tout cela : pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
Quinze jours ! ce terme est bien long,
Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite :
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain,
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

FABLE XIV.

LA BALANCE DE MINOS.

Minos, ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,
De faire faire une balance,
Où dans l'un des bassins il mettoit à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminoit la sentence.
Si le poids s'élevoit, alors plus à loisir
Minos examinoit l'affaire;
Si le poids baissoit au contraire,
Sans scrupule il faisoit punir.
La méthode étoit sûre, expéditive et claire;
Minos s'en trouvoit bien. Un jour en même temps,
Au bord du Styx la Mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savants.
Minos les fait peser ensemble:
Le poids s'élève; il en met deux,
Et puis trois, c'est en vain; quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen;
Et, près de là voyant un pauvre homme de bien
Qui dans un coin obscur attendoit en silence,
Il le met seul en contre-poids:
Les six ombres alors s'élèvent à la fois.

FABLE XV.

LE RENARD QUI PRÊCHE.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style étoit fleuri, sa morale excellente.
Il prouvoit en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avoit aucun succès;
Personne ne venoit, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivoient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvoient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons;
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvoient mille charmes;
L'auditoire sortoit toujours baigné de larmes;
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,

Bon homme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour : il arrive, il prêche, et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois,
Peint la foible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardoient sans dire rien;
Car le roi trouvoit cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard : Vous avez su me plaire,
Lui dit-il; vous m'avez montré la vérité :
Je vous dois un juste salaire;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons ?
Le renard répondit : Sire, quelques dindons.

FABLE XVI.

LE PAON, LES DEUX OISONS ET LE PLONGEON.

Un paon faisoit la roue, et les autres oiseaux
Admiroient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards du fond d'un marécage
Ne remarquoient que ses défauts.

Regarde, disoit l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux.
Et son cri, disoit l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.
Chacun rioit alors du mot qu'il avoit dit.
Tout à coup un plongeon sortit:
Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens;
Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens,
Et vous n'aurez jamais sa queue.

FABLE XVII.

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT.

De jeunes écoliers avoient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avoient élevé dans la cour du collège.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étoient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avoient le privilège
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avoient orné leur esprit,
Savoient par cœur Denys d'Halicarnasse
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir, en disputant, (des docteurs c'est l'usage)
Ils comparoient entre eux les peuples anciens.

Ma foi, disoit le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix : c'étoit un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux;
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
J'aime mieux les Athéniens,
Repondit le hibou : que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
Parbleu, dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants:
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants?
Dans les arts, comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris:
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
Quand un rat, qui de loin entendoit la dispute,
Rat savant, qui mangeoit des thêmes dans sa hutte,
Leur cria : Je vois bien d'où viennent vos débats,
L'Égypte vénéroit les chats,
Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'État nourrissoit des oisons :
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.

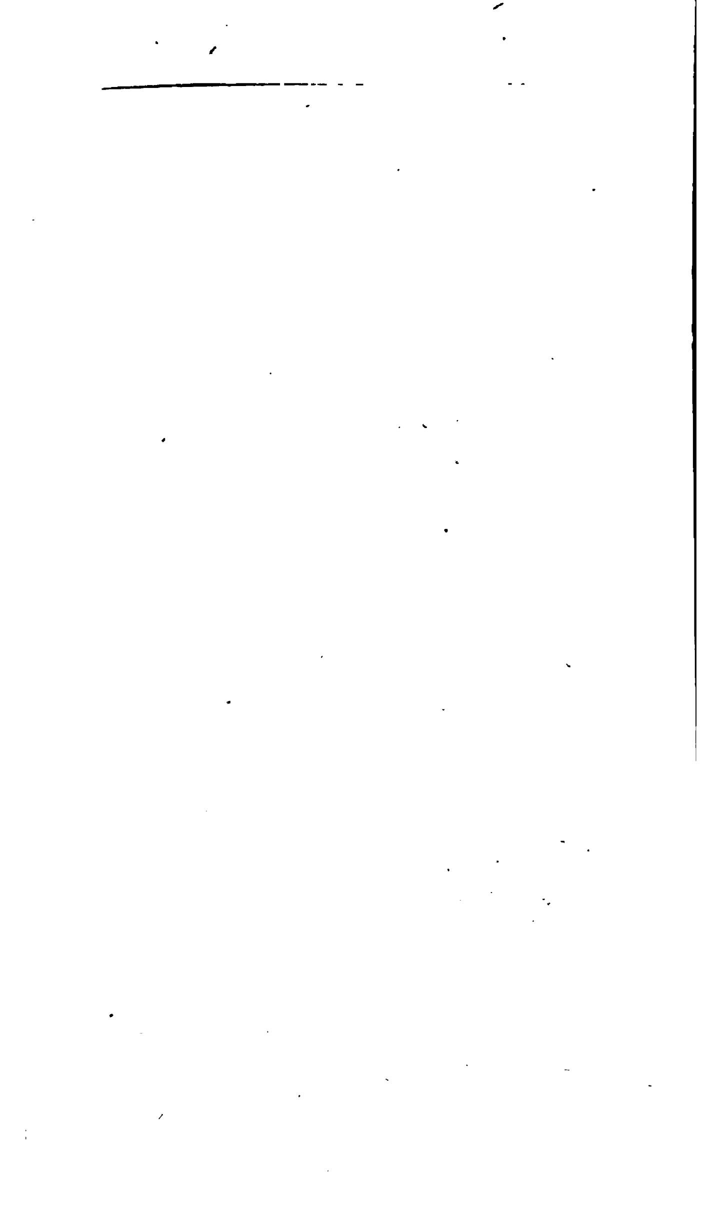
FABLE XVIII.

LE PARRICIDE.

Un fils avoit tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait,
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyoit les humains et vivoit dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire, à coups de pierre,
Un malheureux nid de moineaux.
Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère ?
Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel :
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père.
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit,
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudroit en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper !


J.M. Moreau le j.ne inv.
B.t Roger scu.



FABLE XIX.

L'AMOUR ET SA MÈRE.

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;
Et se reconnoissant, sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Comme ils approchoient du rivage,
L'Amour, qu'elle portoit, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : Terre ! terre !
Que faites-vous ? mon fils, lui dit alors sa mère.
Maman, répondit-il, j'entre dans mes États.

FABLE XX.

LE PERROQUET CONFIANT.

CELA *ne sera rien*, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine,
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.
Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avoit beau lui dire
Qu'il risquoit sa vie et son bien,
Notre homme ne faisoit qu'en rire,
Et répétoit toujours : *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint, et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguoit au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiroient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, crioit le perroquet.
Le calme continue; on vit vaille que vaille,
Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe;
Le perroquet, la tête basse,

Disoit plus doucement : *Cela ne sera rien.*
Il pouvoit encor fuir, sa cage étoit trouée ;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien,
Et, mourant, il crioit d'une voix enrouée :
Cela... Cela ne sera rien.

FABLE XXI.

L'AIGLE ET LA COLOMBE

A MADAME DE MONTESSON.

O vous qui sans esprit plairiez par vos attraits,
Et de qui l'esprit seul suffiroit pour séduire,
Vous qui du blond Phébus savez toucher la lyre,
Et de l'Amour lancer les traits,
Toute louable que vous êtes,
Je ne vous louerai point ; allez, rassurez-vous :
Ce seroit vous mettre en courroux,
Je le sais ; cependant les belles, les poëtes
Aiment assez l'encens ; vous êtes tout cela,
Et vous ne l'aimez point : j'en resterai donc là ;
Mais, ne vous fâchez pas, si j'ose
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,
Sur le soleil fixant sa vue,
Ne vivoit, ne planoit qu'au-delà de la nue,
Et ne se reposoit qu'aux pieds de Jupiter.
Cet aigle s'ennuyoit ; le soleil et l'olympe,
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,

Finissent par être ennuyeux.
Notre aigle donc, lassé des cieux,
Descend sur un rocher. Près de lui vient se rendre
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,
Et dont le seul aspect faisoit passer au cœur
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.
L'aigle s'approche d'elle, et, plein de confiance,
Lui raconte son déplaisir.
La colombe répond : Petite est ma science,
Mais je crois cependant que je peux vous guérir;
Daignez me suivre dans la plaine.
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,
Lui montre mille objets nouveaux,
Le fait reposer sous l'ombrage,
Ensuite le conduit sur de riants coteaux,
Et puis le ramène au bocage,
Où du rossignol le ramage
Faisoit retentir les échos :
Ce n'est tout, elle sait encore
Doubler chaque plaisir de son royal amant
Par le charme du sentiment.
De plus en plus, l'aigle l'adore;
Bientôt ils s'unissent tous deux;
Leur félicité s'en augmente;
Et, lorsque notre aigle amoureux
Vouloit remercier son épouse charmante
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,
Il lui disoit d'une voix attendrie :
Le bonheur n'est pas dans les cieux;
Il est près d'une bonne amie.

FABLE XXII.

LE LION ET LE LÉOPARD.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désiroit de la terre une plus grande part,
Et vouloit conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.
L'attaquer n'étoit pas chose bien difficile ;
Mais le lion craignoit les panthères, les ours
Qui se trouvoient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile :
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il députe un ambassadeur ;
C'étoit un vieux renard. Admis à l'audience,
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
Sa justice et sa bienfaisance ;
Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnoîtra leur puissance.
Le léopard accepte ; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent, à qui mieux mieux, les ours et les panthères :
Cela fut bientôt fait ; mais, quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,
Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :

Le léopard lésé se plaignit du lion ;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avoit raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que, contre les lions, les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE SAVANT ET LE FERMIER.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire !
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie ;
Ils sont si bonne compagnie !
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connoît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part :
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme ;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensoit un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venoit écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disoit étoit une sentence.
Son exemple surtout aidoit son éloquence ;
Et, lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeoit les procès ou régloit les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile

Le léopard lésé se plaignit du lion ;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avoit raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que, contre les lions, les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE SAVANT ET LE FERMIER.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire !
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie ;
Ils sont si bonne compagnie !
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connoît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part :
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme ;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensoit un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venoit écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disoit étoit une sentence.
Son exemple surtout aidoit son éloquence ;
Et, lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeoit les procès ou régloit les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile

Le léopard lésé se plaignit du lion ;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avoit raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que, contre les lions, les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE SAVANT ET LE FERMIER.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire !
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie ;
Ils sont si bonne compagnie !
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connoît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part :
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme ;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensoit un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venoit écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disoit étoit une sentence.
Son exemple surtout aidoit son éloquence ;
Et, lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeoit les procès ou régloit les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile

Il vint un savant de la ville
Qui dit au bon vieillard : Mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,
Vous apprîtes l'art d'être sage.
Chez quelle nation, à la cour de quel roi,
Avez-vous été, comme Ulysse,
Prendre des leçons de justice ?
Suivez-vous de Zénon la rigoureuse loi ?
Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,
Celle de Pythagore, ou du divin Platon ?
De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard : mon livre est la nature ;
Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir :
La colombe m'apprit à devenir fidèle ;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir ;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance ;
Et, si j'avois besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviroient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir,
J'aime et je suis aimé, mon âme est tendre et pure ;
Et, toujours selon ma mesure,
Ma raison sait régler mes vœux :
J'observe et je suis la nature,
C'est mon secret pour être heureux.

FABLE II.

L'ÉCUREUIL, LE CHIEN ET LE RENARD.

Un gentil écureuil étoit le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois.
Un jour qu'ils voyageoient comme Oreste et Pylade,
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu point d'auberge; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Long-temps après que nos amis,
En se disant bon soir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre; et levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver.
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver;
Il faut donc, par une harangue,
L'engager à descendre; et voici son discours:
Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain;

Votre mère étoit sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvois monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh! j'y serois déja, soyez-en bien certain.
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien étoit fort malin.
Il reconnoît le patelin,
Et répond d'un ton doux : Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends : mais, pour mieux lier la connoissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu; je pense
Que vous serez charmé de le connoître aussi.
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux : mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord, qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur;
Puis, qu'avec de l'esprit, il est souvent facile
Au piège qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

FABLE III.

LE PERROQUET.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connoisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvoit des longueurs,
Critiquoit surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savoit pas chanter;
La fauvette auroit fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin aucun oiseau n'avoit l'art de lui plaire:
Et, dès qu'ils commençoient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisoit taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour: Mais parlez donc, beau sire,
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire;
Sans doute vous avez une brillante voix,
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire:
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

FABLE IV.

L'HABIT D'ARLEQUIN.

Vous connoissez ce quai nommé de la Ferraille;
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
A mes fables souvent c'est là que je travaille;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras j'étois à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paroître
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
Couroit après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissoit par des ris, par des cris.
Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin,
Regardoient aussi l'arlequin.
La perruche disoit : J'aime peu son visage;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal;
Il est d'un si beau vert! Vert! dit le cardinal :
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?
L'habit est rouge assurément;
Voilà ce qui le rend charmant.
Oh! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune-citron;

Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu!
Interrompt chacun avec feu;
Et déja le trio s'irrite.
Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert;
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort, voici tout le mystère:
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.

FABLE V.

LE HIBOU ET LE PIGEON.

Que mon sort est affreux! s'écrioit un hibou:
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler un moment ma douleur solitaire.
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade:
Hélas! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux.
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parents,
Sans enfants ou petits-enfants.
N'avez-vous point serré les nœuds du mariage

Pendant le cours de vos beaux ans?
Le hibou répondit : Non, vraiment, mon cher frère;
Me marier! Et pourquoi faire?
J'en connoissois trop le danger.
Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fît enrager;
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Désirant en secret le trépas de leur père?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parents, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeants,
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent long-temps.
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon. Mais parlons des amis;
Des orphelins c'est la famille:
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
— Les amis! ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent
Pendant quinze ans, et, certain jour,
Pour une souris s'égorgèrent.
Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.
— Mais ainsi, Dieu me le pardonne!
Vous n'avez donc aimé personne?
— Ma foi non, soit dit entre nous.
— En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous?

FABLE VI.

LA VIPÈRE ET LA SANGSUE.

La vipère disoit un jour à la sangsue:
Que notre sort est différent!
On vous cherche, on me fuit: si l'on peut, on me tue;
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture:
Cependant vous et moi faisons même piqûre.
La citoyenne de l'étang
Répond : Oh que nenni, ma chère;
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison.
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle:
Je suis remède, et vous poison.

Cette fable aisément s'explique:
C'est la satire et la critique.

FABLE VII.

LE PACHA ET LE DERVIS.

Un Arabe, à Marseille autrefois, m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très grand prix:
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras.
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avoit-il donc besoin
D'aller loin?
L'embarras de choisir étoit sa grande affaire:
Des fous toujours plus fous venoient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissoit le coffret:
Mais un pressentiment secret
Lui conseilloit de n'en rien faire,
L'assuroit qu'il trouveroit mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,

Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie:
Que s'est-il donc passé? Rien, lui dit un iman;
C'est notre grand visir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires;
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
— Souvent?—Oui.—C'est fort bien. Votre nouveau visir
Est-il nommé? — Sans doute, et le voilà qui passe.
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnoît le pacha son ami.
Bon! te voilà! dit celui-ci:
Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie:
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand visir.

FABLE VIII.

LE LABOUREUR DE CASTILLE.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.
En vain la fortune l'accable;
En vain mille ennemis, ligués avec le sort,
Semblent lui présager sa perte inévitable:
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutile leur effort.

Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit.
Chassé par l'Anglois de Madrid,
Croyoit perdu son diadème.
Il fuyoit presque seul, déplorant son malheur :
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie,
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,
Riche, et pourtant aimé, cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Étoit ceint d'une peau de loup.
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisoit voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches de son nez
Descendoient jusque sur sa fraise.
Douze fils le suivoient, tous grands, beaux, vigoureux.
Un mulet chargé d'or étoit au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : Où vas-tu ?
Un revers t'a-t-il abattu ?
Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage ;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles ;
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles ;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Graces à quarante ans

De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,
Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je serai le treizième ; et, la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice :
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses ;
Mais, loin de briguer ses largesses,
Moins il donne et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence,
Nous te bénirons en silence :
On t'a vaincu, nous te cherchons.
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots ;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie
N'oublia point le laboureur.

FABLE IX.

LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL.

UNE fauvette, dont la voix
Enchantoit les échos par sa douceur extrême,
Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat : les juges se placèrent ;
C'étoient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardes du camp ; le merle étoit trompette,
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons ;
Avec adresse elle varie
De ses accents filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;
Alors le rossignol commence :
Trois accords purs, égaux, brillants,
Que termine une juste et parfaite cadence,
Sont le prélude de ses chants,
Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
Étonne et ravit à la fois.

Les juges cependant demeuroient en balance;
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne vouloient point donner de prix;
Les autres disputoient. L'assemblée en silence
Écoutoit leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette!
Ce mot décida sa défaite :
Pour le rossignol aussitôt
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.

FABLE X.

L'AVARE ET SON FILS.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageoit;
Mais, lorsqu'il en trouvoit quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeoit.

Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent!
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant:
Mes pommes! crioit-il: coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît;
Nous sommes d'honnêtes personnes:
Et quel tort vous avons-nous fait?
Nous n'avons mangé que les bonnes.

FABLE XI.

LE COURTISAN ET LE DIEU PROTÉE.

On en veut trop aux courtisans.
On va criant partout qu'à l'État inutiles,
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles.
Ce sont discours de médisants.

J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.
Voici comment. Dans le pays
La peste avoit été portée,
Et ne devoit cesser que quand le dieu Protée

Diroit là-dessus son avis.
Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre:
Pour le faire parler il faut long-temps le suivre,
Près de son antre l'épier,
Le surprendre, et puis le lier,
Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté.
Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout à coup se présente.
Celui-ci, surpris, irrité,
Se change en noir serpent: sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messager du trépas,
Tandis que dans sa marche oblique et détournée,
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas.
Le courtisan sourit: Je connois cette allure,
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper.
Il court alors pour l'attraper:
Mais le dieu change de figure;
Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.
Tu veux me vaincre dans mon art,
Disoit le courtisan: mais, depuis mon enfance,
Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,
Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.
Changer d'habit, de mœurs, même de conscience
Je ne vois rien là que d'aisé.
Lors il saisit le dieu, le lie,
Arrache son oracle, et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie.

FABLE XII.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

UNE jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étoient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit:
Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

FABLE XIII.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivoient heureux et contents.
Le terrier du lapin étoit sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étoient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvoient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeroient toujours.
Ce sujet revenoit sans cesse en leurs discours.
Tout étoit en commun, plaisir, chagrin, souffrance:
Ce qui manquoit à l'un, l'autre le regrettoit;
Si l'un avoit du mal, son ami le sentoit;
Si d'un bien au contraire il goûtoit l'espérance,
Tous deux en jouissoient d'avance.
Tel étoit leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus: inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,

Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudroit s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écrioit-il, m'entends-tu? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers voloient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnoît... ô tendresse! ô bonheur!
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie;
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie, et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.

Quel moment pour tous deux ! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurois le sentir !
Nos bons amis croyoient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étoient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes furets ! crioit-il en colère.
Aussitôt fusils et filets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paroît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes :
Dans le funeste jour de Cannes,
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendoit, en tremblant, la mort,
Mais conjuroit sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondoit l'oiseau ;
Nous séparer, seroit la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvois passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable

De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servit de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devoient tous les deux.

FABLE XIV.

PAN ET LA FORTUNE.

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
Avoit perdu sa dernière pistole,
Et puis joué sur sa parole ;
Il falloit payer sans retard :
Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent,
Qui nous a fourni ses denrées,

Mais un escroc? l'honneur veut qu'au même moment
On le paie, et très poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussitôt les ormes, les frênes,
Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
Tombent l'un sur l'autre à la fois.
Les faunes, les sylvains, désertent les bocages;
Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages;
Et le dieu Pan, dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la Fortune : O mère du malheur!
Dit-il, infernale furie!
Tu troubles à la fois les mortels et les dieux,
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie....
Il parloit, lorsque dans ces lieux
Tout-à-coup paroît la déesse.
Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse;
Je n'ai point causé tes malheurs :
Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
Je ne fais rien. — Qui donc fait tout? — L'adresse.

FABLE XV.

LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT.

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe erroit de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu'il méditoit sur le fruit de ses veilles,
C'étoit dans un grand bois, il voit un chat-huant
Entouré de geais, de corneilles,
Qui le harceloient en criant :
C'est un coquin, c'est un impie,
Un ennemi de la patrie;
Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons,
Ensuite nous le jugerons.
Et tous fondoient sur lui; la malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disoit, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
Nous rend plus doux et plus humains,
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant : Pourquoi ces assassins
En vouloient-ils à votre vie ?
Que leur avez-vous fait ? L'oiseau lui répondit :
Rien du tout, mon seul crime est d'y voir clair la nuit.

FABLE XVI.

LES DEUX CHAUVES.

Un jour deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire:
Chacun d'eux veut l'avoir; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restoient encor.
Un peigne étoit le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

FABLE XVII.

LE CHAT ET LES RATS.

Un angora, que sa maîtresse
Nourrissoit de mets délicats,
Ne faisoit plus la guerre aux rats;
Et les rats, connoissant sa bonté, sa paresse,
Alloient, trottoient partout, et ne se gênoient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormoit après un bon festin,
Plusieurs rats viennent dans le grain
Prendre leur repas ordinaire.

L'angora ne bougeoit. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur ; l'orateur de la troupe
Parle des chats avec mépris,
On applaudit fort, on s'attroupe,
On le proclame général.
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal :
Braves amis, dit-il, courons à la vengeance.
De ce grain désormais nous devons être las,
Jurons de ne manger désormais que des chats ;
On les dit excellents, nous en ferons bombance.
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort.
Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
Couche bientôt sur la poussière
Général, tribuns et soldats.
Il ne s'échappa que deux rats
Qui disoient, en fuyant bien vite à leur tanière :
Il ne faut point pousser à bout
L'ennemi le plus débonnaire ;
On perd ce que l'on tient, quand on veut gagner tout.

FABLE XVIII.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Dans le beau siècle d'or, quand les premiers humains,
Au milieu d'une paix profonde,
Couloient des jours purs et sereins,
La Vérité couroit le monde
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardoit, et le miroir sincère
Retraçoit à chacun son plus secret désir
Sans jamais le faire rougir :
Temps heureux, qui ne dura guère !
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La Vérité s'enfuit au ciel
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.
Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,
Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après on en connut le prix ;
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver parfois ; mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas ! le sage le premier
Ne s'y voit jamais tout entier.

FABLE XIX.

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

Guillot, disoit un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi? répond Guillot.
— Pourquoi? Regarde donc; ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer; vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien, le village en ruine
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste! dit Guillot: doucement, calmez-vous;
Je ne vois point cela, compère:
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès long-temps,
Il va bien arroser nos champs;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;

Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.
Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot,
Attendons la fin de l'affaire:
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffoient tous deux; déja, dans leur furie,
Ils alloient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant;
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

FABLE XX.

DON QUICHOTTE.

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetière et houlette,
Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert
Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grâce et de l'air
De ce nouveau Tircis! Sur sa rauque musette
Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet galeux, et, dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de-long-temps,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage;
Au milieu de la neige il chante le printemps.
Point de mal jusque là : chacun, à sa manière,
Est libre d'avoir du plaisir.
Mais il vint à passer une grosse vachère;
Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,
Court et tombe à ses pieds : O belle Timarette,
Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
Comme le lis parmi les fleurs,
Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
Abandonne un moment les soins de tes agneaux,
Viens voir un nid de tourtereaux

Que j'ai découvert sur ce chêne.
Je veux te le donner : hélas ! c'est tout mon bien.
Ils sont blancs : leur couleur, Timarette, est la tienne ;
Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.
A ce discours, la Timarette,
Dont le vrai nom étoit Fanchon,
Ouvre une large bouche, et, d'un œil fixe et bête,
Contemple le vieux Céladon,
Quand un valet de ferme, amoureux de la belle
Paroissant tout à coup, tombe à coups de bâton
Sur le berger tendre et fidèle,
Et vous l'étend sur le gazon.
Don Quichotte crioit : Arrête,
Pasteur ignorant et brutal ;
Ne sais-tu pas nos lois ? Le cœur de Timarette
Doit devenir le prix d'un combat pastoral ;
Chante et ne frappe pas. Vainement il l'implore,
L'autre frappoit toujours, et frapperoit encore,
Si l'on n'étoit venu secourir le berger
Et l'arracher à sa furie.

Ainsi guérir d'une folie,
Bien souvent ce n'est qu'en changer.

FABLE XXI.

LE VOYAGE.

Partir avant le jour; à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir ;
La volonté de Dieu soit faite !

[illegible]

[illegible]

[illegible]



FABLE XXII.

LE COQ FANFARON.

Il fait bon battre un glorieux :
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux;
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.

Un coq, sans force et sans talent,
Jouissoit, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée,
Et chez d'autres encore. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite;
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et le cou tout gonflé sur lui se précipite.
Dans l'instant le coq orgueilleux
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminoit l'aventure.
Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,
Disoit : cet enfant-là m'a montré du courage;
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content.
Un coq, vieux et cassé, témoin de cette histoire,
La répandit et s'en moqua.

Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,
Dit : C'est un bon vieillard; j'en ai bien peu souffert :
Mais je le trouve encore vert;
Et, dans son jeune temps, il devoit être à craindre.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

O TOI dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
Digne rival, souvent vainqueur,
Du chantre fameux d'Ausonie,
Delille, ne crains rien; sur mes légers pipeaux
Je ne viens point ici célébrer tes travaux,
Ni dans de foibles vers parler de poésie,
Je sais que l'immortalité,
Qui t'est déja promise au temple de Mémoire,
T'est moins chère que ta gaîté;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère et non par vanité,
Tu te fais pardonner ta gloire
A force d'amabilité:
C'est ton secret, aussi je finis ce prologue.
Mais du moins lis mon apologue;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour tes beaux vers,
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemploit, du haut d'une colline,
La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé,
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux,
Et les ruisseaux dans les prairies
Brisant sur des rives fleuries
Le cristal de leurs claires eaux.
Un rossignol, dans le bocage,
Mêloit ses doux accents à ce calme enchanteur:
L'écho les répétoit, et notre heureux pasteur,
Transporté de plaisir, écoutoit son ramage.
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons ;
Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants?
Je cède, et reconnois que mes foibles accents
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux:
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes.

FABLE II.

LES DEUX LIONS.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire.
Un filet d'eau couloit, foible et dernier effort
De quelque naïade expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvoient boire ensemble; et la fraternité,
Le besoin, leur donnoient ce conseil salutaire:
Mais l'orgueil disoit le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère
L'un l'autre ils vont se mesurans,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière;
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissements,
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants.
Égaux en vigueur, en courage,
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage;
Car les dieux ne s'en mêloient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,

Nos héros fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire;
Mais, pendant le combat, la source avoit tari.
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie:
Hommes, vous êtes ces lions;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

FABLE III.

LE PROCÈS DES DEUX RENARDS.

Que je hais cet art de pédant,
Cette logique captieuse,
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
D'un principe erroné tire subtilement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant!
Les Grecs ont inventé cette belle manière :
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyoient en faire.
Que Dieu leur donne paix! Il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montroit la rhétorique.
Il tenoit école publique,
Avoit des écoliers qui payoient en poulets.
Un d'eux, qu'on destinoit à plaider au palais,
Devoit payer son maître à la première cause
Qu'il gagneroit : ainsi la chose
Avoit été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparoître.
Monseigneur, disoit l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer;

Si je perds, nulle est sa créance;
Car il convient que l'échéance
N'en devoit arriver qu'après
Le gain de mon premier procès:
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense:
Mon dilemme est certain. Nenni,
Répondoit aussitôt le maître,
Si vous perdez, payez; la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez; car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné:
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.
Chacun attend alors que le juge prononce,
Et l'auditoire s'étonnoit
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
Le léopard rêveur prit enfin la parole:
Hors de cour, leur dit-il; défense à l'écolier
De continuer son métier,
Au maître de tenir école.

FABLE IV.

LA COLOMBE ET SON NOURRISSON.

Une colombe gémissoit
De ne pouvoir devenir mère :
Elle avoit fait cent fois tout ce qu'il falloit faire
Pour en venir à bout, rien ne réussissoit.
Un jour, se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.
Ah ! quel bonheur ! s'écria-t-elle :
Je pourrai donc enfin couver,
Et puis nourrir, puis élever,
Un enfant qui fera le charme de ma vie !
Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourments qu'il me causera,
Seront encor des biens pour mon âme ravie :
Quel plaisir vaut ces soucis-là ?
Cela dit, dans le nid la colombe établie
Se met à couver l'œuf, et le couve si bien,
Qu'elle ne le quitte pour rien,
Pas même pour manger ; l'amour nourrit les mères.
Après vingt et un jours elle voit naître enfin
Celui dont elle attend son bonheur, son destin,
Et ses délices les plus chères.
De joie elle est prête à mourir ;

Auprès de son petit nuit et jour elle veille,
L'écoute respirer, le regarde dormir,
S'épuise pour le mieux nourrir.
L'enfant chéri vient à merveille,
Son corps grossit en peu de temps :
Mais son bec, ses yeux et ses ailes
Diffèrent fort des tourterelles ;
La mère les voit ressemblants.
A bien élever sa jeunesse
Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,
Et surtout l'amitié, lui dit à chaque instant :
Pour être heureux, mon cher enfant,
Il ne faut que deux points, la paix avec soi-même,
Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.
La vertu de la paix nous fait seule jouir ;
Et le secret pour qu'on nous aime,
C'est d'aimer les premiers, facile et doux plaisir.
Ainsi parloit la tourterelle,
Quand, au milieu de sa leçon,
Un malheureux petit pinson,
Échappé de son nid, vient s'abattre auprès d'elle.
Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit,
Qu'il court à lui : sa mère croit
Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,
Et pour offrir au voyageur
Une retraite hospitalière.
Elle applaudit déja : mais quelle est sa douleur,
Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse
N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,
Saisir le foible oiseau, le plumer, le manger,

Et garder, au milieu de l'horrible carnage,
Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage
Que le cœur désormais ne peut se corriger !
Elle en mourut, la pauvre mère.
Quel triste prix des soins donnés à cet enfant !
Mais c'étoit le fils d'un milan :
Rien ne change le caractère.

FABLE V.

L'ANE ET LA FLÛTE.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux ;
Grand motif de se croire habiles.

Un âne, en broutant ses chardons,
Regardoit un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux tons
Attiroient et charmoient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disoit : Ce monde est fou !
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,

Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
 Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
 Il en sort un son agréable.
 L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute:
 Eh! je joue aussi de la flûte.

FABLE VI.

LE PAYSAN ET LA RIVIÈRE.

Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disoit un ami: dans des liens honteux
 Mon âme s'est trop avilie;
J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse
Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer;
Tu connois pour le jeu ma coupable foiblesse,
 Eh bien! je vais la réprimer;
 Je vais me retirer du monde;
Et, calme désormais, libre de tous soucis,
 Dans une retraite profonde,
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
 Que de fois vous l'avez promis!

Toujours en vain, lui répondis-je.
Çà, quand commencez-vous? - Dans huit jours, sûrement.
— Pourquoi pas aujourd'hui? Ce long retard m'afflige.
— Oh! je ne puis dans un moment
Briser une si forte chaîne:
Il me faut un prétexte; il viendra, j'en réponds.
Causant ainsi, nous arrivons
Jusque sur les bords de la Seine;
Et j'aperçois un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient.
— L'ami, que fais-tu là? — Monsieur, pour une affaire
Au village prochain je suis contraint d'aller:
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.

Mon ami, vous voilà, cet homme est votre image:
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours:
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage;
Car cette eau coulera toujours.

FABLE VII.

JUPITER ET MINOS.

Mon fils, disoit un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos.
Quel est de la vertu le fatal adversaire
Qui corrompt à ce point la foible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt, — L'intérêt? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté.

FABLE VIII.

LE PETIT CHIEN.

La vanité nous rend aussi dupes que sots.
Je me souviens, à ce propos,
Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,
Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes États exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit fut proclamé. Les lions affoiblis,
Se soumettant au sort qui les avoit trahis,
Abandonnent tous leur patrie.
Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce
De ceux qui vont portant, jusqu'au milieu du dos,
Une toison tombante à flots,
Exhaloit ainsi sa tristesse:
Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris!
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau

Qu'on me refusera peut-être.
O tyran, tu le veux! allons, il faut partir.
Un barbet l'entendit : touché de sa misère,
Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir?
— Ce qui m'y force? ô ciel! Et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton?..
-Nous?-Non pas vous, mais moi.-Comment! toi, mon cher fr
Qu'as-tu donc de commun?... Plaisante question!
Eh! ne suis-je pas un lion? [1]

FABLE IX.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisoit sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse;
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai

[1] La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de chiens-lions.

Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrois être assis.
—Soit, j'y consens : monte.—J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science ;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connoissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords ; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère.

FABLE X.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

UN prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce temps vivoient de sacrifices,
Et n'avoient point de bénéfices:
La dot étoit fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre; on lui donna l'aînée.
Bientôt après cet hyménée
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père va les voir.
Bon jour, dit-il : je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,
S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.
Jamais, répond la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire:
La paix et le bonheur habitent ma maison;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon;
Il sait m'aimer sans jalousie,
Je l'aime sans coquetterie:
Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichauts.

— C'est-là tout? — Oui vraiment. — Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard : demain je célèbre la fête
De Jupiter; je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. — Adieu, mon père.
Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
Oh! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien, en vérité;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage:
Notre unique désir seroit que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie;
Parlez pour nous à Jupiter.
— Très volontiers, ma chère amie:
Mais je ne sais comment accorder mes enfants:
Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi, je me tairai de peur d'être en défaut.
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut;
Prétendre le guider seroit folie extrême.
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même;
Se soumettre, c'est les prier.

FABLE XI.

LE CROCODILE ET L'ESTURGEON.

Sur la rive du Nil un jour deux beaux enfants
S'amusoient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants
Les plus beaux ricochets du monde.
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie, et disparoît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon,
Témoin de cette tragédie,
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots;
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots:
Le monstre a des remords, dit-il : ô providence!
Tu venges souvent l'innocence;
Pourquoi ne la sauves-tu pas?
Ce scélérat du moins pleure ses attentats;
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence:
Je m'en vais lui parler. Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance:
Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait;
Livrez votre âme impitoyable

Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait;
Le seul médiateur entre eux et le coupable.
Malheureux, manger un enfant!
Mon cœur en a frémi; j'entends gémir le vôtre...
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre.

Tel est le remords du méchant.

FABLE XII.

LA CHENILLE.

Un jour, causant entre eux, différents animaux,
Louoient beaucoup le ver à soie:
Quel talent, disoient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!
Tous vantoient son travail, exaltoient son adresse.
Une chenille seule y trouvoit des défauts,
Aux animaux surpris en faisoit la critique;
Disoit des mais et puis des si.
Un renard s'écria: Messieurs, cela s'explique;
C'est que madame file aussi.

FABLE XIII.

LA TOURTERELLE ET LA FAUVETTE.

Une fauvette, jeune et belle,
S'amusoit à chanter tant que duroit le jour;
Sa voisine la tourterelle
Ne vouloit, ne savoit rien faire que l'amour.
Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette;
Vous perdez vos plus beaux moments:
Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amants.
Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette
Qui peut valoir un doux baiser?
Je me garderois bien d'oser
Les comparer, répondit la chanteuse:
Mais je ne suis point malheureuse,
J'ai mis mon bonheur dans mes chants.
A ce discours, la tourterelle,
En se moquant, s'éloigna d'elle.
Sans se revoir elles furent dix ans.
Après ce long espace, un beau jour de printemps,
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.
L'âge avoit bien un peu dérangé leurs attraits;
Long-temps elles se regardèrent
Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.
Enfin la fauvette polie
S'avance la première : Eh! bonjour, mon amie,
Comment vous portez-vous? Comment vont les amants?
— Ah! ne m'en parlez pas, ma chère:
J'ai tout perdu plaisirs, amis, beaux ans:
Tout a passé comme une ombre légère.

J'ai cru que le bonheur étoit d'aimer, de plaire...
O souvenir cruel! ô regrets superflus!
J'aime encore, on ne m'aime plus.
J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse:
Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix;
Mais j'aime la musique, et suis encore heureuse
Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.
La beauté, ce présent céleste,
Ne peut, sans les talents, échapper à l'ennui:
La beauté passe, un talent reste;
On en jouit même en autrui.

FABLE XIV.

LE CHARLATAN.

Sur le Pont-neuf, entouré de badauds,
Un charlatan crioit à pleine tête:
Venez, messieurs, accourez faire emplette
Du grand remède à tous les maux;
C'est une poudre admirable
Qui donne de l'esprit aux sots,
De l'honneur aux fripons, l'innocence aux coupables,
Aux vieilles femmes des amants,
Au vieillard amoureux une jeune maîtresse,
Aux fous le prix de la sagesse,
Et la science aux ignorants.
Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie
Dont bientôt on ne vienne à bout;
Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout;
C'est la grande encyclopédie.
Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor......
C'étoit un peu de poudre d'or.

FABLE XV.

LA SAUTERELLE.

C'en est fait, je quitte le monde ;
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs, dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchants de moi trop connus.
Seule ici bas j'ai des vertus :
Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire,
Tout l'univers m'en veut ; homme, enfants, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Eh ! qu'ai-je fait pourtant ?.... Que du bien. Les ingrats !
Ils me regretteront, mais après mon trépas.
Ainsi se lamentoit certaine sauterelle,
Hypocondre et n'estimant qu'elle.
Où prenez-vous cela, ma sœur ?
Lui dit une de ses compagnes :
Quoi ! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde ?
Je sais qu'en travers il abonde ;
Il fut ainsi toujours, et toujours il sera ;
Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.

D'ailleurs, où vit-on mieux? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part, et sort de la prairie,
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux États;
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là, des épis nombreux
Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyants et pressés se balançoient entre eux.
Ah! que voilà bien mon affaire!
Dit-elle avec transport: dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire,
C'est un asile sûr contre mes ennemis.
La voilà dans le bled. Mais, dès l'aube suivante,
Voici venir les moissonneurs.
Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle; et, parmi les clameurs,
Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles,
La terre se découvre, et les blés abattus
Laissent voir les sillons tout nus.
Pour le coup, s'écrioit la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui partout me poursuit: à peine en ce pays

A-t-on su que j'étois, qu'un peuple d'ennemis
S'en vient pour chercher sa victime.
Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que je n'échappe, ils ravagent leurs biens :
Ils y mettroient le feu, s'il étoit nécessaire.
Eh ! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant ;
Finissez un travail si grand,
Je me livre à votre colère.
Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue : il se baisse, la prend,
Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie :
Va manger, ma petite amie.

FABLE XVI.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

Dans le calice d'une fleur
La guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : Nous sœurs ! ma mie,
Depuis quand cette parenté ?
Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux :
Considérez-moi, je vous prie,
J'ai des ailes tout comme vous,

Même taille, même corsage;
Et, s'il vous en faut davantage,
Nos dards sont aussi ressemblants.
Il est vrai, répliqua l'abeille,
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différents.
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense;
Vous provoquez, je me défends.

FABLE XVII.

LE HÉRISSON ET LES LAPINS.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux
Qui toujours ont besoin de guerre;
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,
Et montrent pour cela des talents merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse,
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs;
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse;
C'est la parure des vertus.

Un hérisson, qu'une tracasserie
Avoit forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie.
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,

Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
Volontiers, lui dit le doyen :
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connoissons ni le tien ni le mien;
Tout est commun ici : nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre :
Chacun, pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudroit nous surprendre ;
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits
Dans la gaîté, dans la concorde,
Nous passons les instants que le ciel nous accorde.
Souvent ils sont prompts à finir ;
Les panneaux, les furets abrègent notre vie,
Raison de plus pour en jouir.
Du moins, par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré, nous l'avons embellie :
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avec nous,
Et soyez de la colonie ;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous.
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien.

Mais, lorsqu'après souper la troupe réunie
Se mit à deviser des affaires du temps,
Le hérisson de ses piquants
Blesse un jeune lapin. Doucement, je vous prie,
Lui dit le père de l'enfant.
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.
Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre.

FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE PIGEON.

Un milan plumoit un pigeon,
Et lui disoit : méchante bête,
Je te connois, je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils; te voilà ma conquête!
Il est des dieux vengeurs. Hélas! je le voudrois,
Répondit le pigeon. O comble des forfaits!
S'écria le milan, quoi! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux?
J'allois te pardonner; mais, pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie.

FABLE XIX.

LE CHIEN COUPABLE.

Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère;
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
—Seroit-il vrai? —Très vrai, mon frère.
—A qui donc se fier? grands dieux!
C'est ainsi que parloient deux moutons dans la plaine;
Et la nouvelle étoit certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendoit plus que le supplice;
Et le fermier vouloit qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat:
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie;
Mouflar est convaincu du triple assassinat:
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place:

Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendoit dans un profond silence.
Mouflar paroît bientôt, conduit par deux pasteurs :
Il arrive ; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière,
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul auprès du grand bois, je gardois le troupeau ;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'étoit bien jusque là : mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance... A la fin, cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant,
Elle jette des cris de mère...
La tête m'a tourné, j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.

Le berger accouroit armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord;
Et que, dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord.

FABLE XX.

L'AUTEUR ET LES SOURIS.

Un auteur se plaignoit que ses meilleurs écrits
Étoient rongés par les souris
Il avoit beau changer d'armoire,
Avoir tous les pièges à rats,
Et de bons chats;
Rien n'y faisoit; prose, vers, drame, histoire,
Tout étoit entamé; les maudites souris
Ne respectoient pas plus un héros et sa gloire,
Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Chloris.
Notre homme au désespoir, et, l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,
Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire;

Puis dans sa colère il écrit.
Comme il le prévoyoit, les souris grignotèrent,
Et crevèrent.

C'est bien fait, direz-vous, cet auteur eut raison.
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon;
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.

FABLE XXI.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

A DUCIS.

L'OISEAU qui porte le tonnerre
Disgracié, banni du céleste séjour,
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre :
Il erroit dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : Travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage :

Mon frère, répond-il, (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux) que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellents avis,
M'inspirent le désir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis!
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,
Connoissoit bien tout votre prix;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entr'eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon ermitage.
Si malheureusement, le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de partout une troupe étourdie,
Qui me poursuit et m'injurie:
Je souffre, je me tais; et, dans ce chamaillis,
Seul, de sang-froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,
Je laisse les soucis, les craintes à la porte;
Voilà tout mon savoir: *Je m'abstiens, je supporte*;
La sagesse est dans ces deux mots.
Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis, tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès

Ne sont rien à tes yeux, auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglois heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton âme attendrie,
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature :
Le vain désir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse;
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

FABLE XXII.

LE POISSON VOLANT.

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disoit à sa vieille grand'mère :
Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre
Quand je m'élève dans les airs;
Et les requins me font la guerre
Quand je me plonge au fond des mers.
La vieille lui répond : mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin;
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde.

ÉPILOGUE

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux :
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurois encor beaucoup à dire ;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers ;
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers.
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend ;
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur ?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie.
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.

FIN.

RUTH,

ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE,

Couronnée par l'Académie française en 1784.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE.

LE plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour!
Voyez ce faible enfant que le trépas menace;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse:
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux:
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
Il fit plus: il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parens,
Vinssent multiplier nos plus chers sentimens.
C'est ainsi que, de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge (1), au nom de l'Eternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfans, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
Que mon Dieu soit béni! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi!
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu : n'oubliez pas que je fus votre mère.
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : Ah! laissez-moi vous suivre (2)

(1) In diebus unius judicis, quandò judices praeerant, facta est fames in terra. Abiitque homo de Bethleem Juda, ut peregrinaretur in regione moabitide, cum uxore sua ac duobus liberis, etc.

(2) Ne adverseris mihi, ut relinquam te et abeam : quocumquè enim perrexeris, pergam; et ubi morata



Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie:
Jusque-là vous servir sera mes plus doux soins;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante,
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.

De son peuple chéri Dieu réparait les pertes:
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous;
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie!
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille: cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance:

---

fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ.

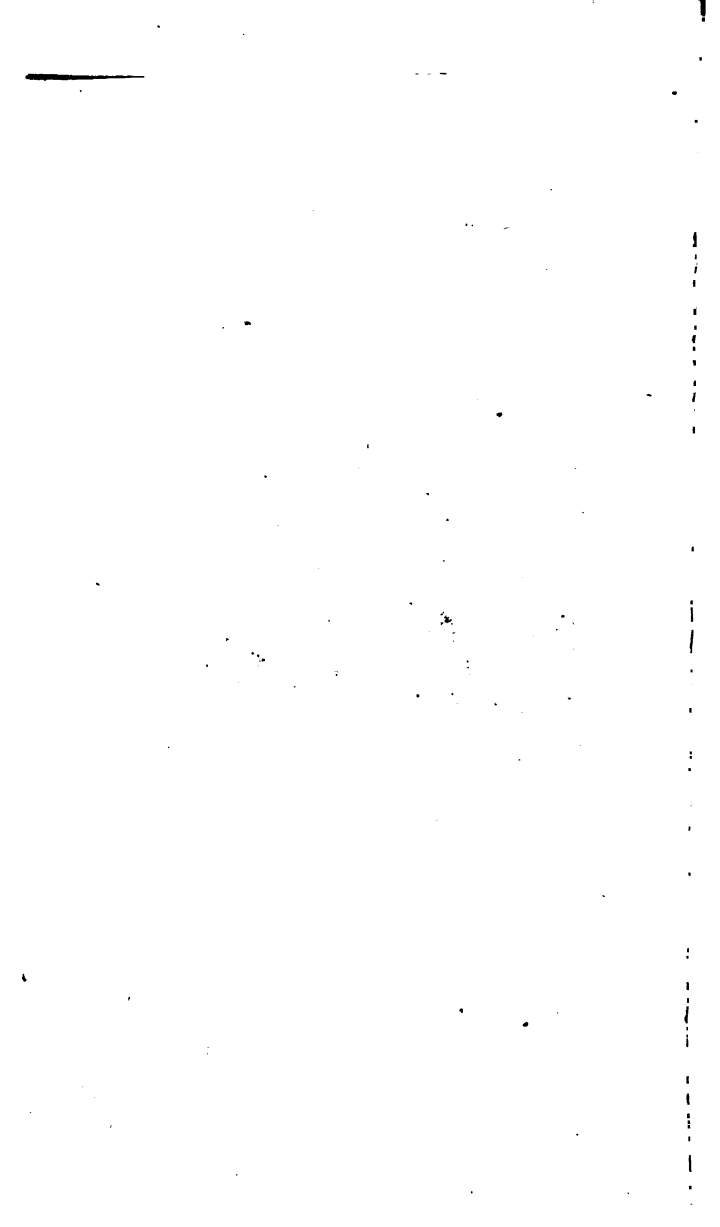
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :
Quoi ! (1) c'est là Noémi ? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle ;
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami :
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit ;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth (2) suivait dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse

---

(1) Dicebantque : Hæc est illa Noemi ? Quibus ait : Ne vocetis me Noemi (id est pulchram) ; sed vocate me Mara (id est amaram) : quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. Egressa sum plena ; et vacuam reduxit me Dominus.

(2) Et colligebat spicas post terga metentium...... Et ait Booz ad Ruth : Audi, filia ; ne vadas in alterum agrum ad colligendum... Si sitieris, vade ad sarcinulas, et bibe aquas de quibus et pueri bibunt.





De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles ;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas,
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne ;
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit : Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié :
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère (1).

Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.

---

(1) Sedit itaque ad messorum latus, et congessit polentam sibi, comeditque... et tulit reliquias ; atque indè surrexit, ut spicas ex more colligeret. Præcepit autem Booz pueris suis, dicens.... De vestris manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat.

Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs?
Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.

Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi : le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas! nous n'aurons pas l'amour;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie;
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu,
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu.

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie : et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils (1); et cet enfant si beau

---

(1) Tulit itaque Booz Ruth, et accepit uxorem....

Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse ;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

De ma sensible Ruth, prince, acceptez l'hommage.
Il a fallu monter jusques au premier âge
Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer.
En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :
Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance ;
Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence :
Pieux comme Booz, aústère avec douceur,
Vous aimez les humains, et craignez le Seigneur.
Hélas ! un seul soutien manque à votre famille :
Vous n'épousez pas Ruth ; mais vous l'avez pour fille.

---

et dedit illi Dominus ut conciperet et pareret filium. Susceptumque Noemi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.

FIN.

TOBIE,

POËME

TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.

A MESDEMOISELLES DE L. B. ET D. D.

Agées de neuf à dix ans.

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire,
Dans ce simple récit point d'amour, point de gloire :
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères ;
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore : il avait nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins (1).

---

(1) Tobias quotidie pergebat per omnem cognationem suam, et consolabatur eos, dividebatque unicuique,

A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin;
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin;
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageaient du roi la vengeance cruelle (1),
Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.
Un jour (2), après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.
Il dormait, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur:
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie,
O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver!
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver:
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,

---

prout poterat, de facultatibus suis, esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat, etc.

(1) Arguebant autem eum omnes proximi ejus, dicentes: Jam hujus rei causâ interfici jussus es..... Sed Tobias, plus timens Deum quàm regem, etc.

(2) Contigit autem ut, quâdam die, fatigatus à sepulturâ, jactasset se juxta parietem, et obdormisset, ex nido hirundinum dormienti illi callida stercora inciderent super oculos ejus, fieretque cæcus.

Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;
Vers le pauvre avec peine, hélas! j'arriverai;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.
Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiraient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance (1);
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur;
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, faible contre ses proches,
Désire le trépas, et le demande au ciel:
Sa prière monta jusques à l'Éternel:
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.
Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur;
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur:
Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père:
De ton respect pour moi fais hériter ta mère (2);

(1) Irridebant vitam ejus, dicentes: Ubi est spes tua, pro quâ eleemosynas et sepulturas faciebas?

(2) Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus vitæ ejus; memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te in utero suo.

Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour :
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse ;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui (1),
Partage tes habits et ton pain avec lui ;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore ;
Riche, donne beaucoup ; et pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois en ce moment confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talens, mon unique richesse :
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider ;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle
Dont nous reconnaîtrons et la peine et le zèle.
Il dit. Son fils le quitte et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine,
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne ;
Ses yeux doux et brillans, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté
Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'était l'ange du ciel envoyé par Dieu même,
Qui venait de Tobie assurer le bonheur.
L'ange s'offre à servir de guide au voyageur :

---

(1) Panem tuum cum esurientibus comede, et de vestimentis tuis nudos tege. Si multùm tibi fuerit, abundanter tribue; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.



Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes;
Long-temps il l'interroge; et lui tendant les bras:
De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas;
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant, de la vie, est tout ce qui me reste:
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! vous me le rendrez; mon âme satisfaite
Éprouve en vous parlant une douceur secrète;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduit par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage.
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage
Il presse, en gémissant, sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin;
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris; alors le chien fidèle (1),
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.

Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt: Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.

---

(1) Profectus est Tobias, et canis secutus est eum, etc



Prenez son fiel sanglant (1), il vous est nécessaire ;
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant ;
Il partage le corps du monstre palpitant,
Et réserve le fiel; sur une flamme pure
Le reste préparé devient sa nourriture.
Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile ;
Dès long-temps Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas ;
Le riche Raguel, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder :
La loi l'ordonne ainsi, venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie (2)
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté,

(1) Exentera hunc piscem, et cor ejus, et fel.... Quod cùm fecisset, assavit carnes ejus, et secum tulerunt in via.

(2) Audio quia tradita est septem viris, et mortui sunt... Timeo ne fortè et mihi hæc eveniant; et cùm sim unicus parentibus meis, deponam senectutem illorum cum tristitia ad inferos. Tunc angelus dixit ei : Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum à se et à suâ mente excludant, et suæ libidini ita vacent, etc... Habet potestatem dæmonium super eos. Tu autem, etc.

Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont dès le même soir fini leur destinée.
Que deviendra mon père, hélas ! si je péris ?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amans de Sara brûlaient d'un feu profane.
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous,
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur aux vertus formé dès votre enfance,
Épurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel.

En prononçant ces mots ils sont chez Raguel.
Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguel, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir :
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive ;
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.
Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie ?
Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connaissez Tobie (1).
— Qui de nous a souffert et ne le connaît pas ?
— Ah ! parlez : avons-nous à pleurer son trépas ?

---

(1) Dixitque illis Raguel : Nostis Tobiam fratrem meum? Qui dixerunt : Novimus... Et misit se Raguel, et cum lacrymis osculatus est eum, et plorans supra collum ejus, dixit : Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es... Et præcepit Raguel occidi arietem et parari convivium.

Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères ?
Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux ! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein ; que Raguel embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race !
Ton père soixante ans fut notre unique appui ;
Viens jouir, ô mon fils, de notre amour pour lui.
  Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un belier immolé par sa main
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.
  On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide :
Il rencontre ses yeux : aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant ; et d'une voix émue :
O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue ;
Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous ;
Je réclame la loi, je suis de ta famille :
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas ! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi !
  Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes (1) :
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes ;

(1) Quo audito verbo, Raguel expavit, sciens quid evenerit septem viris... Et dixit angelus : Noli timere,.. etc. Et apprehendens dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit.... etc.

Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.
Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leur cœur pas à pas fait entrer l'espérance;
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguel, entraîné, cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime.
Il unit les époux au nom de l'Éternel;
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel;
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile quelques instans sa profonde tristesse.
Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière (1),
Ils élèvent au ciel leur touchante prière:
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait
Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait!
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre:
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre.

(1) Instanter orabant ambo simul.... Domine Deus patrum nostrorum... tu fecisti Adam de limo terræ, dedistique ei adjutorium Hevam... Miserere nobis, et consenescamus ambo pariter sani. Et factum est circa pullorum cantum, etc.

Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocens passés à te servir.
Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière
Raguel, son épouse, accourent tout tremblans,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfans:
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille,
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.
L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie,
Allait redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend; et l'ange de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur;
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence:
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir;
Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.
Il est père; aisément son âme doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.
Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguel;
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse:
Tobie en fait serment; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissans troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,

Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère;
Son époux la soutient sur son sein palpitant;
Et le fidèle chien marche en les précédant.
Hélas! il était temps que le jeune Tobie (1)
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive.
Son épouse guidait sa démarche tardive.
Le vieillard restait seul, assis sur le chemin;
Vers chaque voyageur il étendait la main:
Le voyageur passait; et Tobie en silence,
Pour la reperdre encore, attendait l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchait au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleurait de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.

---

(1) Cùm verò moras faceret Tobias causâ nuptiarum, sollicitus erat pater ejus Tobias... Cœpit autem contristari nimis ipse, et Anna uxor ejus cum eo; et cœperunt ambo simul flere, eò quòd die statuto minimè reverteretur filius eorum ad eos... etc. Mater quotidie exsiliens, circumspiciebat et circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

Mais ce fils approchait; accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange; et sa mère attentive (1)
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard;
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard;
Il reconnaît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend:
Il se lève, et d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide,
O mon fils, criait-il. c'est toi, c'est toi... Soudain
Le jeune homme, en pleurant, s'élance dans son sein:
Le vieillard le reçoit, et le serre, et le presse,
D'un long embrassement il savoure l'ivresse;
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue;
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux;
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.

---

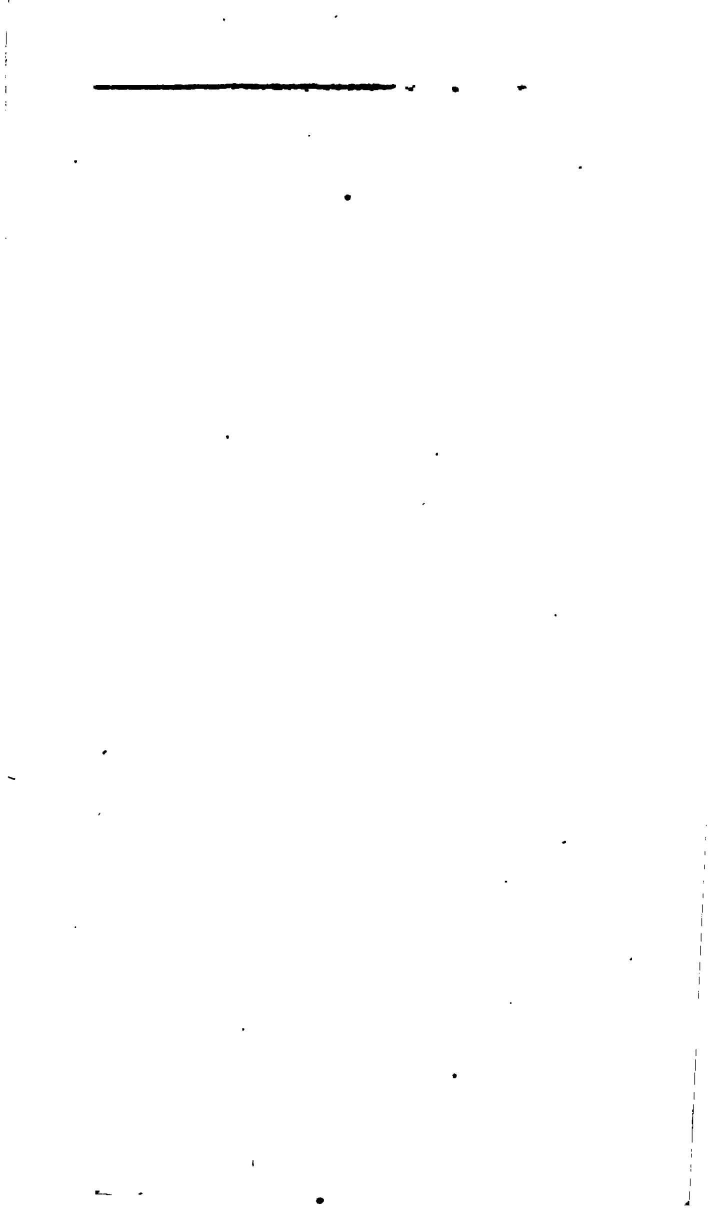
(1) Et dùm ex eodem loco specularetur adventum ejus, vidit à longè, et illicò agnovit venientem filium suum; currensque..... etc. Tunc præcucurrit canis qui simul fuerat in via; et, quasi nuncius adveniens, blandimento caudæ suæ gaudebat. Et consurgens cæcus pater ejus, cœpit offendens pedibus currere; et, datâ manu puero, occurrit obviàm filio suo.

Après ces doux transports, l'ange dit à son frère (1)
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ces ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste!
J'avais péché long-temps, et long-temps je souffris:
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils!
O mon Dieu, je rends grâce à ta bonté propice:
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.
Il dit; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère (2)

---

(1) Tunc sumens Tobias de felle piscis, linivit oculos patris sui... Statim visum recepit, et glorificabant Deum... Dicebatque Tobias : Benedico te, Domine... quia tu castigasti me... Et ecce ego video Tobiam filium meum.

(2) Me duxit et reduxit sanum..... uxorem ipse me habere fecit..... me ipsum à devoratione piscis eripuit, te quoque videre fecit lumen cœli... Quid illi ad hæc poterimus dignum dare? Sed peto, pater mi, ut roges eum





Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire;
Il a guidé mes pas; il défendit mes jours;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière;
Il m'a donné ma femme et m'a rendu mon père:
Hélas! que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié:
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.
Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse:
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus;
Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus;
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime (1):
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel; Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.

---

si fortè dignabitur medietatem de omnibus quæ allata sunt sibi assumere.

(1) Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem qui adstamus ante Dominum... Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna... quoniam eleemosyna à morte liberat... et facit invenire misericordiam... etc. Tempus est ergo ut revertar ad eum qui me misit... etc.

Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage;
Au pauvre, à l'indigent faites-en le partage;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel;
Vivez long-temps heureux, moi je retourne au ciel.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES FABLES.

FIN DE LA TABLE.

